

U d'of OTTAWA



39003002534054

OEUVRES
DE
MATHVRIN REGNIER

TEXTE ORIGINAL.

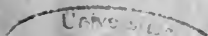
Avec Notice, Variantes & Glossaire

PAR
E. COURBET



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL. 17

M.DCCC.LXIX



FEAVRES

MARTIN REIGNIER

THE ORIGINAL

MADE IN FRANCE

MADE IN FRANCE



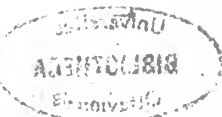
MADE IN FRANCE

MADE IN FRANCE

MADE IN FRANCE

MADE IN FRANCE

MADE IN FRANCE





FEB 23 1964

français



ŒVRES

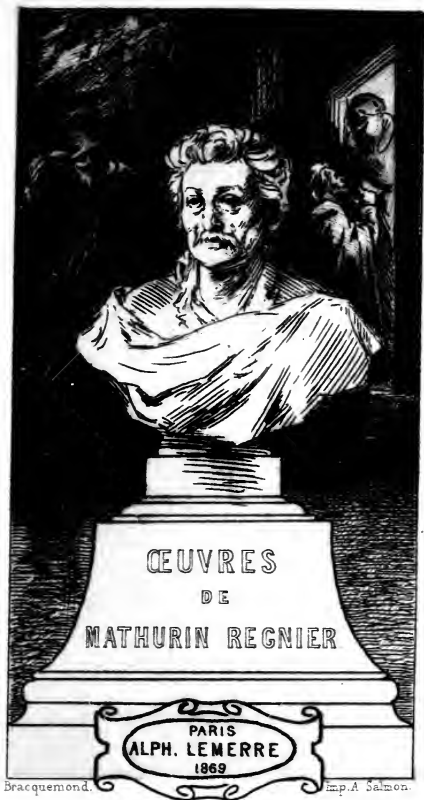
DE

MATHVRIN REGNIER

Il a été tiré de ce livre :

116	exemplaires	sur papier Whatman.
50	—	sur papier de Chine.
3	—	sur parchemin.
2	—	sur peau de vélin.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés
par l'éditeur.



ŒUVRES

DE

MATHURIN REGNIER

PARIS
ALPH. LEMERRE
1869

Bracquemond.

Imp. A. Salmon.



OEUVRES
DE
MATHVRIN REGNIER

TEXTE ORIGINAL

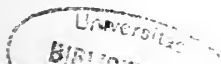
Avec Noticé, Variantes & Glossaire

PAR
E. COURBET



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL, 47

—
M.DCCC.LXIX



PQ

1701

.A1C68

1869



AVERTISSEMENT.

CETTE édition se divise en deux parties. La première comprend les poésies publiées du vivant de l'auteur, tant par Toussaincts du Bray que par Anthoine du Breuil et Raphael du Petit Val. La seconde présente, dans l'ordre de leur réunion à l'œuvre principale de Regnier, les pièces données par les Elzeviers, Lenglet Du Fresnoy & Viollet Le Duc. Elle se termine enfin par quelques épigrammes dont M. Tricotel a récemment établi l'authenticité.

Le texte qui va suivre est celui de l'édition originale, dont on ne se sert habituellement que pour rectifier les mauvaises le-

çons des éditions postérieures. Ces dernières, consultées à leur tour pour les pièces nouvelles, ont fourni d'assez notables variantes. L'orthographe et la ponctuation ont été reproduites, l'une dans ses incertitudes & l'autre dans ses singularités. Quelque bizarres en effet que puissent paraître les formes de la langue, il n'est pas permis de s'en écarter si l'on veut rester d'accord avec l'histoire & constituer des documents philologiques.





NOTICE

SUR MATHURIN REGNIER.

La biographie de Regnier est encore à l'état de fragments. Il semble que des pages en aient été perdues. Mais ces lacunes ont peu d'importance, parce que les œuvres de Regnier sont de véritables confessions, & que les aveux du poëte nous éclairent sur les particularités probables de sa vie intime. Toutefois, avant de reconstituer par des inductions l'histoire de notre premier satirique, il faut en connaître les faits certains. Voici tout d'abord une notice qui a paru dans le *Mercure de France* en février 1723. Plus exacte & plus complète que celle de Brossette publiée six ans plus tard, cette notice

est tirée d'un article critique sur la bibliothèque de dom Liron, & elle est d'un compatriote, sinon d'un parent du poëte.

« *Mathurin Regnier étoit fils de Jacques Regnier, bourgeois de Chartres, & de Simone Desportes, sœur de l'abbé Desportes; il naquit le 21 décembre 1573, comme on le voit par les registres de la paroisse de Saint-Saturnin de la ville de Chartres, & comme il est écrit dans le journal de Jacques Regnier, son père. Le contrat de mariage de Jacques Regnier avec Simone Desportes, passé devant Amelon, notaire à Chartres, le 25 janvier 1573, justifie que cette famille étoit des plus notables de la ville. En 1595, Jacques Regnier fut élu échevin de la ville de Chartres. Au mois de janvier de l'année 1597, il fut député à la cour, en qualité d'échevin, pour quelques affaires publiques; il mourut à Paris & fut inhumé dans l'église de Saint-Hilaire du Mont le 14 février 1597. Il laissa trois enfans, Mathurin, le poëte dont est question, Antoine, qui fut conseiller élu en l'élection de Chartres, & Marie, qui épousa Abdenago de la Palme, officier de la maison du Roy. Antoine Regnier épousa Dlle Anne Godier. Le contrat de mariage fut passé*

devant Fortais, notaire à Chartres ; on y voit encore les titres de la plus notable bourgeoisie. Jacques Regnier, leur père, étoit fils de Mathurin Regnier, bourgeois, qui étoit fils d'un Pierre Regnier, bon marchand de la ville de Chartres. Mathurin Regnier, le poète, fut reçu chanoine de Chartres le 30 juillet 1609, mais son humeur ne lui permit pas de fixer sa résidence à Chartres, ni de vivre aussi régulièrement que des chanoines sont obligez de faire. Il quitta donc ce bénéfice ; il en avoit plusieurs & une pension de 2,000 livres sur l'abbaye des Vaux de Cernay. Il mourut à Rouen le 22 Octobre 1613. Ses entrailles furent enterrées dans l'église de la paroisse de Sainte-Marie-Mineure, & son corps, qui fut mis dans un cercueil de plomb, fut porté dans l'abbaye de Royaumont, à neuf lieues de Paris. Ce qui a contribué à faire passer Mathurin Regnier pour le fils d'un tripotier, c'est que Jacques Regnier, son père, qui étoit un homme de joye & de plaisirs, fit bâtir un tripot derrière la place des Halles de Chartres, qui s'appela toujours le Tripot Regnier. Ce tripot ne subsiste plus. Du reste, la seule élection de Jacques Regnier comme échevin de la ville de Chartres démontre

qu'il n'étoit point un maître de tripot, puisque ces sortes de gens ne sont point admis dans les charges municipales, non plus que les artisans & les gens du commun.»

Les indications qu'il faut emprunter à Broffette pour compléter la notice précédente sont relatives à l'ordination de Regnier & à sa mort. Elles portent qu'il « fut tonsuré le 31 de mars 1582 (1584, suivant M. Lucien Merlet), par Nicolas de Thou, évêque de Chartres. Quelques années après, il obtint par dévolut un canonicat dans l'église de Notre-Dame de la même ville, ayant prouvé que le résignataire de ce bénéfice, pour avoir le temps de faire admettre sa résignation à Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours la mort du dernier titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une buche, qui fut depuis portée en terre à la place du corps, qu'on avoit fait enterrer secrètement. Le dérèglement dans lequel vécut Regnier ne le laissa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen, dans sa quarantième année, en l'hotellerie de l'Ecu d'Orléans, où il étoit logé.» Sur ce dernier point, Tallemant des Réaux, comme tous les indiscrets, est plus explicite : « Regnier, dit-il, mourut à Rouen, où il étoit allé pour se faire traiter de la

verolle par un nommé *Le Sonneur*. Quand il fut guéry, il voulut donner à manger à ses médecins. Il y avoit du vin d'Espagne nouveau. Ils lui en laissèrent boire par complaisance ; il en eut une pleurésie qui l'emporta en trois jours.»

C'est à l'influence de Desportes que Regnier dut d'être tonsuré d'aussi bonne heure. Cet oncle, le plus protégé & le plus protecteur des poètes, rêvait pour son neveu la carrière qu'il avait lui-même parcourue. Tout alla bien d'abord, &, quelques années après, Regnier obtint, malgré la compétition frauduleuse de Vialard, un canonicat dans l'église de Notre-Dame de Chartres. Plus tard encore, en 1593, quand le cardinal de Joyeuse partit pour Rome, Desportes, lancé dans la politique & l'un des conseillers intimes de la royauté, fit attacher son neveu à la personne du nouvel ambassadeur. Mais les intrigues diplomatiques n'étaient pas le propre de Regnier. Tandis que son oncle excellait à résoudre des questions de cabinet, à servir d'arbitre entre les partis, à flatter les grands & à grossir ses bénéfices, Regnier s'abandonnait à son humeur insouciant & libertine, étudiait les poètes berniesques, le Mauro, se liait peut-être avec le Caporali,

comme lui chanoine & secrétaire de cardinal. Au bout de huit ans, n'ayant rien tiré de la munificence du prélat qu'il avait accompagné, Regnier revint à Paris. Là, Desportes, rallié à Henri IV & toujours influent, lui ménagea la protection du frère de Sully, Philippe de Béthune, avec lequel il reprit le chemin de l'Italie. Mais cette fois son séjour à Rome dura peu. Malgré la bienveillance de son maître, rebuté bientôt par les difficultés d'une carrière opposée à ses goûts, rappelé en France par les amis qu'il y avait laissés, préférant l'indulgente hospitalité de Desportes à une existence sans but en pays étranger, il vint se fixer à Paris. Quoiqu'il eût trompé toutes les prévisions de son oncle, il n'en fut pas moins bien accueilli. Son originalité, sa réputation de bien disant, reconnues de tout le monde, flattaient Desportes & charmaient l'entourage du vieux poète. Rapin trouvait en lui le souffle de la Satyre Ménippée. Bertaut admirait dans les vers de Regnier la couleur & la force dont ses propres poésies étaient dépourvues. Enfin Malherbe, qui n'était pas encore un ennemi, faisait grand cas du jeune poète. Desportes se consolait ainsi des insuccès diplomatiques de son neveu. Il l'avait pris

pour secrétaire, & cet emploi ne consistait guère qu'à juger des vers sur lesquels maint parasite venait solliciter l'avis de l'abbé de Tiron. L'anecdote suivante, rapportée par Tallemant, montrera comment Regnier s'acquittait de sa mission, & comment aussi, durant son séjour en Italie, il devait traiter les affaires d'ambassade.

« Desportes estoit en si grande réputation, que tout le monde luy apportoit des ouvrages pour en avoir son sentiment. Un advocat luy apporta un jour un gros poëme qu'il donna à lire à Regnier, afin de se délivrer de cette fatigue. En un endroit cet advocat disoit :

Je bride icy mon Apollon.

« Regnier escrivit à la marge :

*Faut auoir le cerueau bien vide
Pour brider des Muses le Roy ;
Les Dieux ne portent point de bride,
Mais bien les asnes comme toy.*

« Cet advocat vint à quelque temps de là, & Desportes luy rendit son livre, après luy avoir dit qu'il y avoit de bien belles choses.

L'advocat revint le lendemain, tout bouffé de colère, & luy montrant ce quatrain, luy dit qu'on ne se mocquoit pas ainsi des gens. Desportes reconnoist l'écriture de Regnier, & il fut contraint d'avouer à l'advocat comme la chose s'estoit passée, & le pria de ne luy point imputer l'extravagance de son neveu. »

Ce fut vers 1605 qu'éclata la rupture de Desportes & de Malherbe. Regnier prit parti pour son oncle ; mais il se vengea en même temps des critiques brutales qu'il avait souffertes. Lui aussi avait été maltraité par Malherbe, & il lui en tenait rigueur. Voici quelle fut, suivant Tallemant, la double cause de la querelle : « Malherbe avoit une aversion pour les figures poétiques, si ce n'estoit dans un poëme épique ; & en lisant à Henry IV^e une élégie de Regnier, où il feint que la France s'éleva en l'air pour parler à Jupiter & se plaindre du misérable estat où elle estoit pendant la Ligue, il demandoit à Regnier en quel temps cela estoit arrivé ? Qu'il avoit demeuré tousjours en France depuis cinquante ans, & qu'il ne s'estoit point aperceu qu'elle se fust enlevée hors de sa place.

« Sa conversation estoit brusque : il par-

loit peu, mais il ne disoit mot qui ne portast. Quelquefois même il estoit rustre & incivil, tescmoin ce qu'il fit à Desportes. Regnier l'avoit mené dîner chez son oncle ; ils trouvèrent qu'on avoit déjà servy. Desportes le receut avec toute la civilité imaginable, & luy dit qu'il luy vouloit donner un exemplaire de ses Pseaumes, qu'il venoit de faire imprimer. En disant cela, il se met en devoir de monter à son cabinet pour l'aller querir. Malherbe luy dit rustiquement qu'il les avoit déjà veues, que cela ne meritoit pas qu'il prist la peine de remonter, & que son potage valloit mieux que ses Pseaumes. Il ne laissa pas de dîner, mais sans dire mot, & après dîner ils se separerent & ne se sont pas vus depuis. Cela le brouilla avec tous les amys de Desportes, & Regnier, qui estoit son amy & qu'il estimoit pour le genre satyrique à l'esgal des anciens, fit une satyre contre luy qui commence ainsi :

« Rapin, le favory, etc. »

Cette rupture eut un grand retentissement. Il est même probable qu'elle amena entre Regnier & Maynard un duel dont le récit se trouve dans les Historiettes. Maynard étoit un des disciples favoris de Malherbe, & un faiseur d'épigrammes. A ce double

titre, il a dû combattre en faveur de son maître & blesser Desportes ou Regnier, qui tous deux n'offraient que trop de prise à la raillerie. Quoi qu'il en soit, « Regnier le satirique, mal satisfait de Maynard, le vient appeler en duel qu'il estoit encore au lit; Maynard en fut si surpris & si esperdu qu'il ne pouvoit trouver par où mettre son haut de chausses. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps-là, Maynard avertit le comte de Clermont-Lodeve de les venir séparer quand ils seroient sur le pré. Les voilà au rendez-vous. Le comte s'estoit caché. Maynard allongeoit tant qu'il pouvoit; tantost il soustenoit qu'une espée estoit plus courte que l'autre; il fut une heure à tirer ses bottes; les chaufsons estoient trop estroits. Le comte rioit comme un fou. Enfin le comte paroist. Maynard pourtant ne put dissimuler: il dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon; mais au comte il luy fit des reproches, & luy dit que pour peu qu'ils eussent esté gens de cœur, ils eussent eu le loisir de se couper cent fois la gorge. »

Desportes ne survécut guère à tous ces débats. Il mourut en 1606, & ne laissa rien à Regnier. Son testament, récemment dé-

couvert par MM. Chassant & Bréauté dans les archives de Pont-de-l'Arche, ne mentionne même pas le nom de son neveu. Il crut avoir assez montré de bienveillance pour Regnier en lui accordant l'accueil dont il était prodigue vis-à-vis de tous les beaux-esprits. Toutefois, avant de condamner Desportes, il faut se rappeler qu'il avait longtemps usé son crédit à soutenir Regnier & qu'il en avait attendu vainement quelque heureux résultat. Un an après la mort de son oncle, Regnier obtint du Roi, par l'entremise du maréchal d'Estrées, une pension de 2,000 livres, Tallemant dit 5,000, sur l'abbaye de Vaux-de-Cernay, qui avait appartenu à Desportes. L'époque à laquelle cette faveur fut accordée résulte de la première strophe d'une ode satirique qui porte la date de 1607, sur le manuscrit 4725, supplément français de la Bibliothèque impériale, cité par M. de Barthélemy, & qui parut en 1609 dans les Muses gaillardes, sous le titre de Combat de Barnier & de Matelot, poètes satyriques. Si maintenant l'on rapproche de ces indications les termes de l'épître liminaire placée en tête de la première édition des Satyres de Regnier, il n'y a plus de doute possible à ce sujet. Le poète publia

ses œuvres & les dédia au Roi pour lui témoigner sa reconnaissance. En 1609 Regnier se rendit à Chartres pour prendre possession du canonicat qui lui avait été dévolu. Depuis deux ans, Philippe Hurault de Chiverny était évêque de cette ville. Entouré d'une cour de poètes, parmi lesquels, suivant M. Jannet, figuraient Jourdain, Baïf le fils, Regneſſon & Dameron, ce prélat, qui était en même temps abbé de Royaumont près Paris, admit Regnier dans son intimité. Leur amitié devint même tellement étroite qu'en mourant le poète chartrain put manifester le désir d'être enterré à Royaumont, & ce vœu fut religieusement accompli.

Toutes les œuvres de Regnier ne sont point parvenues jusqu'à nous. D'après Ros-teau, les vers & les inscriptions composés par lui pour l'entrée solennelle de Marie de Médicis dans Paris ont été supprimés, la mort d'Henry IV ayant détruit ces projets de fête. Nous n'avons ni les chansons de la jeunesse du poète, écrites à Chartres, au grand mécontentement de son père, ni celles qu'il a faites plus tard pour l'amusement du comte de Béthune,

Deſſus les bords du Tibre & du mont Palatin.

Il y a plus, les poésies libres publiées du vivant de Regnier ne portent pas son nom. Ainsi le Discours d'une vieille Maquerelle, les Stances sur les Divins oiseaux, ont paru en 1609, dans les Muses gaillardes, sans attribution d'auteur, & ce recueil doit contenir d'autres morceaux de Regnier également anonymes. Ici nous apparaît une phase particulière de la vie du poète, phase sur laquelle notre histoire littéraire, avec ses réticences de roman vertueux, a cru devoir garder la plus grande réserve. Regnier était un audacieux railleur, dont les bons mots étaient cités comme d'excellents remèdes contre l'humeur mélancolique. Il appartenait à une pléiade satirique pleine de turbulence & de hardiesse, qui s'était formée dans les luttes de la Ligue contre la royauté & qui plus tard combattrait ses ministres, Concini, de Luynes, & se déchaînera contre Mazarin. Au moment précis dont nous nous occupons, pendant le règne conciliateur du Béarnais, elle s'est adoucie & ses attaques ne portent que sur les ambitieux grotesques, les personnages ridicules & les dames galantes. Un fixain de d'Esternod nous indique le sort réservé à ces victimes des satiriques & nous donne en même temps la liste de ces derniers :

Regnier, Bertelot & Sigongne,
Et dedans l'hostel de Bourgongne
Vautret, Valeran & Gasteau,
Jean Farine, Gautier Garguille,
Et Gringalet & Bruscombille
En rimeront vn air nouveau.

Ainsi la satire est partout : pour le peuple, au théâtre ; pour les grands, à la cour. C'est là en effet que nous trouvons Regnier, Sigognes, gouverneur de Dieppe, Bertelot, qui fut éloigné pour sa mordante humeur, & Motin, dont Henri IV fit un traducteur de poésies latines. Ces railleurs n'épargnaient même pas le roi. Sigognes, à l'occasion du siège d'Amiens, gourmanda crûment le monarque trop occupé de galanteries. Bertelot se moque des amours de la vicomtesse d'Auchy & de Malherbe. Beautru écrit L'Onofandre contre le bonhomme Montbazou. Auvray prépare ses Visions de Polydor en la cité de Nizance, dans lesquelles Gaston d'Orléans est présenté comme un autre Henri III. Courval-Sonnet, dans de lourdes satires, attaque les financiers & désigne à la colère publique, par la transparence de ses allusions, les traitants qu'il ne nomme pas. Plus haut que tous, les ayant précédés, les dépassant par son âpre indignation, d'Au-

bigné prend part à la lutte & il jette à ses ennemis le Baron de Fœnestle, la Confession de Sancy, & les Tragiques. Dans cette mêlée ardente, Regnier est à son poste. Il écrit ses satires, & il ajoute à ces poésies des pièces plus libres aujourd'hui perdues.

La critique passe avec trop de rapidité sur ces phases belliqueuses de notre histoire littéraire. Elle feint d'oublier que le développement des idées & le progrès de la langue sont dûs aux œuvres de violence aussi bien qu'aux tranquilles conceptions de l'esprit. Elle présente Regnier comme isolé alors qu'un groupe turbulent s'agitait autour de lui. Elle le montre enfin comme un imitateur de talent alors qu'il est un observateur de génie.

Parmi les satires qui ont porté au comble la gloire de Regnier, il faut citer la treizième, Macette, la Macette, comme on disait alors. Cet admirable portrait d'une aïeule de Tartuffe a captivé les esprits les plus opposés, ceux qui recherchent comme ceux qui repoussent de pareils tableaux. Inspirée par une pièce de L'Escluse, poète contemporain de Regnier, elle a fait oublier son modèle & s'est maintenue au-dessus de toutes les imitations qui ont été essayées sur le même sujet & dans des termes presque iden-

tiques. En 1643 elle contribuait encore, pour beaucoup, à la vogue constante des œuvres du poète chartrain, & le maître des Comptes Lhuillier, père de Chapelle, écrivait au grave mathématicien Bouillaud, chez M. de Thou : « Je vous prie de chercher sur le Pont-Neuf, ou en la rue Saint-Jacques, ou au Palais, les Satyres ; elles se vendent imprimées seules, in-8°. Ce sont celles que j'aymerois le mieux ; mais je crains qu'elles ne soient mal aisées à trouver. Il y en a d'autres fort communes, imprimées avec un recueil d'assez mauvais vers & mal imprimées. A défaut des autres, vous prendrés celles là s'il vous plaist & séparerez les Satyres, que vous m'envoierés dans un paquet tout comme vous les aurés tirées. Mais il y a encore à prendre garde qu'en une impression ancienne la Macette manque, qui est la meilleure pièce & qui commence : La fameuse Macette. » Cet extrait de la correspondance de Lhuillier avec Bouillaud, donné par M. Paulin Paris dans le quatrième volume de son édition de Tallemant, est doublement précieux. Il nous montre à quel degré de rareté étaient déjà parvenues, trente ans après la mort de Regnier, les éditions originales des Satires.

Là, toutefois, ne se bornent pas les témoi-

gnages de faveur prodigués à la fameuse Macette. Dans le *Mercur* de France du mois de septembre 1694, le lecteur trouvera un article sur cette pièce qui n'était certes plus d'une bien grande nouveauté. Après avoir signalé quelque trait de ressemblance de Macette avec la *Dipsas* du premier livre des Amours d'Ovide, le rédacteur du *Mercur* n'hésite pas à mettre Regnier au niveau du poète latin. Tous ces suffrages sont à joindre à ceux qui ont été recueillis dans le *P. Garasse*, *Boileau*, *M^{lle} de Scudéry* & *Montesquieu*. Ils ont sans doute moins de valeur, mais ils attestent l'unanimité d'admiration que Regnier a su faire naître chez des esprits très-divers.

Tous les commentateurs ont noté avec soin les parties de l'œuvre de Regnier dans lesquelles le poète s'est aidé de l'inspiration d'autrui. Horace a fourni le type de l'importun & du voluptueux (*sat. VIII & XVI*); Ovide a dépeint l'amant passionné (*sat. VII, Elégie zélotypique*); plus loin, avec Petrone, il a donné le tableau de l'impuissance. C'est à l'imitation des deux *Capitoli* du Mauro, *in dishonor dell' honore & del dishonore*, qu'est due la *VI^e satire*, & la caricature du pédant à table (*sat. X*) est tirée du poème

du Caporali, del pedante. Le Discours du fleur de l'Espine (Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps. Touffaincts du Bray, 1609) a fait naître Macette, & les Confidences d'une vieille maquerelle sont prises dans la Courtisane romaine, de du Bellay.

Regnier n'a rien à craindre de tous ces rapprochements, qui d'ailleurs sont incomplets, car, après avoir désigné les maîtres que le poète s'est donnés, il est de toute justice de citer quelques-uns de ses imitateurs. Courval-Sonnet, dans Les Exercices de ce temps, a écrit : L'Ignorant, Le Cousinage & Le Débauché, d'après les satires VIII, X & XI, que Broffette appelle Le Fâcheux, Le Souper ridicule & Le Mauvais gîte. D'Ester-nod a copié Macette dans la pièce de L'Hypocrisie d'une femme qui feignoit d'estre dévote. Le président du Lorens a pillé Regnier, tout en l'accablant d'injures. Vion Dalibray a fait une satire sur un importun & une épître sur l'intérêt. Dans l'une, il s'excuse de ne pouvoir surpasser le poète chartrain, & dans l'autre, il lui emprunte plusieurs passages. Que dire maintenant de Boileau, qui a vécu dans l'étude & l'admiration de son devancier? Ces indications,

quelque brèves qu'elles soient, montrent dans Regnier un poète imitateur & un poète imité; mais il n'a rien à perdre sous ce double aspect, puis qu'en définitive il reste un maître, l'égal des plus grands pour le sentiment & l'expression du vrai.

Une analyse critique des éditions successives de l'œuvre de Regnier conduirait à plus d'une découverte. Si l'espace nous manque pour la tenter ici, qu'il nous soit du moins permis d'en ébaucher le plan. Tout d'abord, il y aurait à remettre en lumière l'édition de 1608, dont le texte est remarquablement pur, & dont l'orthographe atteste dans les formes de la langue un mouvement que l'on ne retrouve plus dans les éditions postérieures. Bien que de 1608 à 1613, les éditions de Regnier portent le nom de Touffaincts du Bray, deux imprimeurs ont exécuté, l'un celle de 1608, & l'autre les suivantes. Comme indice en ce sens, il faut remarquer sur les fleurons de 1608 le nom de Gabriel Buon, & sur la dernière page de 1609 celui de Pautonnier, imprimeur du roi ès lettres grecques. La différence d'orthographe de 1608 s'explique ainsi matériellement. De son côté, l'édition de 1613, que l'on croit avoir été donnée du

vivant de Regnier, mérite de fixer l'attention. Le texte en est altéré & incomplet en plus d'un endroit. Il comprend en outre, avant le Discours au Roy, des pièces libres que l'auteur avait scrupuleusement écartées des réimpressions de son œuvre principale en 1609 & 1612. Enfin il entre dans ces poésies suspectes une pièce dont la paternité a été refusée à Regnier par les éditeurs du Cabinet Satyrique. Au nombre de ces derniers figure Anthoine Estoc qui, publiant en 1619 les Satyres de Regnier, laissa de côté, comme pour se conformer au sentiment du poète, en 1609 & 1612, les pièces libres de l'édition de 1613. L'édition de 1616, à son tour, Paris, S. Thiboust, doit être examinée de près. Elle se divise en deux parties : la première, consacrée aux œuvres de Regnier ; la seconde, comprenant des poésies de Sigognes, Motin, Touvent, Bertelot & autres des plus beaux esprits de ce temps. Le Discours au Roy, placé comme dans l'édition de 1613, établit une sorte de démarcation entre l'œuvre de Regnier & celle des beaux esprits jointe à la sienne. Il n'y a donc rien à prendre au delà comme étant de Regnier. Néanmoins, on tire habituellement de cette seconde partie, sans cause sérieuse qui en

établitte l'authenticité, les épigrammes & les stances commençant par ces vers :

Jeunes esprits qui ne pouuez comprendre.

Hélas ! ma sœur, ma mie, i'en mourrois.

Ce disoit vne ieune dame.

Margot s'endormit sur vn liât.

Par vn matin vne fille escoutoit.

Vn bon vieillard qui n'auoit que le bec.

Vn galland le fit & le refit

Vn médecin brusque & gaillard.

Puisque sept pechés de nos yeux.

L'édition dont il s'agit offre encore une particularité. Elle a servi de modèle à celles qui ont paru de 1616 à 1645, à cette différence près que les pièces libres des beaux esprits s'éclaircissent à chaque réimpression, par la volonté de la censure. Ainsi, en 1635 (Paris, N. & J. de la Coste), ces pièces, qui s'élevaient primitivement à soixante & onze, sont réduites à trente-cinq.

Les Elzeviers ont donné deux éditions de Regnier : Paris, à la Sphère, selon la copie, 1642 ; & Leiden, J. & D. Elzevier, 1652. La première comprend la Plainte & l'Ode, publiées en 1611 par Raphael du Petit Val, dans le Temple d'Apollon. La seconde présente en outre deux satires, une élégie, un dialogue & des vers spirituels

que l'on trouvera plus loin (pages 209 à 249). A ces poésies, tirées on ne sait d'où¹ encore, sont jointes les Louanges de Macette, pièce apocryphe dont il est sans utilité de surcharger l'œuvre posthume de Regnier. Mais tous ces accroissements ne constituent point les seuls titres des Elzeviers à la reconnaissance du lecteur. Ils ont revu & corrigé le texte des satires, obéissant à un double esprit de retour aux leçons originales & d'éclaircissement des passages obscurs. Dans cette dernière voie, ils ont commis d'étranges contre-sens. Pour n'en citer que deux : parler livre est devenu, sous leurs presses, parler librement ; hargneuse a été remplacé par honteuse. Malgré ces infidélités, l'œuvre des Elzeviers fut mise à profit, & l'édition de 1652 fut reproduite jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, comme celle de 1616 l'avait été pendant trente années. Parmi les reproductions les plus remarquables, il faut citer celles d'Edme Pepingué, Paris, 1655, & de Louis Billaine, Rouen & Paris, 1667.

Ici commence, dans l'histoire bibliogra-

1. Quelques éditeurs de Regnier ont prétendu que ces pièces se trouvaient dans le *Cabinet satyrique*. Cette assertion est inexacte.

phique des œuvres de Regnier, une nouvelle phase, celle des éditions avec notes, commentaires & éclaircissements. A proprement parler, il n'en existe qu'une, celle de Broffette (Lyon & Woodman, 1729), qui a successivement servi de modèle à Viollet Le Duc & à MM. P. Poitevin & E. de Barthélemy. L'édition de 1733 (Londres, Jacob Tonson), attribuée à Lenglet Du Fresnoy, doit être restituée à Broffette. A chaque page de ce livre, trop vite accepté comme une œuvre nouvelle, l'auteur se reporte à sa précédente édition. Il regrette surtout de n'avoir pas connu plus tôt le Cabinet Satyrique, dont il tire des pièces inédites. Broffette, dans son examen comparatif des diverses éditions de Regnier, ne paraît pas avoir connu celle de 1609. En outre, il abandonne souvent la leçon originale pour une variante sans autorité. Viollet Le Duc a révisé & amendé le travail de Broffette en plusieurs endroits. Il a, de plus, accru l'œuvre de Regnier de morceaux empruntés au Parnasse Satyrique. Dans cette voie d'augmentations, M. de Barthélemy, séduit par les indications d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 12491, fonds français, a grossi son édition (Paris, Poulet-Ma-

lassis, 1862) de trente-deux morceaux inédits. La plupart de ces poésies n'offrant aucune authenticité, il est difficile d'attribuer quelque valeur à celles qui restent. M. Jannet (page 21 de la préface de son édition) a fait ressortir de plusieurs de ces pièces la preuve qu'elles n'étaient pas de Regnier. On pourrait encore ajouter à ses observations, notamment en ce qui concerne la satire contre le maréchal d'Ancre, à la date de 1613 :

Sortez du Louvre & de la Cour.

Mais si M. de Barthélemy a manqué de défiance devant le manuscrit de la Bibliothèque impériale, M. Lacour en a montré beaucoup vis-à-vis de ses prédécesseurs, car il a écarté de son édition (Paris, Jouaust, 1867) les trois pièces réunies pour la première fois à l'œuvre principale de Regnier par Viollet Le Duc. Une pareille suppression entraînait d'abord celle des morceaux empruntés au Cabinet Satyrique. Elle constituait ensuite une innovation assez importante pour être accompagnée de quelques explications.

En dehors des éditeurs de Regnier, un

érudit, très-versé dans la connaissance de notre vieille littérature, M. Tricotel, a, par un article inséré au Bulletin du Bouquiniste, du 15 juin 1860, signalé l'existence de neuf pièces portant le nom du poète chartrain, dans deux rarissimes recueils du commencement du XVII^e siècle. Quatre de ces morceaux ont leur place à la fin des œuvres posthumes de Regnier. Pour les autres, que leur crudité ne permet pas de rapporter, voici l'indication des ouvrages où ils se trouvent, avec le titre ou le premier vers sous lesquels on peut les découvrir.

RECVEIL DES PLUS EXCELLENS VERS SATYRIQUES DE CE TEMPS. *Paris, Ant. Estoc, 1617;*

Dialogue de l'âme de Villebroche parlant à deux courtisanes, une des Marets du Temple, & l'autre de l'Isle du Palais;

Dialogue de Perrette parlant à la divine Macette;

DÉLICES SATYRIQUES. *Paris, A. de Sommaville, 1620;*

Stances :

Je ne suis pas prest de me rendre;

Contre une vieille Courtisane :

Encor que ton teint soit desteint;

Epigramme :

Ieanne, vous deguifez en vain.

Les deux dialogues ont également paru dans le Cabinet Satyrique sous le nom de Sigognes. Ils se rencontrent encore dans les dernières éditions des Bigarrures d'Est. Tabourot. Quant aux trois dernières pièces, elles ont été publiées dans le Parnasse Satyrique.

Avant de terminer cette notice, je dois remercier ici de l'appui qu'ils ont bien voulu me prêter, MM. Marty-Laveaux & Tricotel. Ils m'ont donné de précieuses indications. M. Henri Cherrier m'a communiqué, avec un obligeant empressement, ses notes & les exemplaires les plus beaux & les plus rares de sa riche collection des éditions de Regnier. Enfin, M. Royer m'a apporté son concours, je puis dire son contrôle, pour la collation du texte.

E. COURBET.



LES PREMIERES

OEUVRES DE M. REGNIER.

Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis
Offendar maculis.



EPITRE LIMINÉAIRE

AV ROY.

SIRE,

Je m'estois iusques icy resolu de
tesmoigner par le silence le res-
pect que ie doy à vostre Maiesté.
Mais ce que l'on eust tenu pour reuerence
le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il
luy a pleu, me faisant du bien, m'inspirer
avec vn desir de vertu celuy de me rendre
digne de l'aspect du plus parfaict & du plus
victorieux Monarque du monde. On lit qu'en
Etyopie il y auoit vne statuë qui rendoit vn
son armonieux toutes les fois que le Soleil
leuant la regardoit. Ce mesme miracle (SIRE)

avez vous fait en moy qui, touché de l'Astre de V. M., ay receu la voix & la parole. On ne trouuera donc estrange si, me ressentant de cet honneur, ma Muse prend la hardiesse de se mettre à l'abri de vos Palmes, & si temerairement elle ose vous offrir ce qui par droit est desia vostre, puis que vous l'avez fait naistre dans vn suiet qui n'est animé que de vous, & qui aura eternellement le cœur & la bouche ouuerte à vos loüanges, faisant des vœus & des prieres continuelles à Dieu qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faites çà bas en terre.

*Vostre tres-humble & tres-obeissant
& tres-obligé suiet & seruiteur*

REGNIER.





ODE A REGNIER

SVR SES SATYRES.

Qui de nous se pourroit vanter
De n'estre point en seruitude ?
Si l'heur le courage & l'estude
Ne nous en sçauroient exempter :
Si chacun languit abbatu
Serf de l'espoir qui l'importune,
Et si mesme on voit la vertu
Estre esclau de la fortune.

L'un se rend aux plus grands subiect,
Les grands le font à la contrainte,
L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte,
Et l'autre à l'amoureux obiect :
Le monde est en captiuité,
Nous sommes tous serfs de nature,
Ou vifs de nostre volupté,
Ou morts de nostre sepulture.

Mais en ce temps de fiction
Et que fes humeurs on deguise,
Temps où la feruile feintise
Se fait nommer discretion :
Chacun faisant le referué,
Et de son plaisir son Idole,
REGNIER tu t'es bien conserué
La liberté de la parole.

Ta libre & veritable voix
Montre si bien l'erreur des hommes,
Le vice du temps où nous sommes,
Et le mespris qu'on fait des loix :
Que ceux qu'il te plaist de toucher
Des poignants traits de ta Satyre,
S'ils n'auoient honte de pecher,
En auroient de te l'ouïr dire.

Pleust à Dieu que tes vers si doux
Contraires à ceux de Tyrtée
Flechissent l'audace indontée,
Qui met nos Guerriers en couroux :
Alors que la ieune chaleur
Ardents au dūel les fait estre,
Exposant leur forte valeur,
Dont ils deburoient seruir leur maistre.

Flatte leurs cœurs trop valeureux,
Et d'autres desseins leur imprimes,

Laiſſes là les faiſeurs de rymes,
Qui ne ſont iamais malheureux :
Sinon quand leur temerité
Se feint vn merite ſi rare,
Que leur eſpoir precipité
A la fin deuient vn Icare.

Si l'un d'eux te vouloit blaſmer
Par couſtume ou par ignorance,
Ce ne feroit qu'en eſperance
De s'en faire plus eſtimer.
Mais alors d'un vers menaçant
Tu luy ferois voir que ta plume
Eſt celle d'un Aigle puiffant,
Qui celles des autres conſume.

Romprois-tu pour eux l'union
De la Muſe & de ton genie,
Aſſeruy ſoubs la tyrannie
De leur commune opinion ?
Croy pluſtoſt que iamais les Cieux
Ne regarderent fauorables
L'enuie, & que les enuieux
Sont toujours les plus miſerables.

N'eſcry point pour vn foible honneur,
Taſche ſeulement de te plaire,
On eſt moins priſé du vulgaire
Par merite que par bon-heur.

Mais garde que le iugement
D'vn insolent te face blesme :
Ou tu deuiendras autrement
Le propre Tyran de toy-mesme.

REGNIER la louange n'est rien,
Des faueurs elle a sa naissance,
N'estant point en nostre puissance,
Je ne la puis nommer vn bien.
Fuy donc la gloire qui deçoit
La vaine & credule personne,
Et n'est pas à qui la reçoit ,
Elle est à celui qui la donne.

MOTIN.

Difficile est Satyram non scribere.





Discours au Roy.

SATYRE I.

Puissant Roy des François, Autre vivant de Mars,
Dont le iuste labour surmontant les hazards,
Fait voir par sa vertu que la grandeur de France
Ne pouuoit succomber sous vne autre vaillance :
Vray fils de la valeur de tes peres, qui sont
Ombragez des lauriers qui couronnent leur front,
Et qui depuis mille ans indomtables en guerre
Furent transmis du Ciel pour gouverner la terre.
Attendant qu'à ton rang ton courage t'eust mis,
En leur Trosne eleué dessus tes ennemis :
Jamais autre que toy n'eust avecque prudence
Vaincu de ton suieût l'ingrate outrecuidance
Et ne l'eust comme toy du danger preferué :
Car estant ce miracle à toy seul reserué,
Comme au Dieu du païs, en ses desseins pariures
Tu fais que tes bontez excedent ses iniures.

Or apres tant d'exploits finis heureusement,
Laisant aus cœurs des tiens, comme vn vif monument

Auecques ta valeur ta clemence viuante,
Dedans l'Eternité de la race fuiuante,
Puisse tu comme Auguste admirable en tes faicts
Rouler tes iours heureux en vne heureuse paix,
Ores que la Iustice icy bas descenduë
Aus petis, comme aux grands, par tes mains est renduë,
Que fans peur du larron trafique le marchant,
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschiant,
Et que de ta Couronne en palmes si fertille
Le miel abondamment & la manne distille,
Comme des chefnes vieux aus iours du siecle d'or,
Qui renaissant sous toy reuerdissent encor.

Auiourd'huy que ton fils imitant ton courage,
Nous rend de sa valeur vn si grand tesmoignage
Que Ieune de ses mains la rage il deconfit,
Estoufant les serpens ainsi qu'Hercule fit,
Et domtant la discorde à la gueule sanglante
D'impieté, d'horreur, encore fremissante,
Il luy trouffe les bras de meurtres entachez,
De cent chaisnes d'acier sur le dos attachez,
Sous des monceaux de fer dans ses armes l'enterre,
Et ferme pour iamais le temple de la guerre,
Faisant voir clairement par ses faits triomphans,
Que les Roys & les Dieux ne sont iamais enfans.

Si bien que s'esleuant sous ta grandeur prospere,
Genereux heritier d'vn si genereux pere,
Comblant les bons d'amour & les meschans d'effroy,
Il se rend au berceau desia digne de toy.

Mais c'est mal contenter mon humeur frenetique,

Passer de la Satyre en vn panegyrique,
Où molement difert sous vn suiet si grand
Des le premier essay mon courage se rend.
Aussi plus grand qu'Enée, & plus vaillant qu'Achille
Tu surpasses l'esprit d'Homere, & de Virgille,
Qui leurs vers à ton los ne peuuent egaller,
Bien que maistres passez en l'art de bien parler.
Et quand i'egalerois ma Muse à ton merite,
Toute extreme louange est pour toy trop petite
Ne pouuant le fini ioindre l'infinité :
Et c'est aus mieux difans vne temerité
De parler où le Ciel discourt par tes oracles,
Et ne se taire pas où parlent tes miracles,
Où tout le monde entier ne bruit que tes proiets,
Où ta bonté discourt au bien de tes suiets,
Où nostre aise, & la paix, ta vaillance publie,
Où le discord étaint, & la loy retablee,
Annoncent ta Iustice, où le vice abatu
Semble en ses pleurs chanter vn hymne à ta vertu.

Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on reuere,
Phœbus Roy des chansons, & des Muses le pere,
Au plus haut de l'Autel se voit vn laurier saint,
Qui fa perruque blonde en guirlandes etraint,
Que nul prestre du Temple en ieunesse ne touche,
Ny mesme predisant ne le masche en la bouche,
Chose permise aus vieux de saint zelle enflamez
Qui se font par seruice en ce lieu confirmez
Deuots à son mistere, & de qui la poitrine
Est plaine de l'ardeur de sa verue diuine.

Par ainſi tout eſprit n'eſt propre à tout ſuiet ,
L'œil foible ſ'eſbloiit en vn luiſant obiet,
De tout bois comme on diſt Mercure on ne façonne,
Et toute medecine à tout mal n'eſt pas bonne.
De meſme le laurier, & la palme des Roys
N'eſt vn arbre où chacun puiſſe mettre les doigts,
Ioint que ta vertu paſſe en louange ſeconde
Tous les Roys qui feront, & qui furent au monde.

Il ſe faut recognoiſtre, il ſe faut eſſayer,
Se fonder, ſ'exercer auant que ſ'employer
Comme fait vn Luiteur entrant dedans l'arène,
Qui ſe tordant les bras tout en ſcy ſe deméne,
S'alonge, ſ'acourſit, ſes muſcles eſtendant,
Et ferme ſur ſes pieds ſ'exerce en attendant
Que ſon ennemy vienne, eſtimant que la gloire
La riante en ſon cœur luy don'ra la victoire.

Il faut faire de meſme vn œuvre entreprenant,
Iuger comme au ſuiet l'eſprit eſt conuenant,
Et quand on ſe ſent ferme, & d'une aiſle aſſez forte
Laiſſer aller la plume où la verue l'emporte.

Mais, SIRE, c'eſt vn vol bien eſleué pour ceux
Qui foibles d'exercice, & d'eſprit pareſſeux
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere
Chanterent ta valeur d'une façon groſſiere
Trahiſſant tes honneurs avecq' la vanité
D'attenter par ta gloire à l'immortalité.
Pour moy plus retenu la raiſon m'a faiſt craindre
N'oſant fuiure vn ſuiet où l'on ne peut atteindre,
I'imites les Romains encore ieunes d'ans,

A qui l'on permettoit d'accufer impudans
Les plus vieux de l'estat, de reprendre, & de dire
Ce qu'ils pensoient seruir pour le bien de l'Empire.

Et comme la ieunesse est viue, & sans repos,
Sans peur, sans fiction, & libre en ses propos,
Il semble qu'on luy doit permettre dauantage,
Aussi que les vertus florissent en cest age
Qu'on doit laisser meurir sans beaucoup de rigueur,
Affin que tout à l'aise elles prennent vigueur.

C'est ce qui m'a contraint de librement escrire
Et sans piquer au vif me mettre à la Satyre
Où poussé du caprice, ainsi que d'un grand vent,
Je vais haut dedans l'air quelquefois m'esleuant,
Et quelque fois aussi quand la fougue me quitte
Du plus haut, au plus bas, mon vers se precipitte
Selon que du suget touché diuerfement
Les vers à mon discours s'offrent facilement :
Aussi que la Satyre est comme vne prairie
Qui n'est belle sinon qu'en sa bisfarrerie
Et comme un pot pourri des freres mandians,
Elle forme son goust de cent ingredians.

Or grand Roy dont la gloire en la terre espandue
Dans un dessein si haut rend ma Muse éperdue,
Ainsi que l'œil humain le Soleil ne peut voir
L'esclat de tes vertus offusque tout sçauoir,
Si bien que ie ne sçay qui me rend plus coupable,
Ou de dire si peu d'un suiet si capable,
Ou la honte que j'ay d'estre si mal appris,
Ou la temerité de l'auoir entrepris.

Mais quoy, par ta bonté qui tout autre surpasse
L'espere du pardon avecque ceste grace
Que tu liras ces vers, où ieune ie m'ébas
Pour esgayer ma force, ainsi qu'en ces combas
De fleurets on s'exerce, & dans vne barriere
Aus pages l'on reueille vne adresse guerriere
Follement courageuse affin qu'en passetans
Vn labour vertueux anime leur printans,
Que leur corps se desnoüe, & se defangourdisse
Pour estre plus adroit à te faire seruice.
Aussi ie fais de mesme en ces caprices fous :
Ie fonde ma portee, & me tasse le pous
Affin que s'il aduient, comme vn iour ie l'espere.
Que Parnasse m'adopte, & se dise mon pere,
Emporté de ta gloire & de tes faicts guerriers
Ie plante mon lierre au pied de tes Lauriers.





A Monsieur le Comte de Caramain.

SATYRE II.

Comte de qui l'esprit penetre l'Vniuers,
Soigneus de ma fortune, & facile à mes vers,
Cher foucy de la muse, & sa gloire future,
Dont l'aimable genie, & la douce nature
Faiçt voir inaccessible aus efforts medifans
Que Vertu n'est pas morte en tous les courtifans,
Bien que foible, & debille, & que mal recongnuë
Son Habit découfu la montre à demi nuë,
Qu'elle ait sèche la chair, le corps amenuisé,
Et serue à contre-cœur le vice auctorisé,
Le vice qui Pompeus tout merite repousse,
Et va comme vn banquier en carosse & en houlle.
Mais c'est trop sermoné de vice, & de vertu :
Il faut fuiure vn sentier qui soit moins rebatu,
Et conduit d'Apollon recognoistre la trace
Du libre Iuuenal : trop discret est Horace
Pour vn homme piqué, ioint que la passion
Comme sans iugement, est sans discretion :
Cependant il vaut mieux fucrer nostre moutarde :
L'homme pour vn caprice est sot qui se hazarde.
Ignorez donc l'auteur de ces vers incertains,
Et comme enfans trouuez qu'ils soient fils de putains.

Exposez en la ruë, à qui mesme la mere
Pour ne se descouvrir faict plus mauuaise chere.

Ce n'est pas que ie croye en ces tans effrontez
Que mes vers soient sans pere, & ne soient adoptez.
Et que ces rimasseurs pour faindre vne abondance,
N'approuuent impuissans vne fauce semance :
Comme noz citoyens de race desireux
Qui bercent les enfans qui ne sont pas à eus.
Ainsi tirant profit d'une fauce doctrine,
S'ils en sont accusez ils feront bonne mine,
Et voudront le niant qu'on life sur leur front
S'il se fait vn bon vers que c'est eus qui le font,
Ialous d'un sot honneur, d'une batarde gloire,
Comme gens entenduz s'en veuillent faire accroire,
A faus titre insolens, & sans fruit hazardeus,
Pissent au benefier affin qu'on parle d'eus.

Or avecq' tout cecy le point qui me console
C'est que la paureté comme moy les affolle,
Et que la grace à Dieu Phœbus & son troupeau
Nous n'eufmes sur le dos iamais vn bon manteau.
Aussi lors que l'on voit vn homme par la ruë,
Dont le rabat est sale, & la chauffe rompuë,
Ses gregues aus genous, au coude son pourpoint,
Qui soit de pauvre mine, & qui soit mal en point,
Sans demander son nom on le peut recognoistre,
Car si ce n'est vn Poëte au moins il le veut estre.
Pour moy si mon habit par tout cycatrisé
Ne me rendoit du peuple & des grands mesprisé,
Je prendrois patience, & parmy la misere

Je trouuerois du gouſt, mais ce qui doit déplaire
A l'homme de courage, & d'eſprit releué,
C'eſt qu'un chacun le fuit ainſi qu'un reprouué,
Car en quelque façon, les malheurs ſont propices,
Puis les gueus en gueufant trouuent maintes delices,
Un repos qui s'egaye en quelque oyſiueté.
Mais ie ne puis patir de me voir reietté ;
C'eſt donc pourquoy ſi ieune abandonnant la France
I'allay viſ de courage, & tout chaud d'eſperance
En la cour d'un Prelat, qu'auccq' mille dangers
I'ay fuiuy courtiſan aux païs eſtrangers.
I'ay changé mon humeur, alteré ma nature,
I'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché ſur la dure
Ie l'ay ſans le quitter à toute heure fuiuy,
Donnant ma liberté ie me ſuis aſſeruy,
En publiq' à l'Egliſe, à la chambre, à la table.
Et penſe auoir eſté maintefois agreable.

Mais inſtruiſt par le temps à la fin i'ay cogneu
Que la fidelité n'eſt pas grand reuenu,
Et qu'à mon tans perdu ſans nulle autre eſperance
L'honneur d'eſtre ſuieſt tient lieu de recompenſe.
N'ayant autre intereſt de dix ans ia paſſez
Sinon que ſans regret ie les ay deſpenſez.
Puis ie ſçay quant à luy qu'il a l'ame Royale,
Et qu'il eſt de Nature & d'humeur liberale.
Mais, ma foy, tout ſon bien enrichir ne me peut,
Ny domter mon malheur ſi le ciel ne le veut.
C'eſt pourquoy ſans me plaindre en ma deconuenue
Le malheur qui me ſuit ma foy ne diminuë,

Et rebuté du fort ie m'afferui pourtant,
Et fans estre auancé ie demeure contant
Sçachant bien que fortune est ainsi qu'une louue
Qui fans choïs s'abandonne au plus laid qu'elle trouue;
Qui releue vn pedant, de nouveau baptisé,
Et qui par ses larcins se rend autorisé;
Qui le vice ennoblit, & qui tout au contraire
Rauallant la vertu la confine en misere.
Et puis ie m'iray plaindre apres ces gens icy?
Non; l'exemple du temps n'augmente mon soucy.
Et bien qu'elle ne m'ait fa faueur departie
Ie n'entends quand à moy de la prendre à partie :
Puis que selon mon goust son infidelité
Ne donne, & n'oste rien à la felicité.
Mais que veus tu qu'on fasse en ceste humeur austere?
Il m'est comme aux putains mal aisé de me taire.
Il m'en faut discourir de tort & de trauers,
Puis fouuent la colere engendre de bons vers.
Mais, Conte, que sçait-on ? elle est peut estre sage,
Voire avecque raison, inconstante, & volage,
Et Déesse auisée aux biens qu'elle depart
Les adiuge au merite, & non point au hazard.
Puis l'on voit de son œil, l'on iuge de sa teste,
Et chacun à son dire a droit en sa requeste :
Car l'amour de foy-mesme, & nostre affection,
Adiouste avec vfure à la perfection.
Toufiours le fond du sac ne vient en euidence,
Et bien fouuent l'effet contredit l'apparence,
De Socrate à ce point l'arrest est mi-party,

Et ne ſçait on au vray qui des deux a menty,
Et ſi philoſophant le ieune Alcibiade
Comme ſon Cheualier en reçoit l'accolade.

Il n'eſt à decider rien de ſi mal-aifé,
Que ſous vn ſainct habit le vice deguiſé.
Par ainſi i'ay doncq' tort, & ne doy pas me plaindre,
Ne pouuant par merite autrement la contraindre
A me faire du bien, ny de me departir
Autre choſe à la fin ſinon qu'un repentir.

Mais quoy, qu'y feroit-on, puis qu'on ne s'oſe prendre?
Encor' faut-il auoir quelque choſe où ſe prendre,
Qui flate en diſcourant le mal que nous ſentons.
Or laiſſant tout cecy retourne à nos moutons,
Muſe, & ſans varier dy nous quelques fornettes,
De tes enfans baſtards ces tiercelets des Poëtes,
Qui par les carefours vont leurs vers grimaffans,
Qui par leurs actions font rire les paſſans,
Et quand la faim les poind ſe prenant ſur le voſtre
Comme les eſtourneaux ils s'affament l'un l'autre.

Cependant ſans ſouliers, ceinture, ny cordon,
L'œil farouche, & troublé, l'eſprit à l'abandon,
Vous viennent acoster comme perſonnes yures,
Et diſent pour bon-iour, Monſieur ie fais des liures,
On les vent au Palais, & les doctes du tans
A les lire amuſez, n'ont autre paſſetans.

De là ſans vous laiſſer importuns ils vous ſuiuent,
Vous alourdent de vers, d'alaigreſſe vous priuent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, auant que de mourir,

Mais que pour leur respect l'ingrat siecle où nous sommes.
Au pris de la vertu n'estime point les hommes;
Que Ronfard, du Bellay viuants ont eu du bien,
Et que c'est honte au Roy de ne leur donner rien :
Puis sans qu'on les conuie ainsi que venerables,
S'affieffent en Prelats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, & des dents discourant
Semblent auoir des yeux regret au demourant.

Or la table leuée ils curent la machoire :
Après graces Dieu beut, ils demandent à boire,
Vous font vn fot discours, puis au partir de là,
Vous disent, mais Monsieur, me donnez vous cela ?
C'est tousiours le refrain qu'ils font à leur balade.
Pour moy ie n'en voy point que ie n'en sois malade,
I'en perds le sentiment du corps tout mutilé,
Et durant quelques iours i'en demeure opilé.

Vn autre renfroingné, refueur, melancolique,
Grimassant son discours semble auoir la colique,
Suant, crachant, touffant, pensant venir au point :
Parle si finement que l'on ne l'entend point.

Vn autre ambitieux pour les vers qu'il compose,
Quelque bon benefice en l'esprit se propose,
Et dessus vn cheual comme vn finge attaché
Meditant vn sonnet, medite vne Euesché.

Si quelqu'un comme moy leurs ouurages n'estime,
Il est lourd, ignorant, il n'ayme point la rime,
Difficile, hargneux, de leur vertu ialoux,
Contraire en iugement au commun bruit de tous.
Que leur gloire il derobe, avecq' ses artifices.

Les Dames cependant se fondent en delices
Lifant leurs beaux escrits, & de iour, & de nuit
Les ont au cabinet sous le cheuet du liſt,
Que portez à l'Egliſe ils valent des matines,
Tant ſelon leurs diſcours leurs œuures ſont diuines.

Encore apres cela ils ſont enfans des Cieux,
Ils ſont iournellement carouſſe auecq' les Dieux :
Compagnons de Minerue, & conſis en ſcience,
Vn chacun d'eux penſe eſtre vne lumiere en France.

Ronſard ſay-m'en raiſon, & vous autres eſprits
Que pour eſtre viuans en mes vers ie n'eſcris,
Pouuez vous endurer que ces rauques Cygalles
Egallent leurs chanſons à voz œuures Royales,
Ayant voſtre beau nom lachement dementy ?
Ha ! c'eſt que noſtre ſiecle eſt en tout peruerty :
Mais pourtant quelque eſprit entre tant d'inſolence
Œait trier le ſçauoir d'auecque l'ignorance,
Le naturel de l'art, & d'un œil auifé
Voit qui de Calliope eſt plus fauoriſé.

Iuſte poſtérité à teſmoing ie t'apelle,
Toy qui ſans paſſion, maintiens l'œuure immortelle,
Et qui ſelon l'eſprit, la grace, & le ſçauoir,
De race en race au peuple vn ouurage fais voir,
Vange ceſte querelle, & iuſtement ſepare
Du Cigne d'Apollon la corneille barbare
Qui croaſſant partout d'un orgueil effronté
Ne couche de rien moins que l'immortalité.

Mais Comte que fert-il d'en entrer en colere ?
Puiſque le tans le veut nous n'y pouuons rien faire.

Il faut rire de tout, auffi bien ne peut-on
Changer chose en Virgile, ou bien l'autre en Platon.

Quel plaisir penfes-tu, que dans l'ame ie fente,
Quand l'vn de ceste troupe en audace insolente,
Vient à Vanues à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnasse François, & boire de fon eau,
Que froidement reçu, on l'efcoute à grand peine,
Que la Mufe en groignant luy deffend fa fontaine,
Et fe bouchant l'oreille au récit de fes vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de trauers,
Et pour fruit de fa peine aux grands vens difperfée,
Tous fes papiers feruir à la chaire percée?

Mais comme eux ie fuis Poëte, & fans difcretion
Ie deuiens importun avecq' prefomption.

Il faut que la raifon retienne le caprice,
Et que mon vers ne foit qu'ainfi qu'yn exercice,
Qui par le iugement doit eftre limité
Selon que le requiert ou l'age, ou la fanté.

Ie ne fçay quel Demon m'a fait deuenir Poëte :
Ie n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interprete
Dormy fur Helicon, où ces doctes mignons
Naiffent en vne nuit comme les champignons,
Si ce n'est que ces iours allant à l'auanture
Refuant comme vn oyfon qu'on mene à la pature,
A Vanues i'arriuay, où fuiuant maint discours,
On me fit au iardin faire cinq ou fix tours,
Et comme vn Conclauifte entre dans le conclauc,
Le fommelier me prit, & m'enferme en la caue,
Où beuuant, & mangeant ie fis mon coup d'effay,

Et où si ie sçay rien, i'apris ce que ie sçay.

Voyla ce qui m'a fait & Poëte, & Satyrique,
Reglant la medifance à la façon antique.

Mais à ce que ie voy sympatissant d'humeur,
I'ay peur que tout à fait ie deuiendray rimeur,
I'entre sur ma louange, & bouffi d'arrogance,
Si ie n'en ay l'esprit i'en auray l'insolence.

Mais retournons à nous, & fages deuenus
Soyons à leurs depens vn peu plus retenus.

Or Comte, pour fuir ly doncq' ceste Satyre,
Et voy ceux de ce temps que ie pince sans rire,
Pendant qu'à ce printemps retournant à la cour
I'iray reuoir mon maistre, & luy dire bon-iour.





A Monsieur le Marquis de Cœuvres.

SATYRE III.

Marquis, que doy-ie faire en ceste incertitude ?
Doy-ie las de courir me remettre à l'estude,
Lire Homere, Aristote, & disciple nouveau
Glaner ce que les Greqs ont de riche, & de beau,
Reste de ces moissons que Ronfard, & Desportes,
Ont remporté du champ sur leurs espaules fortes,
Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entassé,
Egallant leurs honneurs, aux honneurs du passé ?
Ou si continuant à courtiser mon maistre,
Je me doy iusqu'au bout d'esperance repaître,
Courtisan morfondu, frenetique, & resueur,
Portrait de la disgrace, & de la defaueur,
Puis sans auoir du bien, troublé de resuerie
Mourir dessus vn coffre en vne hostellerie,
En Toscanes, en Sauoye, ou dans quelque autre lieu,
Sans pouuoir faire paix, ou trefue avecques Dieu.
Sans parler ie t'entends il faut fuiure l'orage,
Aussi bien on ne peut où choisir auantage.
Nous viuons à tatons, & dans ce monde icy
Souuent avecq' trauail on poursuit du soucy :
Car les Dieux couroucez contre la race humaine
Ont mis avecq' les biens la sueur, & la paine.

Le monde est vn berlan où tout est confondu :
Tel pense auoir gagné qui souuent a perdu
Ainsi qu'en vne blanque où par hazard on tire,
Et qui voudroit choisir souuent prendroit le pire.
Tout depend du Destin, qui sans auoir esgard
Les faueurs, & les biens, en ce monde depart.

Mais puis qu'il est ainsi que le fort nous emporte,
Qui voudroit se bander contre vne loy si forte?
Suiuons doncq' sa conduite en cest aueuglement.
Qui peche avecq' le ciel peche honorablement.
Car penser s'affranchir c'est vne refuerie,
La liberté par songe en la terre est chérie :
Rien n'est libre en ce monde & chasque homme depend
Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes viuans font icy bas esclaves
Mais suiuant ce qu'ils font ils diferent d'entraues,
Les vns les portent d'or, & les autres de fer :
Mais n'en deplaist aux vieux, ny leur Philosopher
Ny tant de beaux escrits qu'on lit en leurs escoles
Pour s'affranchir l'esprit ne font que des paroles.

Au ioug nous sommes nez & n'a iamais esté
Homme qu'on ayt veu viure en plaine liberté.

En vain me retirant enclos en vne estude
Penferoy-ie laisser le ioug de seruitude,
Estant serf du desir d'apprendre, & de sçauoir,
Ie ne ferois sinon que changer de deuoir.
C'est l'arrest de nature, & personne en ce monde
Ne sçauroit controler sa sagesse profonde.

Puis que peut il seruir aux mortels icy bas

Marquis, d'estre sçauant, ou de ne l'estre pas ?
Si la science pauure, affreuse est mesprisée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée ;
Si les gens de Latin des fots font denigrez
Et si l'on est docteur sans prendre ses degrés.
Pourueu qu'on soit morguant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheueux, qu'on porte vn grand pannache,
Qu'on parle baragouin, & qu'on suiue le vent :
En ce temps du iourd'huy l'on n'est que trop sçauant.

Du fiecle les mignons, fils de la poule blanche
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche,
En credit esleuez ils disposent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoy, me diras tu, il t'en faut autant faire,
Qui ose a peu souuent la fortune contraire :
Importune le Louure, & de iour, & de nuict,
Perds pour t'affugetir & la table, & le lict :
Sois entrant, effronté, & sans cesse importune :
En ce temps l'impudence eleue la fortune.

Il est vray, mais pourtant ie ne suis point d'auis
De degager mes iours pour les rendre asseruis,
Et sous vn nouuel astre aller nouveau pilote
Conduire en autre mer mon nauire qui flote,
Entre l'esperoir du bien, & la peur du danger
De froisser mon attente, en ce bord estranger.

Car pour dire le vray c'est vn pays estrange,
Où comme vn vray Prothée à toute heure on se change,
Où les loys par respect sages humainnement,
Confondent le loyer avecq' le chastiment,

Et pour vn mesme fait de mesme intelligence
L'vn est iusticié, l'autre aura recompence.

Car selon l'intérest, le credit, ou l'apuy
Le crime se condamne, & s'absout aujourd'huy.
Ie le dy fans confondre en ces aigres remarques
La clemence du Roy, le miroir des Monarques,
Qui plus grand de vertu, de cœur, & de renom,
S'est acquis de Clement, & la gloire, & le nom.

Or quant à ton conseil qu'à la cour ie m'engage,
Ie n'en ay pas l'esprit, non plus que le courage.
Il faut trop de sçauoir, & de ciuilité,
Et si i'ose en parler trop de subtilité,
Ce n'est pas mon humeur, ie suis melancolique,
Ie ne suis point entrant, ma façon est rustique,
Et le furnom de bon me va t on reprochant,
D'autant que ie n'ay pas l'esprit d'estre meschant.

Et puis ie ne sçauois me forcer ny me faindre,
Trop libre en volonté ie ne me puis contraindre.
Ie ne sçauois flater, & ne sçay point comment
Il faut se taire acort, ou parler fausement,
Benir les fauoris de geste, & de parolles,
Parler de leurs ayeux au iour de Cerizolles,
Des hauts faicts de leur race, & comme ils ont acquis
Ce titre avecq' honneur de Ducs, & de Marquis.

Ie n'ay point tant d'esprit pour tant de menterie,
Ie ne puis m'adonner à la cageollerie,
Selon les accidens, les humeurs ou les iours,
Changer comme d'habits tous les mois de discours.
Suiuant mon naturel ie hay tout artifice,

Je ne puis deguifer la vertu, ny le vice,
Offrir tout de la bouche, & d'un propos menteur,
Dire pardieu Monsieur ie vous suis seruiteur,
Pour cent bonadies s'arrester en la ruë,
Faire sus l'un des pieds en la sale la gruë,
Entendre un mariollet qui dit avecq' mespris
Ainsi qu'afnes ces gens sont tout vestus de gris,
Ces autres verdelets aux peroquets ressemblent,
Et ceux-cy mal peignez deuant les Dames tremblent.
Puis au partir de là comme tourne le vent
Auecques un boniour amys comme deuant.

Je n'entends point le cours du Ciel, ny des planetes,
Je ne sçay deuiner les affaires secretes,
Cognoistre un bon visage, & iuger si le cœur
Contraire à ce qu'on voit ne feroit point moqueur.

De porter *vlt* poulet ie n'ay la suffisance,
Je ne suis point adroit, ie n'ay point d'eloquence
Pour colorer un faict, ou detourner la foy,
Prouuer qu'un grand amour n'est suiect à la loy,
Suborner par discours vne femme coquette,
Luy conter des chansons de Ieanne, & de Paquette,
Desbaucher vne fille, & par viues raisons
Luy monstrier comme Amour faict les bonnes maisons,
Les maintient, les esleue, & propice aux plus belles
En honneur les auance, & les faict Damoyelles,
Que c'est pour leurs beaux nez que se font les ballets,
Qu'elles font le suiect des vers, & des poulets,
Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante,
Qu'elles ont à leur suite vne troupe beante

De languoureux transis, & pour le faire court
Dire qu'il n'est rien tel qu'aymer les gens de court
Aleguant maint exemple en ce siècle où nous sommes,
Qu'il n'est rien si facile à prendre que les hommes,
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy,
Pourueu qu'elle soit riche, & qu'elle ayt bien de quoy.
Quand elle auroit fuiuy le camp à la Rochelle
S'elle a force ducats elle est toute pucelle.
L'honneur estropié, languissant, & perclus,
N'est plus rien qu'une idolle en qui l'on ne croit plus

Or pour dire cecy il faut force mystere,
Et de mal discourir il vaut bien mieux se taire.
Il est vray que ceux là qui n'ont pas tant d'esprit
Peuvent mettre en papier leur dire par escrit,
Et rendre par leurs vers, leur Muse maquerelle;
Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle.

Il faut estre trop prompt, escrire à tous propos,
Perdre pour vn sonnet & sommeil, & repos.
Puis ma muse est trop chaste, & i'ay trop de courage,
Et ne puis pour autrui façonner vn ouurage.
Pour moy i'ay de la court autant comme il m'en fault :
Le vol de mon dessein ne s'estend point si haut :
De peu ie suis content, encore que mon maistre
S'il luy plaist vn iour mon travail reconnoistre
Peut autant qu'autre Prince, & a trop de moyen
D'eleuer ma fortune & me faire du bien,
Ainsy que fa Nature à la vertu facile
Promet que mon labeur ne doit estre inutile,
Et qu'il doit quelque iour mal-gré le fort cuissant

Mon feruice honorer d'un honneſte preſant,
Honneſte, & conuenable à ma baſſe fortune,
Qui n'abaye, & n'aspire ainſy que la commune
Après l'or du Perou, ny ne tend aux honneurs,
Que Rome departit aux vertuz des Seigneurs.

Que me fert de m'aſſeoir le premier à la table,
Si la fain d'en auoir me rend infatiable ?
Et ſi le fais leger d'une double Eueſché
Me rendant moins contant me rend plus empeſché ?
Si la gloire, & la charge à la peine adonnée
Rend ſous l'ambition mon ame infortunée ?
Et quand la feruitude a pris l'homme au collet
L'eſtime que le Prince eſt moins que ſon valet.
C'eſt pourquoy ie ne tends à fortune ſi grande :
Loing de l'ambition, la raiſon me commande :
Et ne pretends auoir autre choſe ſinon
Qu'un ſimple benefice, & quelque peu de nom ;
Affin de pouuoir viure, avecq' quelque aſſurance,
Et de m'oſter mon bien que l'on ait conſcience.

Alors vrayement heureux les liures feuilletant
Le rendrois mon deſir, & mon eſprit contant.
Car ſans le reuenu l'eſtude nous abuſe,
Et le corps ne ſe paiſt aux banquets de la muſe.
Ses mets ſont de ſçauoir diſcourir par raiſon,
Comme l'ame ſe meut un tans en ſa priſon,
Et comme deliurée elle monte diuine
Au Ciel lieu de ſon eſtre, & de ſon origine,
Comme le Ciel mobile eternal en ſon cours
Fait les ſiecles, les ans, & les mois, & les iours,

Comme aux quatre elemens les matieres enclôfes,
Donnent comme la mort la vie à toutes chofes,
Comme premierement les hommes difpercez,
Furent par l'armonie, en troupes amaflez,
Et comme la malice en leur ame gliffée,
Troubla de noz ayeux l'innocente penfée,
D'où naquirent les loys, les bourgs, & les citez,
Pour feruir de gourmete à leurs mechancetez,
Comme ils furent en fin reduis fous vn Empire,
Et beaucoup d'autres plats qui feroient longs à dire,
Et quand on en fçauroit ce que Platon en fçait,
Marquis tu n'en ferois plus gras, ny plus refaict,
Car c'eft vne viande en efprit conformmée,
Legere à l'eftomac, ainfi que la fumée.

Sçais tu pour fçauoir bien, ce qu'il nous faut fçauoir ?
C'eft s'affiner le gouft de cognoiftre, & de voir,
Aprendre dans le monde, & lire dans la vie
D'autres fecrets plus fins que de Philofophie,
Et qu'auецq' la fcience il faut vn bon efprit.

Or entends à ce point ce qu'un Greç' en efcrit,
Iadis vn loup dit-il, que la fain epoinçonne
Sortant hors de fon fort rencontre vne lionne
Rugiffante à l'abord, & qui montroit aux dens
L'infatiable fain qu'elle auoit au dedans :
Furieufe elle aproche, & le loup qui l'auife,
D'un langage flateur luy parle, & la courtife :
Car ce fut de tout tans que ployant fous l'effort,
Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.

Luy-di-ie, qui craignoit que faute d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il employe.
Mais en fin le hazard fi bien le secourut,
Qu'un mulet gros, & gras à leurs yeux aparut,
Ils cheminent dispos croyant la table preste,
Et s'aprochent tous deux assez pres de la beste,
Le loup qui la congnoist, malin, & deffiant,
Luy regardant aux pieds luy parloit en riant :
D'où es-tu ? qui es-tu ? quelle est ta nourriture ?
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature ?
Le mulet estonné de ce nouveau discours
De peur ingenieux, aux ruses eut recours,
Et comme les Normans sans luy repondre voire,
Compere, ce dit-il, ie n'ay point de memoire,
Et comme sans esprit ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre chose au pied me l'escriuit.

Lors il leue la iambe au iaret ramassée,
Et d'un œil innocent il couuroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en auant :
Le loup qui l'aperçoit se leue de deuant,
S'excusant de ne lire avecq' ceste parolle,
Que les loups de son tans n'alloient point à l'ecolle :
Quand la chaude lionne à qui l'ardante fain
Alloit precipitant la rage, & le dessein,
S'aproche plus sçauante en volonté de lire,
Le mulet prend le tans, & du grand coup qu'il tire
Luy enfonce la teste, & d'une autre façon,
Qu'elle ne sçauoit point luy aprit sa leçon.

Alors le loup s'enfuit voyant la beste morte,
Et de son ignorance ainsi se reconforte :
N'en deplaïse aux Docteurs, Cordeliers, Iacopins,
Pardieu les plus grands clers ne font pas les plus fins.





A Monsieur Motin.

SATYRE IIII.

Motin la Muse est morte, ou la faueur pour elle :
En vain dessus Parnasse Apollon on appelle,
En vain par le veiller on acquiert du sçauoir,
Si fortune s'en mocque, & s'on ne peut auoir
Ny honneur, ny credit non plus que si noz paines
Estoient fables du peuple inutiles, & vaines.

Or va romps-toy la teste, & de iour & de nuict,
Pallis dessus vn liure à l'apetit d'un bruit
Qui nous honore apres que nous sommes sous terre,
Et de te voir paré de trois brins de lierre,
Comme s'il importoit estans ombres là bas,
Que nostre nom vescuist ou qu'il ne vescuist pas,
Honneur hors de saison, inutile merite
Qui viuans nous trahit, & qui morts nous profite,
Sans soing de l'auenir ie te laisse le bien
Qui vient à contrepoil alors qu'on ne sent rien,
Puis que viuant icy de nous on ne faict conte,
Et que nostre vertu engendre nostre honte.

Doncq' par d'autres moyens à la court familiers,
Par vice, ou par vertu acquerons des lauriers,
Puis qu'en ce monde icy on n'en faict differance,
Et que souuent par l'un l'autre se recompense.

Aprenons à mentir, mais d'une autre façon
Que ne fait Caliope ombrageant sa chanson
Du voile d'une fable, afin que son mystère
Ne soit ouvert à tous, ny congneu du vulgaire.

Aprenons à mentir, noz propos deguïser,
A trahir noz amys, noz ennemis baiser,
Faire la court aux grands, & dans leurs antichambres,
Le chapeau dans la main, nous tenir sur noz membres,
Sans oser ny cracher, ny toussir, ny s'asseoir,
Et nous couchant au iour, leur donner le bon soir.

Car puis que la fortune aveuglement dispose
De tout, peut estre en fin aurons nous quelque chose,
Qui pourra destourner l'ingrate aduersité,
Par un bien incertain à tatons debité,
Comme ces courtifans qui s'en faisant accroire,
N'ont point d'autre vertu, sinon de dire voire.

Or laissons doncq' la Muse, Apollon, & ses vers,
Laissions le lut, la lyre, & ces outils diuers,
Dont Apollon nous flatte, ingrate frenesie,
Puis que pauvre & quémante on voit la poësie,
Où j'ai par tant de nuits mon travail occupé :
Mais quoy ie te pardonne, & si tu m'as trompé
La honte en soit au siecle, où viuant d'age en age
Mon exemple rendra quelque autre esprit plus sage.

Mais pour moy mon amy ie suis fort mal payé
D'auoir fuiuy cet' art, si i'eusse estudié,
Ieune laborieux sur un bancq à l'escolle,
Gallien, Hipocrate, ou Iason, ou Bartolle,
Une cornete au col debout dans un parquet,

A tort & à trauers ie vendrois mon caquet,
Ou bien tastant le poulx, le ventre & la poitrine,
L'aurois vn beau teston pour iuger d'vne vrine,
Et me prenant au nez loucher dans vn bassin
Des ragous qu'un malade offre à son Medecin,
En dire mon aduis, former vne ordonnance,
D'un rechape s'il peut, puis d'une reuerence,
Contrefaire l'honneste, & quand viendroit au point,
Dire en ferrant la main, Dame il n'en falloit point.

Il est vray que le Ciel qui me regarda naistre,
S'est de mon iugement tousiours rendu le maistre,
Et bien que ieune enfant mon Pere me tançast,
Et de verges souuent mes chançons menaçast,
Me disant de depit, & bouffy de colere,
Badin quitte ces vers, & que penfes-tu faire?
La Muse est inutile, & si ton oncle a sçeu
S'auancer par cet' art tu t'y verras deceu.

Vn mesme Astre tousiours n'eclaire en ceste terre :
Mars tout ardent de feu nous menace de guerre,
Tout le monde fremit, & ces grands mouuemens
Couuent en leurs fureurs de piteux changemens.

Penfe-tu que le lut, & la lyre des Poëtes
S'acorde d'armonie avecques les trompettes,
Les fifres, les tambours, le canon, & le fer,
Concert extrauagant des musiques d'enfer?

Toute chose a son regne, & dans quelques années,
D'un autre œil nous verrons les fieres destinées.

Les plus grands de ton tans dans le sang aguerris,
Comme en Trace feront brutalement nourris,

Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muse,
Non plus qu'une vielle ou qu'une cornemuse.
Laisse donc ce métier, & sage prens le soing
De t'acquérir un art qui te serve au besoing.

Je ne sçay mon amy par quelle prescience,
Il eut de noz Destins si claire congnoissance,
Mais pour moy ie sçay bien que sans en faire cas,
Je mesprisois son dire, & ne le croyois pas,
Bien que mon bon Démon souvent me dist le mesme :
Mais quand la passion en nous est si extreme,
Les aduertissemens n'ont ny force ny lieu :
Et l'homme croit à peine aux parolles d'un Dieu.

Ainsi me tançoit-il d'une parolle emueë.
Mais comme en se tournant ie le perdois de veueë
Je perdis la memoire avecques ses discours,
Et resueur m'esgaray tout seul par les destours
Des Antres & des Bois affreux & solitaires,
Où la Muse en dormant m'enseignoit ses misteres,
M'apprenoit des secrets & m'echauffant le sein,
De gloire & de renom releuoit mon dessein.
Inutile science, ingrate, & mesprisée,
Qui sert de fable au peuple, aux plus grands de risée.

Encor' seroit ce peu si sans estre auancé,
L'on auoit en cet art son age dependé,
Après un vain honneur que le tans nous refuse,
Si moins qu'une Putain l'on n'estimoit la Muse.
Eusse tu plus de feu, plus de soing, & plus d'art
Que Iodelle n'eut oncq', Desportes, ny Ronfard,
L'on te fera la mouë, & pour fruit de ta paine,

Ce n'est ce dira t'on qu'un Poete à la douzaine.

Car on n'a plus le goust comme on l'eut autrefois,
Apollon est gesné par de sauuages loix,
Qui retiennent sous l'art sa nature offusquée,
Et de mainte figure est sa beauté masquée.
Si pour sçauoir former quatre vers empoullez
Faire tonner des mots mal ioincts & mal collez,
Amy l'on estoit Poete, on verroit cas estranges,
Les Poetes plus espais que mouches en vandanges.

Or que des ta ieunesse Apollon t'ait appris,
Que Caliope mesme ait tracé tes escrits,
Que le neuueu d'Atlas les ait mis sur la lyre,
Qu'en l'Antre Thespean on ait daigné les lire,
Qu'ils tiennent du sçauoir de l'antique leçon,
Et qu'ils soient imprimez des mains de Patisson,
Si quelqu'un les regarde & ne leur sert d'obstacle,
Estime mon amy que c'est un grand miracle.

L'on a beau faire bien, & semer ses escrits
De ciuette, bainioin, de musc, & d'ambre gris,
Qu'ils soient plains, releuez & graues à l'oreille,
Qu'ils fassent fourciller les doctes de merueille,
Ne pense pour cela estre estimé moins fol,
Et sans argent contant qu'on te preste un licol,
Ny qu'on n'estime plus (humeur extrauagante)
Un gros asne pourueu de mille escuz de rente.

Ce malheur est venu de quelques ieunes veaux
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux,
Et rualant Phœbus, les Muses, & la grace,
Font un bouchon à vin du laurier de Parnasse,

A qui le mal de teste est commun & fatal,
Et vont bifarement en poste en l'hopital,
Disant s'on n'est hargneux, & d'humeur difficile,
Que l'on est mesprisé de la troupe ciuille,
Que pour estre bon Poete il faut tenir des fous,
Et desirent en eux ce qu'on mesprise en tous,
Et puis en leur chançon sotement importune,
Ils accusent les grands, le Ciel, & la fortune,
Qui fustez de leurs vers en font si rebatus,
Qu'ils ont tiré cet' art du nombre des vertus,
Tiennent à mal d'esprit leurs chançons indiscrettes
Et les mettent au ranc des plus vaines fornètes.

Encore quelques grands affin de faire voir
De Mœcene riuaux qu'ils ayment le sçauoir,
Nous voient de bon œil, & tenant vne gaule,
Ainsi qu'à leurs cheuaux nous en flatent l'espaule,
Auecque bonne mine, & d'un langage doux,
Nous disent fouriant, & bien que faictes vous ?
Auez vous point sur vous quelque chançon nouuelle ?
L'en vy ces iours passez de vous vne si belle,
Que c'est pour en mourir, ha ma foy ie voy bien,
Que vous ne m'aymez plus, vous ne me donnez rien.

Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance,
Que la bouche ne parle ainsi que l'ame pense,
Et que c'est mon amy, un gremoire & des mots
Dont tous les courtifans endorment les plus fots.

Mais ie ne m'aperçoy que trenchant du prudhomme,
Mon tans en ces caquets sottement ie consume,
Que mal instruit ie porte en Brouage du fel,

Et mes coquilles vendre à ceux de saint Michel.

Doncq' fans mettre l'enchere aux fotifes du monde,
Ny glofer les humeurs de Dame Fredegonde,
Je diray librement pour finir en deux mots,
Que la plus part des gens sont habillez en fots.





A Monsieur Bertault, Euesque de Sées.

SATYRE V.

Bertault c'est vn grand cas quoy que l'on puisse faire,
Il n'est moyen qu'un homme à chacun puisse plaire
Et fust-il plus parfait que la perfection,
L'homme voit par les yeux de son affection.
Chaque fat a son sens dont sa raison s'escrime,
Et tel blasme en autrui ce de quoy ie l'estime,
Tout suyuant l'intelec change d'ordre & de rang,
Les Mores auourd'huy peignent le Diable blanc,
Le sel est doux aux vns, le sucre amer aux autres,
L'on reprend tes humeurs ainsi qu'on fait les nostres,
Les Critiques du tans m'appellent debauché,
Que ie suis iour & nuict aux plaisirs ataché,
Que i'y pers mon esprit, mon ame & ma ieunesse,
Les autres au rebours accusent ta sagesse,
Et ce hautain desir qui te fait mépriser
Plaisirs, trefors, grandeurs pour t'immortaliser,
Et disent ô chetifs qui mourant sur vn liure,
Pensez seconds Phœnis en voz cendres reuiure,
Que vous estes trompez en vostre propre erreur,
Car & vous & vos vers vivez par procureur.

Vn liure tout moysi vit pour vous & encore
Comme la mort vous fait, la taigne le deuore,

Ingrate vanité dont l'homme se repaist,
Qui baille apres vn bien qui sottement luy plaist.

Ainsi les actions aux langues sont fugettes,
Mais ces diuers rapors sont de foibles fagettes,
Qui bleçent seulement ceux qui sont mal armez,
Non pas les bons esprits à vaincre acoutumez,
Qui sçauent auisez auecques differance,
Separer le vray bien du fard de l'apparance.
C'est vn mal bien estrange aux cerueaux des humains
Qui fuiuant ce qu'ils sont malades ou plus sains,
Digerent la viande, & selon leur nature,
Ils prennent ou mauuaise ou bonne nourriture.

Ce qui plaist à l'œil sain offence vn chassieux,
L'eau se iaunit en bile au corps du bilieux,
Le sang d'un Hidropique en puitte se change,
Et l'estommac gasté pourit tout ce qu'il mange,
De la douce liqueur rouffoyante du Ciel,
L'une en fait le venin, & l'autre en fait le miel.
Ainsi c'est la nature, & l'humeur des personnes,
Et non la qualité qui rend les choses bonnes.

Charnellement se ioindre auecq' sa paranté,
En France c'est inceste, en Perse charité,
Tellement qu'à tout prendre en ce monde où nous sommes
Et le bien, & le mal depend du goust des hommes.

Or sans me tourmenter des diuers apétis,
Quels ils sont aux plus grands, & quels aux plus petis,
Je te veux discourir comme ie trouue estrange
Le chemin d'où nous vient le blasme, & la louange,
Et comme j'ay l'esprit de Chimeres brouillé,

Voyant qu'un More noir m'appelle barbouillé,
Que les yeux de trauers s'offensent que ie lorgne,
Et que les quinze vints disent que ie suis borgne.

C'est ce qui m'en deplaist encor que i'aye appris
En mon Philosopher d'auoir tout à mépris.
Penfes tu qu'à present vn homme a bonne grace,
Qui dans le four l'Euesque enterine sa grace,
Ou l'autre qui poursuit des abolitions,
De vouloir ietter l'œil dessus mes actions,
Vn traistre, vn vsurier, qui par misericorde,
Par argent, ou faueur s'est sauué de la corde,
Moy qui dehors sans plus ay veu le Chastelet,
Et que iamais sergent ne saisit au collet,
Qui vis selon les loix & me contiens de forte
Que ie ne tremble point quand on heurte à ma porte,
Voyant vn President le cœur ne me tressault,
Et la peur d'un Preuost ne m'eueille en fursault,
Le bruit d'une recherche au logis ne m'aresté,
Et nul remord facheux ne me trouble la teste,
Ie repose la nuit fuz l'un & l'autre flanc,
Et cependant Bertault ie suis dessus le ranc.

Scaures du tans present, hypocrites feueres,
Vn Claude effrontement parle des adulteres,
Milon sanglant encor reprend vn assassin,
Grache, vn feditieux, & Verres, le larcin.

Or pour moy tout le mal que leur discours m'obiette,
C'est que mon humeur libre à l'amour est fugette,
Que i'ayme mes plaisirs, & que les passetans
Des amours m'ont rendu grifon auant le tans,

Qu'il est bien malaisé que iamaïs ie me change,
Et qu'à d'autres façons ma ieunesse se range.

Mon oncle m'a conté que montrant à Ronfard
Tes vers estincellants & de lumiere, & d'art,
Il ne sceut que reprendre en ton apprentissage
Sinon qu'il te iugeoit pour vn Poete trop sage.

Et ores au contraire, on m'obiecte à peché
Les humeurs qu'en ta Muse il eust bien recherché.
Aussi ie m'emerveille au feu que tu recelles,
Qu'un esprit si rasis ait des fougues si belles,
Car ie tien comme luy que le chaud element,
Qui donne ceste pointe au vif entendement,
Dont la verue s'échauffe & s'enflame de forte,
Que ce feu dans le Ciel sur des aïles l'emporte,
Soit le mesme qui rend le Poete ardent & chaud,
Suiect à ses plaisirs, de courage si haut,
Qu'il meprise le peuple, & les choses communes,
Et brauant les faueurs se moque des fortunes,
Qui le fait debauché, frenetique resuant
Porter la teste basse, & l'esprit dans le vent
Egayer sa fureur parmy des precipices,
Et plus qu'à la raison suiect à ses caprices.

Faut il doncq' à present s'etonner si ie suis
Enclin à des humeurs qu'euster ie ne puis,
Où mon temperament malgré moy me transporte,
Et rend la raison foible où la nature est forte,
Mais que ce mal me dure il est bien malaisé,
L'homme ne se plaît pas d'estre tousiours fraisé,
Chaque age a ses façons, & change la Nature

De sept ans en sept ans nostre temperature ;
Selon que le Soleil se loge en ses maisons,
Se tournent noz humeurs, ainsi que noz saisons,
Toute chose en viuant auecq' l'age s'altere,
Le debauché se rit des sermons de son pere,
Et dans vingt & cinq ans venant à se changer.
Retenu, vigilant, foigneux, & mesnager,
De ces mesmes discours ses fils il admoneste,
Qui ne font que s'en rire & qu'en hocher la teste,
Chaque age a ses humeurs, son goust, & ses plaisirs,
Et comme nostre poil blanchissent noz desirs.

Nature ne peut pas l'age en l'age confondre :
L'enfant qui sçait desia demander & respondre,
Qui marque asseurement la terre de ses pas,
Auecque ses pareils se plaist en ses ébas,
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il faute d'aïse,
Sans raison d'heure en heure, il s'émeut & s'apaise.

Croissant l'age en auant sans soing de gouuerneur
Releué, courageux, & cupide d'honneur,
Il se plaist aux cheuaux, aux chiens, à la campagne,
Facille au vice il hait les vieux, & les dedagne,
Rude à qui le reprend, paresseux à son bien,
Prodigue, depencier, il ne conferue rien,
Hautain, audacieux, conseiller de foy mesme,
Et d'un cœur obstiné se heurte à ce qu'il aime.

L'age au soing se tournant homme fait il acquiert
Des biens, & des amis, si le tans le requiert,
Il masque ses discours, comme sur vn theatre,

Subtil ambitieux l'honneur il idolatre,
Son esprit auifé preuient le repentir,
Et se garde d'un lieu difficile à fortir.

Maints facheux accidans furprennent la vielleffe,
Soit qu'auécq du foucy gagnant de la richesse,
Il s'en deffend l'vfage, & craint de s'en feruir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut affouuir,
Ou soit qu'auécq' froideur il fasse toute chose,
Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'ose,
Dilayant, qui tousiours a l'œil fur l'auenir,
De leger il n'espere, & croit au fouuenir,
Il parle de son tans, difficile & feure,
Censurant la ieunesse vse des droits de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.

Voilla doncq' de par Dieu comme tourne la vie,
Ainsi diuerfement aux humeurs asseruie,
Que chaque age depart à chaque homme en viuant,
De son temperament la qualité fuiuant :
Et moy qui ieune encor' en mes plaifirs m'égaye,
Il faudra que ie change, & malgré que i'en aye
Plus foigneux deuenue, plus froid, & plus raffis,
Que mes ieunes penfers cedent aux vieux fousis,
Que i'en paye l'escot remply iufque à la gorge,
Et que i'en rende vn iour les armes à saint George.

Mais de ces discoureurs il ne s'en trouue point,
Ou pour le moins bien peu qui cognoissent ce point,
Effrontez, ignorans, n'ayants rien de folide,

Leur esprit prend l'effor où leur langue le guide,
Sans voir le fond du fac ils prononcent l'arest,
Et rangent leurs discours au point de l'interell,
Pour exemple parfaite ils n'ont que l'aparence,
Et c'est ce qui nous porte à ceste indifferance,
Qu'ensemble l'on confond le vice & la vertu,
Et qu'on l'estime moins qu'on n'estime vn festu.

Aussi qu'importe-il de mal ou de bien faire,
Si de noz actions vn iuge volontaire,
Selon ses apetis les decide, & les rend
Dignes de recompense, ou d'un suplice grand :
Si tousiours noz amis, en bon sens les expliquent,
Et si tout au rebours noz haineux nous en piquent.
Chacun selon son goust s'obstine en son party,
Qui fait qu'il n'est plus rien qui ne soit peruerty :
La vertu n'est vertu, l'enuie la deguise,
Et de bouche sans plus le vulgaire la prise :
Au lieu du iugement regnent les passions,
Et donne l'interest, le pris, aux actions.

Ainsi ce vieux refueur qui nagueres à Rome
Gouvernoit vn enfant & faisant le preud'homme,
Contre-carroit Caton, Critique en ses discours,
Qui tousiours rechinoit & reprenoit tousiours.
Après que cet' enfant s'est fait plus grand par l'age
Reuenant à la court d'un si lointain voyage,
Ce Critique changeant d'humeurs & de cerueau,
De son pedant qu'il fut, deuient son maquereau.

O gentille vertu qu'aisement tu te changes.

Non non ces actions meritent des loüanges,
Car le voyant tout feul qu'on le prenne à ferment,
Il dira qu'icy bas l'homme de iugement
Se doit accommoder au tans qui luy commande,
Et que c'est à la court vne vertu bien grande.

Donq' la meſme vertu le drefſant au poulet,
De vertueux qu'il fut le rend Dariolet,
Donq' à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,
Se deguiſe, ſe maſque & deuient courtifane,
Se transforme aux humeurs, ſuit le cours du marché,
Et diſpence les gens de blaſme & de peché.

Peres des ſiecles vieux, exemple de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'une honorable enuie,
(Si quelque beau deſir viuoit encor' en nous)
Nous voyant de là haut Peres qu'en dittes vous ?

Iadis de voſtre tans la vertu ſimple & pure
Sans fard, ſans fiction imitoit ſa nature,
Auſtere en ſes façons, ſeuere en ſes propos,
Qui dans vn labour iuſte egayoit ſon repos,
D'hommes vous faiſant Dieux vous paiſſoit d'ambroſie,
Et donnoit place au Ciel à voſtre fantaſie.
La lampe de ſon front partout vous eſclairoit,
Et de toutes frayeurs voz eſpris aſſeuroit,
Et ſans penſer aux biens où le vulgaire penſe,
Elle eſtoit voſtre prix, & voſtre recompence,
Où la noſtre aujourd'huy qu'on reuere icy bas,
Va la nuit dans le bal, & dance les cinq pas,
Se parfume, ſe frife, & de façons nouuelles

Veut auoir par le fard du nom entre les belles,
Fait creuer les courtaux en chassant aux forests :
Court le faquin, la bague, escrime des fleurets:
Monte vn cheual de bois, fait defus des Pommades,
Talonne le Genet, & le dresse aux passades,
Chante des airs nouueaux, inuente des ballets,
Sçait escrire & porter les vers, & les poulets,
A l'œil tousiours au guet, pour des tours de soupleffe,
Glose sur les habits, & sur la gentilleffe,
Se plaist à l'entretien, commente les bons mots,
Et met à mesme pris, les fages, & les fots.

Et ce qui plus encor' m'enpoisonne de rage,
Est quand vn Charlatan releue son langage,
Et de coquin faisant le Prince reuestu,
Bastit vn Paranimfe à sa belle vertu,
Et qu'il n'est crocheteur ny courtault de boutique,
Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'aplique,
Et qui paraphrasant sa gloire, & son renom,
Entre les vertueux ne veuille auoir du nom.

Voilla comme à present chacun l'adulterise,
Et forme vne vertu comme il plaist à sa guise :
Elle est comme au marché dans les impressions,
Et s'adiugeant au taux de noz affections,
Fait que par le caprice, & non par le merite,
Le blafme, & la louange au hazard se debite :
Et peut vn ieune fot, fuiuant ce qu'il conçoit,
Ou ce que par ses yeux son esprit en reçoit,
Donner son iugement, en dire ce qu'il pense,
Et mettre sans respec nostre honneur en balance.

Mais puis que c'est le tans, mesprisant les rumeurs
Du peuple, laissons là le monde en ces humeurs,
Et si selon son goust, vn chacun en peut dire,
Mon goust fera Bertault, de n'en faire que rire.





*A Monsieur de Bethune
estant Ambassadeur pour Sa Maïesté à Rome.*

SATYRE VI.

Bethune si la charge où ta vertu s'amuse,
Te permet écouter les chansons que la Muse,
Desus les bords du Tibre & du mont Palatin,
Me fait dire en François au riuage Latin,
Où comme au grand Hercule, à la poictrine large.
Nostre Atlas de son fais sur ton dos se descharge,
Te commet de l'Estat l'entier gouuernement,
Ecoute ce discours tiffu bijarement,
Où ie ne pretens point escrire ton Histoire :
Ie ne veux que mes vers s'honorent en la gloire
De tes nobles ayeux, dont les faits releuez,
Dans les cœurs des Flamens sont encore grauez,
Qui tiennent à grandeur de ce que tes Ancestres
En armes glorieux furent iadis leurs maïstres.

Ni moins comme ton frere aidé de ta vertu,
Par force, & par conseil, en France a combatu
Ces auares Oyseaux dont les grifes gourmandes
Du bon Roy des François, rauissoient les viandes,
Sugét trop haut pour moy, qui doy sans m'egarer,
Au champ de sa valeur, la voir & l'admirer.

Aussi selon le corps on doit tailler la robe :
Je ne veux qu'à mes vers nostre Honneur se derobe,
Ny qu'en tissant le fil de voz faits plus qu'humains,
Dedans ce Labirinte il m'eschape des mains :
On doit selon la force entreprendre la paine,
Et se donner le ton suyuant qu'on a d'halaine,
Non comme vn fou chanter de tort, & de trauers.

Laisant doncq' aux sçauans à vous paindre en leurs vers,
Haut esleuez en l'air sur vne aïfle dorée,
Dignes imitateurs des enfans de Borée,
Tandis qu'à mon pouuoir mes forces mesurant,
Sans prendre ny Phœbus, ny la Muse à garant,
Je suyuray le caprice en ces pays estranges
Et sans paraphrafer tes faits, & tes louanges,
Ou me fantasier le cerueau de foucy,
Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy,
Je me deschargeray d'un fais que ie dedaigne,
Suffisant de creuer vn Genet de Sardaigne,
Qui pourroit defaillant en sa morne vigueur,
Succomber sous le fais que j'ay dessus le cœur.

Or ce n'est point de voir, en regne la fottise,
L'Auarice, & le Luxe, entre les gens d'Eglise,
La Iustice à l'ancan, l'Innocent opressé :
Le conseil corrompu suiure l'interessé,
Les estats peruertis, toute chose se vendre,
Et n'auoir du credit qu'au pris qu'on peut dependre

Ny moins que la valeur n'ait icy plus de lieu,
Que la noblesse coure en poste à l'hostel Dieu,
Que les ieunes oyfifs aux plailirs s'abandonnent,

Que les femmes du tans soient à qui plus leur donnent,
Que l'vfure ait trouué (bien que ie n'ay de quoy
Tant elle a bonnes dents) que mordre defus moy.

Tout cecy ne me pefe, & l'efprit ne me trouble,
Que tout s'y peruertiffe il ne m'en chaut d'un double,
Du tans, ni de l'estat il ne faut s'affliger,
Selon le vent qui fait l'homme doit nauiger.

Mais ce dont ie me deuls est bien vne autre chose
Qui fait que l'œil humain iamais ne se repose,
Qu'il s'abandonne en proye aux fous plus cuifans.

Ha! que ne fuis-ie Roy pour cent ou fix vingts ans,
Par vn Edit public qui fust irreuocable,
Ie bannirois l'Honneur, ce monstre abominable,
Qui nous trouble l'efprit & nous charme si bien,
Que fans luy les humains icy ne voyent rien,
Qui trahit la nature, & qui rend imparfaite
Toute chose qu'au gouft les delices ont faicte.

Or ie ne doute point, que ces esprits bossus,
Qui veulent qu'on les croye en droite ligne yfus
Des sept sages de Grece, à mes vers ne s'oposent,
Et que leurs iugemens defus le mien ne glosent,

Comme de faire entendre à chacun que ie fuis
Aussi perclus d'esprit comme Pierre du Puis,
De vouloir sottement que mon discours se dore
Au despens d'un fuget que tout le monde adore,
Et que ie fuis de plus priué de iugement,
De t'offrir ce caprice ainfi si librement,

A toy qui des ieunesse apris en son escolle,
As adoré l'Honneur, d'effect, & de parolle,

Qui l'as pour vn but sainct, en ton penser profond,
Et qui mourois plustost, que luy faire vn faux bond.

Je veux bien auoir tort en cette seule chose,
Mais ton doux naturel fait que ie me propose
Librement te montrer à nu mes passions,
Comme à cil qui pardonne, aux imperfections :
Qu'ils n'en parlent doncq' plus & qu'estrange on ne trouue
Si ie hay plus l'Honneur qu'un mouton vne louue,
L'Honneur que sous faux tiltre habite avecque nous,
Qui nous oste la vie & les plaisirs plus doux,
Qui trahit nostre espoir & fait que l'on se paine
Après l'esclat fardé d'une aparance vaine :
Qui feure les desirs & passe mechamment
La plume par le becq' à nostre sentiment,
Qui nous veut faire entendre en ses vaines chimeres,
Que pour ce qu'il nous touche, il se perd si noz meres,
Noz femmes, & noz sœurs, font leurs maris ialoux,
Comme si leurs desirs dependissent de nous.

Je pense quant à moy que cest homme fut yure,
Qui changea le premier l'usage de son viure,
Et rangeant sous des loys, les hommes escartez,
Bastit premierement & villes & citez,
De tours & de fosses renforça ses murailles,
Et r'enferma dedans cent sortes de quensailles.

De cest amas confus, naquirent à l'instant,
L'enuie, le mespris, le discord inconstant,
La peur, la trahison, le meurtre, la vengeance,
L'horrible desespoir, & toute ceste engeance
De maux, qu'on voit regner en l'Enfer de la court,

Dont vn pedant de Diable en ses leçons discourt
Quand par art il instruit ses escoliers pour estre,
(S'il se peut faire) en mal plus grands clers que leur maître.

Ainsi la liberté du monde s'enuola,
Et chascun se campant qui deçà, qui delà,
De hayes, de buissons remarqua son partage,
Et la fraude fist lors la figue au premier age.
Lors du Mien, & du Tien naquirent les proces,
A qui l'argent depart bon, ou mauuais succes,
Le fort batit le foible, & luy liura la guerre,
De là l'Ambition fit anuahir la terre,
Qui fut auant le tans que suruindrent ces maux,
Vn hospital commun à tous les animaux,
Quand le mary de Rhée au siecle d'innocence,
Gouuernoit doucement le monde en son enfance :
Que la terre de foy le fourment raportoit,
Que le chefne de Masne & de miel degoutoit :
Que tout viuoit en paix, qu'il n'estoit point d'vsures :
Que rien ne se vendoit, par poix ny par mesures :
Qu'on n'auoit point de peur qu'un Procureur fiscal
Formast sur vne eguille vn long proces verbal :
Et se iettant d'aguet dessus vostre personne,
Qu'un Bariscl vous mist dedans la Tour de Nonne.

Mais si tost que le Fils le Pere dechassa,
Tout sans desus desous icy se renuerfa.
Les foucis, les ennuis, nous broüillerent la teste,
L'on ne pria les saints, qu'au fort de la tempeste,
L'on trompa son prochain, la medifance eut lieu,
Et l'Hipocrite fist barbe de paille à Dieu,

L'homme trahit sa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au ioug les humeurs volontaires.

La fain, & la cherté se mirent sur le rang,
La fiebure, les charbons, le maigre flux de sang,
Commencerent d'eclorre, & tout ce que l'Autonne,
Par le vent de midy, nous apporte & nous donne.

Les soldats puis apres, ennemis de la paix,
Qui de l'auoir d'autrui ne se foulent iamais,
Troublerent la campagne, & saccageant noz villes,
Par force en noz maisons violerent noz filles,
D'où naquit le Bordeau qui, s'eleuant debout,
A l'instant comme vn Dieu s'etendit tout par tout,
Et rendit Dieu mercy ces fiebures amoureuses,
Tant de galants pelez, & de femmes galeuses,
Que les perruques font & les drogues encor,
(Tant on en a besoing) aussi cheres que l'or.

Encore tous ces maux ne seroient que fleurettes,
Sans ce maudit Honneur, ce conteur de sornettes,
Ce fier serpent qui couue vn venin sous des fleurs,
Qui noye iour & nuict noz esprits en noz pleurs.

Car pour ces autres maux c'estoient legeres paines,
Que Dieu donna selon les foibleesses humaines.

Mais ce traistre cruel excédant tout pouuoir,
Nous fait suer le sang sous vn pesant deuoir,
De Chimeres nous pipe & nous veut faire acroire
Qu'au trauail seulement doit consister la gloire,
Qu'il faut perdre & sommeil, & repos, & repas,
Pour tâcher d'aquerir vn fuget qui n'est pas,
Ou s'il est, que iamais aux yeux ne se decouure,

Et perdu pour vn coup iamaïs ne se recouure,
Qui nous gonfle le cœur de vapeurs & de vent,
Et d'exces par luy meſme il ſe perd bien ſouuent.

Puis on adorera ceſte menteuſe Idolle,
Pour Oracle on tiendra ceſte croyance folle,
Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant,
Qu'au deſpens de ſon ſang il faut eſtre vaillant,
Mourir d'un coup de lance, ou du choc d'une pique,
Comme les Paladins de la faiſon antique,
Et reſpendant l'eſprit, bleſſé par quelque endroit,
Que noſtre Ame ſ'enuolle en Paradis tout droit.

Ha ! que c'eſt choſe belle & fort bien ordonnée,
Dormir dedans vn liſt la graſſe matinee,
En Dame de Paris, ſ'habiller chaudement,
A la table ſ'aſſeoir, manger humainement,
Se repoſer vn peu, puis monter en caroſſe,
Aller à Gentilly careſſer vne Roſſe,
Pour eſcroquer ſa fille & venant à l'eſſect,
Luy monſtrer comme Iean à ſa mere le fait.

Ha ! Dieu pourquoy faut-il que mon eſprit ne vaille
Autant que cil qui miſt les Souris en bataille,
Qui ſceut à la Grenouille aprendre ſon caquet,
Ou que l'autre qui fiſt en vers vn Sopiquet,
Le ferois eſloigné de toute raillerie,
Vn pœme grand, & beau, de la poltronnerie,
En depit de l'honneur, & des femmes qui l'ont,
D'eſſect ſous la chemiſe, ou d'aparance au front,
Et m'aſſeure pour moy qu'en ayant leu l'Histoire.
Elles ne feroient plus ſi ſottes que d'y croire.

Mais quand ie confidere où l'Ingrat nous reduit,
Comme il nous enforcelle & comme il nous seduit,
Qu'il affemble en festin, au Regnard la Ciguoigne.
Et que son plus beau ieu ne gist rien qu'en sa troigne :

Celuy le peut bien dire à qui des le berceau,
Ce malheureux Honneur a tint le becq en l'eau,
Qui le traine à tastons, quelque part qu'il puisse estre,
Ainsi que fait vn chien, vn aueugle son maistre :
Qu'il s'en va doucement apres luy pas à pas,
Et librement se fie à ce qu'il ne voit pas.

S'il veut que plus long tans à ces discours ie croye,
Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose qu'on voye,
Et qu'on fauoure, affin qu'il se puisse sçauoir
Si le goust dement point ce que l'œil en peut voir.

Autrement quant à moy ie lui fay banqueroute :
Estant imperceptible il est comme la Goutte,
Et le mal qui caché nous oste l'embon-point,
Qui nous tuë à veu'd'œil, & que l'on ne voit point.
On a beau se charger de telle marchandise,
A peine en auroit on vn Catrin à Venise,
Encor qu'on voye apres courir certains cerueaux,
Comme apres les raisins courent les Estourneaux.

Que font tous ces vaillans de leur valeur gueriere,
Qui touchent du penser l'Etoille pouffiniere,
Morguent la Destinee & gourmendent la mort,
Contre qui rien ne dure, & rien n'est assez fort,
Et qui tout transparants de claire renommée,
Dressent cent fois le iour, en discours vne armee
Donnent quelque bataille, & tuant vn chacun,

Font que mourir & viure à leur dire n'est qu'un :
Releuez, emplumez, brauez comme saint George,
Et Dieu sçait cependant s'ils mentent par la gorge,
Et bien que de l'honneur ils facent des leçons,
Enfin au fond du sac ce ne font que chansons.

Mais mon Dieu que ce Traistre est d'une estrange forte.
Tandis qu'à le blasmer la raison me transporte,
Que de luy ie me dis, il me flatte, & me dit
Que ie veux par ces vers acquerir son credit,
Que c'est ce que ma Muse en trouuillant pourchasse,
Et mon intention qu'estre en sa bonne grace,
Qu'en medisant de luy ie le veux requerir,
Et tout ce que ie fay que c'est pour l'aquerir.

Si ce n'est qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,
Ie l'irois appeler comme mon aduerfaire,
Aussi que le duël est icy defendu,
Et que d'une autre part i'ayme l'Indiuidu.

Mais tandis qu'en colere à parler ie m'aresté,
Ie ne m'aperçoy pas, que la viande est presté,
Qu'icy non plus qu'en France on ne s'amuse pas
A discourir d'honneur quand on prend son repas,
Le sommelier en haste, est fort de la caue,
Desia Monsieur le maistre, & son monde se laue,
Trefues avecq' l'honneur, ie m'en vais tout courant
Decider au Tinel un autre different.





A Monsieur le Marquis de Cœuvres.

SATYRE VII.

Sotte, & facheuse humeur, de la plus part des hommes
Qui suyuant ce qu'ils font, iugent ce que nous sommes,
Et sucrant d'un souïs un discours ruineux,
Acusent un chacun des maux qui sont en eux.

Nostre Melancolique en scauoit bien que dire,
Qui nous pique en riant, & nous flate sans rire,
Qui porte un cœur de sang, dessous un front blemy,
Et duquel il vaut moins estre amy qu'ennemy.

Vous qui tout au contraire auez dans le courage
Les mesmes mouuemens qu'on vous lit au visage,
Et qui parfaict amy voz amis espargnez,
Et de mauuais discours leur vertu n'eborgnez,
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye,
Et qui fort librement, en l'orage s'employe,
Ainsi qu'un bon patron, qui soigneux, sage, & fort,
Sauue ses compagnons, & les conduit à bord :

Congnoissant doncq' en vous vne vertu facile
A porter les defauts d'un esprit imbecille,
Qui dit sans aucun fard, ce qu'il sent librement,
Et dont iamais le cœur, la bouche ne dement,
Comme à mon confesseur vous ouurant ma pensée,
De ieunesse, & d'Amour, follement incensée,

Je vous conte le mal, où trop enclin ie suis,
Et que prest à laisser ie ne veux & ne puis,
Tant il est mal aisé d'oster auecq' estude,
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude.

Puis la force me manque, & n'ay le iugement
De conduire ma barque en ce rauissement,
Au gouffre du plaisir la courante m'emporte :
Tout ainsi qu'un cheual qui a la bouche forte
L'obeis au caprice, & sans discretion,
La raison ne peut rien dessus ma passion.

Nulle loy ne retient mon ame abandonnée,
Ou soit par volonté, ou soit par Destinée
En un mal euident ie clos l'œil à mon bien :
Ny conseil, ny raison, ne me seruent de rien.
Je choppe par dessein, ma faute est volontaire,
Je me bande les yeux, quand le Soleil m'éclaire :
Et contant de mon mal ie me tien trop heureux
D'estre comme ie suis, en tous lieux amoureux,
Et comme à bien aymer mille causes m'inuitent,
Aussi mille beautez mes amours ne limitent,
Et courant çà, & là, ie trouue tous les iours,
En des fuiets nouveaux de nouuelles amours.

Si de l'œil du desir, vne femme i'auise,
Ou soit belle, ou soit laide, ou sage, ou mal aprise,
Elle aura quelque trait qui de mes sens vainqueur,
Me passant par les yeux me bleçera le cœur :
Et c'est comme un miracle, en ce monde où nous sommes,
Tant l'aueugle appetit enforcelle les hommes
Qu'encore qu'une femme aux amours fasse peur,

Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur :
Toutesfois estant femme, elle aura ses delices,
Releuera sa grace avecq' des artifices,
Qui dans l'estat d'amour la sçauront maintenir,
Et par quelques attraits les amans retenir.

Si quelqu'une est difforme, elle aura bonne grace,
Et par l'art de l'Esprit embellira sa face,
Captivant les Amans des mœurs, ou du discours,
Elle aura du credit en l'Empire d'amours.

En cela l'on cognoist que la Nature est sage,
Qui voyant les deffaux du féminin ouvrage,
Qu'il feroit sans respect, des hommes meprisé,
L'anima d'un esprit, & vif, & deguisé :
D'une simple innocence elle adoucit sa face,
Elle luy mist au sein, la ruse, & la falace,
Dans sa bouche la foy, qu'on donne à ses discours,
Dont ce sexe trahit les Cieux, & les amours,
Et selon plus ou moins qu'elle estoit belle, ou laide.
Sage elle sçeut si bien vser d'un bon remede,
Diuisant de l'esprit, la grace, & la beauté,
Qu'elle les separa d'un & d'autre costé,
De peur qu'en les ioignant quelqu'une eust l'avantage,
Avecq' un bel esprit d'auoir un beau visage.

La belle du depuis ne le recherche point,
Et l'esprit rarement à la beauté se joint.

Or afin que la laide autrement inutile,
Dessous le ioug d'amour rendit l'homme seruille,
Elle ombragea l'esprit d'un morne aveuglement,
Auecques le desir troublant le iugement,

De peur que nulle femme, ou fust laide, ou fust belle,
Ne vescuſt ſans le faire, & ne mouruſt pucelle.

D'où vient que ſi ſouuent les hommes offuſquez
Sont de leurs apetis ſi lourdement moquez,
Que d'une laide femme ils ont l'ame eſchauffée,
Dreſſent à la laideur d'eux meſmes vn trophée,
Penſent auoir trouué la ſebue du gaſteau,
Et qu'au ſarail du Turc il n'eſt rien de ſi beau.

Mais comme les beautez ſoit des corps, ou des ames,
Selon l'obieſt des ſens ſont diuerſes aux Dames,
Auſſi diuerſement les hommes ſont domtez,
Et ſont diuers effets les diuerſes beautez :
(Eſtrange prouidence, & prudente methode
De Nature qui fert vn chaſcun à ſa mode.)

Or moy qui ſuis tout flame & de nuit & de iour,
Qui n'haleine que feu, ne respire qu'amour,
Ie me laiſſe emporter à mes flames communes,
Et cours ſous diuers vens de diuerſes fortunes,
Rauy de tous obieſts, i'ayme ſi viuement,
Que ie n'ay pour l'amour ny choiſ, ny iugement :
De toute election mon ame eſt depourueuë,
Et nul obieſt certain ne limite ma veuë.

Toute femme m'agrée, & les perfeſtions
Du corps ou de l'eſprit troublent mes paſſions.
I'ayme le port de l'une, Et de l'autre la taille,
L'autre d'un trait lacif me liure la bataille,
Et l'autre dedaignant d'un œil feuer, & dous,
Ma peine, & mon amour, me donne mille coups,
Soit qu'une autre modeſte à l'impourueu m'auſe,

De vergongne, & d'amour mon ame est toute éprise,
Je sens d'un sage feu mon esprit enflamer,
Et son honnesteté me contrainct de l'aymer,
Si quelque autre affectée en sa douce malice,
Gouverne son œillade avecq' de l'artifice,
L'ayme sa gentillesse, & mon nouveau desir
Se la promet sçauante en l'amoureux plaisir.

Que l'autre parle liure, & fasse des merueilles,
Amour qui prend par tout me prend par les oreilles,
Et iuge par l'esprit parfaict en ses acords,
Des points plus accomplis que peut auoir le corps .
Si l'autre est au rebours des lettres nonchalante,
Je croy qu'au fait d'amour elle fera sçauante,
Et que nature habille à couvrir son deffant
Luy aura mis au liect tout l'esprit qu'il luy faut.

Ainsi de toute femme à mes yeux opposée,
Soit parfaite en beauté, ou soit mal composée,
De mœurs, ou de façons, quelque chose m'en plaist,
Et ne sçay point comment, ny pourquoi, ny que c'est.

Quelque obiect que l'esprit, par mes yeux, se figure,
Mon cœur tendre à l'amour, en reçoit la peinture :
Comme vn miroir en soy toute image reçoit,
Il reçoit en amour quelque obiect que ce soit,
Autant qu'une plus blanche, il ayme une brunette,
Si l'une a plus d'esclat, l'autre est plus fadinette,
Et plus viue de feu, d'amour, & de desir,
Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaisir.

Mais sans parler de moy que toute amour emporte,
Voyant une beauté folatrement acorte.

Dont l'abord soit facile, & l'œil plain de douceur,
Que semblable à Venus on l'estime sa sœur,
Que le Ciel sur son front ait posé sa richesse,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'une Déesse,
Qu'elle soit le tourment, & le plaisir des cœurs,
Que Flore sous ses pas fasse naître des fleurs,
Au seul trait de ses yeux, si puissans sur les âmes,
Les cœurs les plus glacez font tous brulans de flâmes,
Et fut-il de métal, ou de bronze, ou de roc,
Il n'est Moine si saint qui n'en quittaît le froc.

Ainsi moy seulement sous l'Amour ie ne plie,
Mais de tous les mortels la nature accomplie
Flechit sous cest Empire, & n'est homme icy bas,
Qui soit exempt d'amour, non plus que du trepas.

Ce n'est doncq' chose estrange (estant si naturelle)
Que ceste passion me trouble la ceruelle,
M'empoisonne l'esprit, & me charme si fort,
Que j'aimeray, ie croye, encore apres ma mort.

Marquis voilà le vent dont ma nef est portée,
A la triste mercy de la vague indomtée,
Sans cordes, sans timon, sans etoille, ny iour,
Reste ingrat, & piteux de l'orage d'amour,
Qui contant de mon mal, & ioyeux de ma perte,
Se rit de voir de flots ma poitrine couverte,
Et comme sans espoir flote ma passion,
Digne non de risée, ains de compassion.

Cependant incertain du cours de la tempeste,
Ie nage sur les flots, & relevant la teste,
Ie semble depiter naufrage audacieux,

L'infortune, les vents, la marine, & les Cieux,
M'egayant en mon mal comme vn melancolique,
Qui repute à vertu son humeur frenetique,
Discourt de son caprice, en caquete tout haut :
Aussi comme à vertu i'estime ce deffaut,
Et quand tout par malheur iureroit mon dommage,
Je mourray fort contant mourant en ce voyage.





*A Monsieur l'Abbé de Beaulieu
nommé par Sa Maiefté à l'Euefché du Mans.*

SATYRE VIII.

Charles de mes pechez i'ay bien fait penitence,
Or toy qui te cognois aux cas de conscience,
Iuge si i'ay raifon, de penfer estre absoubs :
I'oyois vn de ces iours la Mefle à deux genoux,
Faifant mainte oraifon, l'œil au Ciel, les mains iointes,
Le cœur ouuert aux pleurs, & tout percé des pointes
Qu'un deuot repentir élançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'Enfer, & tout bruflant de foy,
Quand vn ieune frifé, releué de mouftache,
De galoche, de botte, & d'un ample pennache, \
Me vint prendre, & me dift, penfant dire vn bon mot,
Pour vn Poete du tans, vous eftes trop deuot,
Moy ciuil, ie me leue, & le bon iour luy donne,
(Qu'heureux eft le folafte, à la teſte grifonne,
Qui bruſquement euſt dit avecq' vne ſambieu:
Ouy-bien pour vous Monſieur qui ne croyez en Dieu.)

Sotte diſcretion, ie voulus faire acroire,
Qu'un Poete n'eſt biſarre, & facheux qu'apres boire,
Ie baiſſe vn peu la teſte, & tout modeſtement,
Ie luy fis à la mode, vn petit compliment,
Luy comme bien appris, le meſme me ſçeut rendre,
Et ceſte courtoifie à ſi haut pris me vendre,

Que j'aimerois bien mieux, chargé d'age, & d'ennuys.
Me voir à Rome pauvre, entre les mains des Iuys.

Il me prist par la main, apres mainte grimace,
Changeant sur l'un des pieds, à toute heure de place,
Et dansant tout ainsi qu'un Barbe encastelé,
Me dist en remachant un propos aualé,
Que vous estes heureux vous autres belles ames,
Fauoris d'Apolon, qui gouvernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'est point de beautez, que pour vous seullement,
Mais vous les meritez, voz vertuz non communes
Vous font digne Monsieur de ces bonnes fortunes.

Glorieux de me voir si hautement loué,
Je deuins aussi fier qu'un chat amadoüé,
Et sentant au Palais mon discours se confondre,
D'un ris de sainct Medard il me fallut répondre :
Je poursuis, mais amy, laissons le discourir,
Dire cent, & cent fois, il en faudroit mourir,
Sa Barbe pinçoter, cageoller la science,
Relever ses cheveux, dire en ma conscience,
Faire la belle main, mordre un bout de ses guents,
Rire hors de propos, monstrier ses belles dents,
Se carrer sur un pied, faire arser son espee,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée :
Cependant qu'en trois mots ie te feray sçauoir,
Où premier à mon dam ce facheux me peut voir.

L'estois chez une Dame, en qui si la Satyre
Permetoit en ces vers que ie le peusse dire,
Reluit, enuironné de la diuinité,

Vn esprit auffi grand, que grande est fa beauté.

Ce Fanfaron chez elle, eut de moy cognoiffance.
Et ne fut de parler iamais en ma puiffance,
Luy voyant ce iour là son chapeau de velours,
Rire d'un facheux conte, & faire vn sot discours,
Bien qu'il m'eust à l'abord doucement fait entendre
Qu'il estoit mon valet, à vendre & à dependre,
Et detournant les yeux belle à ce que i'entens,
Comment vous gouvernez les beaux esprits du tans,
Et faisant le doucet de parole, & de geste,
Il se met sur vn liët, luy disant ie proteste
Que ie me meurs d'amour, quand ie suis pres de vous:
Ie vous ayme si fort que i'en suis tout ialoux,
Puis rechangeant de note, il monstre sa rotonde,
Cest ouurage est-il beau, que vous semble du monde
L'homme que vous sçaez, m'a dit qu'il n'ayme rien.
Madame à vostre auis, ce iourd'huy suis-ie bien,
Suis-ie pas bien chauffé, ma iambe est elle belle,
Voyez ce tafetas la mode en est nouuelle,
C'est œuvre de la Chine, à propos on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait vn edit:
Sur le coude il se met, trois boutons se delace,
Madame baïsez moi, n'ay-ie pas bonne grace,
Que vous estes facheuse, à la fin on verra,
Rosete, le premier qui s'en repentira.

D'assez d'autres propos il me rompit la teste,
Voilà quant & comment ie cogneu ceste beste,
Te iurant mon amy que ie quitté ce lieu,
Sans demander son nom, & sans luy dire adieu.

Je n'eus depuis ce iour, de luy nouvelle aucune,
Si ce n'est ce matin que de male fortune,
Je fus en ceste Eglise, où comme i'ay conté,
Pour me perfecutter Satan l'auoit porté.

Après tous ces propos qu'on se dit d'ariuée,
D'un fardeau si pesant ayant l'ame greuée,
Je chauuy de l'oreille, & demourant pensif,
L'echine i'alongois comme vn asne retif,
Minutant me sauuer de ceste tyrannie,
Il le iuge à respect ô sans ceremonie,
Je vous suply (dit-il) viuons en compagnons.
Ayant ainsi qu'un pot les mains sur les roignons,
Il me pousse en auant, me presente la porte,
Et sans respect des Saints hors l'Eglise il me porte,
Aussi froid qu'un ialoux qui voit son corriual,
Sortis il me demande, estes vous à cheual,
Auez vous point icy quelque'un de vostre troupe.
Je suis tout seul à pied, luy de m'offrir la croupe.
Moy pour m'en depêtrer, luy dire tout expres,
Je vous baise les mains, ie m'en vais icy pres,
Chez mon oncle dîner : ô Dieu le galand homme,
J'en suis, & moy pour lors comme vn bœuf qu'on aflomme
Je laisse choir la teste; & bien peu s'en falut,
Remettant par depit en la mort mon salut,
Que ie n'alasse lors la teste la première,
Me ietter du pont neuf, à bas en la riuiere.

Insensible il me trefne en la court du Palais,
Où trouuant par hafard quelque'un de ses valets,
Il l'appelle & luy dit, hola hau Ladreuille,

Qu'on ne m'attende point, ie vay dîner en ville.

Dieu sçait si ce propos me trauerfa l'esprit,
Encor n'est-ce pas tout, il tire vn long escrit,
Que voyant ie fremy : lors sans cageollierie,
Monfieur ie ne m'entends à la chicannerie,
Ce luy dis-ie, feignant l'auoir veu de trauers,
Aussi n'en est-ce pas, ce sont des meschans vers,
(Ie cogneu qu'il estoit veritable à son dire)
Que pour tuer le tans ie m'efforce d'ecrire,
Et pour vn courtifan, quand vient l'occasion,
Ie monstre que i'en sçay pour ma prouision.

Il lit, & se tournant brusquement par la place,
Les banquiers étonnez admiroient sa grimace,
Et montroient en riant qu'ils ne luy eussent pas
Presté sur son minois, quatre doubles ducats,
(Que i'eusse bien donnez pour sortir de sa pate)
Ie l'ecoute, & durant que l'oreille il me flate,
Le bon Dieu sçait comment à chaque fin de vers,
Tout expres ie disois quelque mot de trauers,
Il poursuit non-obstant d'une fureur plus grande,
Et ne cessa iamais qu'il n'eust fait sa legende.

Me voyant froidement ses œuvres aduouër,
Il les ferre, & se met luy mesme à se louer,
Doncq' pour vn Cauallier n'est-ce pas quelque chose :
Mais Monfieur n'avez-vous iamais veu de ma prose ?
Moy de dire que si : tant ie craignois qu'il eust
Quelque proces verbal, qu'entendre il me fallust.

Encore dittes moy en vostre conscience,
Pour vn qui n'a du tout nul acquis de science,

Cecy n'est-il pas rare ? Il est vray sur ma foy,
Luy dis-je fouriant : lors se tournant vers moy.
M'acolle à tour de bras, & tout petillant d'aïse,
Doux comme vne épousee, à la iouë il me baise :
Puis me flatant l'épaule, il me fist librement
L'honneur que d'aprouer mon petit iugement,
Après ceste careffe, il rentre de plus belle,
Tantost il parle à l'un, tantost l'autre l'appelle.
Toufiours nouveaux discours, & tant fut-il humain
Que toufiours de faueur il me tint par la main.
I'ay peur que sans cela i'ay l'ame si fragile,
Que le laissant du guet i'eusse peu faire gille :
Mais il me fut bien force estant bien attaché.
Que ma discretion expiaist mon peché.

Quel heur ce m'eust esté, si sortant de l'Eglise.
Il m'eust conduit chez luy, & m'ostant la chemise.
Ce beau valet à qui ce beau maistre parla,
M'eust donné l'anguillade, & puis m'eust laissé là,
Honorable defaite, heureuse échapatoire,
Encores de rechef me la fallut-il boire.

Il vint à reparler dessus le bruit qui court,
De la Royne, du Roy, des Princes, de la Court.
Que Paris est bien grand, que le Pont neuf s'acheue.
Si plus en paix qu'en guerre, vn Empire s'éleue,
Il vint à definir que c'estoit qu'Amitié
Et tant d'autres Vertus, que c'en estoit pitié.
Mais il ne definit, tant il estoit nouice,
Que l'Indiscretion est vn si facheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir, de rage, ou de regret.

Que de viure à la gescne auecq' vn indiscret.

Tandis que ses discours me donnoient la torture,
Le fonde tous moyens pour voir si d'auanture
Quelque bon accident eust peu m'en retirer,
Et m'enpescher en fin de me desesperer.

Voyant vn President, ie luy parle d'affaire,
S'il auoit des proces, qu'il estoit necessaire
D'estre tousiours apres ces Messieurs bonneter,
Qu'il ne laissast pour moy de les sollicitier,
Quant à luy qu'il estoit homme d'intelligence,
Qui sçauoit comme on perd son bien par negligence,
Où marche l'interest, qu'il faut ouurir les yeux.
Ha ! non Monsieur (dit-il) i'aymerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que i'ay, que vostre compagnie,
Et se mist aussi-tost sur la ceremonie.
Moy qui n'ayme à debatre en ces fadefes là,
Vn tans sans luy parler, ma langue vacila :
Enfin ie me remets sur les cageoleries,
Luy dis comme le Roy estoit aux Tuilleries,
Ce qu'au Louure on disoit qu'il feroit ce iourd'huy,
Qu'il deuroit se tenir tousiours aupres de luy,
Dieu sçait combien alors il me dist de sottises,
Parlant de ses hauts faicts, & de ses vaillantises,
Qu'il auoit tant seruy, tant faict la faction,
Et n'auoit cependant aucune pension,
Mais qu'il se consoloit, en ce qu'au moins l'Histoire,
Comme on fait son trauail, ne derobroit sa gloire,
Et s'y met si auant que ie creu que mes iours
Deuoient plustost finir, que non pas son discours.

Mais comme Dieu voulut apres tant de demeures,
L'orloge du Palais, vint à fraper onze heures,
Et luy qui pour la soupe auoit l'esprit subtil,
A quelle heure Monsieur, vostre oncle disne-t il ?

Lorsbien peu s'en salut, sans plus longtans attendre.
Que de rage au gibet ie ne m'allasse pendre.
Encor l'eusse-ie fait estant desesperé,
Mais ie croy que le Ciel, contre moy coniuré,
Voulut que s'accomplist ceste auanture mienne,
Que me dist ieune enfant vne Bohemienne.

Ny la peste, la fain, la verolle, la tous,
La fieure, les venins, les larrons, ny les lous,
Ne tueront cestuy-cy, mais l'importun langage
D'un facheux, qu'il s'en garde, estant grand, s'il est sage.

Comme il continuoit ceste vieille chançon,
Voicy venir quelqu'un d'assez pauvre façon :
Il se porte au deuant, luy parle, le cageolle,
Mais cest autre à la fin, se monta de parole,
Monsieur c'est trop long-tans : tout ce que vous voudrez,
Voicy l'Arrest signé, non Monsieur vous viendrez.
Quand vous ferez dedans vous ferez à partie,
Et moy qui cependant n'estois de la partie,
L'esquieue doucement, & m'en vais à grand pas,
La queue en loup qui fuit, & les yeux contre bas,
Le cœur sautant de ioye, & triste d'aparence :
Depuis aux bons Sergens i'ay porté reuerance,
Comme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut
Que ie receusse vn iour le bien de mon salut.

Mais craignant d'encourir vers toy le mesme vice

Que ie blasme en autruy, ie suis à ton seruice,
Et prie Dieu qui nous garde, en ce bas monde icy.
De fain, d'un importun, de froid, & de foucy.





A Monsieur Rapin.

SATYRE IX.

Rapin, le fauorit d'Apollon & des Muses,
Pendant qu'en leur mestier iour & nuit tu t'amuses,
Et que d'un vers nombreux non encore chanté,
Tu te fais un chemin à l'immortalité,
Moy qui n'ay ny l'esprit ny l'halaine assez forte,
Pour te fuiure de prez & te seruir d'escorte,
Je me contenteray sans me precipiter,
D'admirer ton labeur ne pouuant l'imiter,
Et pour me satisfaire au desir qui me reste,
De rendre cest hommage à chacun manifeste,
Par ces vers i'en prens acte, affin que l'auenir,
De moy par ta vertu, se puisse souuenir,
Et que ceste memoire à iamais s'entretienne,
Que ma Muse imparfaite eut en honneur la tiëne,
Et que si i'eus l'esprit d'ignorance abatu,
Je l'euz au moins si bon, que i'aymay ta vertu,
Contraire à ces refueurs dont la Muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
De reformer les vers non les tiens seulement,
Mais veulent deterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hebreux, & toute l'Antiquaille,
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.

Ronfard en son mestier n'estoit qu'un apprentif,
Il auoit le cerueau fantastique & rétif,
Desportes n'est pas net, du Bellay trop facile,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux bouffis & releuez
Qui du peuple auiourd'huy ne sont pas aprouuez.

Comment il nous faut doncq', pour faire vne œuvre grande
Qui de la calomnie & du tans se deffende,
Qui trouue quelque place entre les bons auteurs,
Parler comme à saint Iean parlent les Crocheteurs.

Encore ie le veux pourueu qu'ils puissent faire
Que ce beau sçauoir entre en l'esprit du vulgaire,
Et quand les Crocheteurs seront Poëtes fameux :
Alors sans me facher ie parleray comme eux.

Pensent-ils des plus vieux offenceant la memoire,
Par le mespris d'autrui s'aquerir de la gloire,
Et pour quelque vieux mot, estrange, ou de trauers,
Prouer qu'ils ont raison de censurer leurs vers,
(Alors qu'une œuvre brille & d'art, & de science,
La verue quelque fois s'egaye en la licence.)

Il semble en leurs discours hautains & genereux,
Que le Cheual volant n'ait pissé que pour eux,
Que Phoebus à leur ton accorde sa vielle,
Que la Mouche du Grec leurs leures emmielle,
Qu'ils ont seuls icy bas trouué la Pie au nit,
Et que des hauts esprits le leur est le zenit :
Que seuls des grands secrets ils ont la cognoissance,
Et disent librement que leur experience
A raffiné les vers fantastiques d'humeur,

Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur,
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouué la metode,
Et que rien n'est parfait s'il n'est fait à leur mode.

Cependant leur sçauoir ne s'estend seulement,
Qu'à regrater vn mot douteux au iugement,
Prendre garde qu'un qui ne heurte vne diphtongue,
Epier si des vers la rime est breue ou longue,
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille vn vers trop languissant :
Et laissent sur le verd le noble de l'ouurage,
Nul eguillon diuin n'esleue leur courage,
Ils rampent bassement foibles d'inuentions,
Et n'osent peu hardis tanter les fictions,
Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque chose.
C'est profer de la rime, & rimer de la prose
Que l'art lime & relime & polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille vn agreable son.
Et voyant qu'un beau feu leur ceruelle n'embrase,
Ils attifent leurs mots, ageolliuent leur frase.
Affectent leur discours tout si releué d'art,
Et peignent leurs defaux de couleurs & de fard.
Aussi ie les compare à ces femmes iolies,
Qui par les Affiquets se rendent embelies,
Qui gentes en habits & fades en façons,
Parmy leur point coupé tendent leurs hameçons,
Dont l'œil rit molement avecque affeterie,
Et de qui le parler n'est rien que flaterie :
De rubans piolez s'agentent proprement,
Et toute leur beauté ne gist qu'en l'ornement,

Leur visage reluit de cereuse & de peautre,
Propres en leur coiffure vn poil ne passe l'autre.

Où ses diuins esprits hautains & releuez,
Qui des eaux d'Helicon ont les sens abreueuz :
De verue & de fureur leur ouurage etincelle,
De leurs vers tout diuins la grace est naturelle,
Et font comme l'on voit la parfaite beauté,
Qui contante de foy, laisse la nouveauté
Que l'art trouue au Palais ou dans le blanc d'Espagne :
Rien que le naturel sa grace n'accompagne,
Son front lauë d'eau claire éclate d'un beau teint,
De roses & de lys la Nature la peint,
Et, laissant là Mercure, & toutes ses malices,
Les nonchalances font les plus grands artifices.

Or Rapin quant à moy qui n'ay point tant d'esprit,
Ie vay le grand chemin que mon oncle m'aprit,
Laisant là ces Docteurs que les Muses instruisent
En des arts tout nouveaux, & s'ils font comme ils disent,
De ses fautes vn liure aussi gros que le sien,
Telles ie les croiray quand ils auront du bien,
Et que leur belle Muse à mordre si cuisante,
Leur don'ra, comme à luy dix mil escus de rente,
De l'honneur, de l'estime, & quand par l'Vniuers,
Sur le lut de Dauid on chantera leurs vers,
Qu'ils auront ioint l'vtille avecq' le delectable,
Et qu'ils sçauront rimer vne aussi bonne table.

On fait en Italie vn conte assez plaissant,
Qui vient à mon propos, qu'une fois vn Paissant,
Homme fort entendu & suffisant de teste,

Comme on peut aisement iuger par sa requeste,
S'en vint trouuer le Pape & le voulut prier,
Que les Prestres du tans se peussent marier,
Affin ce disoit-il que nous puissions nous autres
Leurs femmes careffer, ainsi qu'ils font les nostres
Ainsi suis-ie d'auis comme ce bon lourdaud,
S'ils ont l'esprit si bon, & l'intellect si haut,
Le iugement si clair, qu'ils fassent vn ouurage,
Riche d'inuentions, de sens, & de langage,
Que nous puissions draper comme ils font nos escris,
Et voir comme l'on dit, s'ils sont si bien apris,
Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils entrent en carriere,
Leur age defaudra plustost que la matiere,
Nous sommes en vn siecle où le Prince est si grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend,
Qu'ils fassent par leurs vers, rougir chacun de honte,
Et comme de valeur nostre Prince surmonte
Hercule, Ænée, Achil', qu'ils ostent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers :
Qu'ils composent vne œuvre, on verra si leur liure,
Après mille, & mille ans, fera digne de viure,
Surmontant par vertu, l'enuie, & le Destin,
Comme celui d'Homere, & du chantre Latin.

Mais Rapin mon amy c'est la vieille querelle,
L'homme le plus parfait a manqué de ceruelle,
Et de ce grand defect vient l'imbecilité,
Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté,
Et selon le fuget qu'à l'œil il se propose,
Suiuant son appetit il iuge toute chose.

Aussi selon noz yeux, le Soleil est luyfant,
Moy-mesme en ce discours qui fay le suffisant,
Je me cognoy frapé, fans le pouuoir comprendre,
Et de mon vercoquin ie ne me puis deffendre.

Sans iuger, nous iugeons, estant nostre raison
Là haut dedans la teste, où selon la saison
Qui regne en nostre humeur, les brouillas nous embrouillent
Et de lieures cornus le cerueau nous barbouillent.

Philosophes refueurs discourez hautement,
Sans bouger de la terre allez au firmament,
Faites que tout le Ciel branfle à vostre cadance,
Et pesez voz discours mesme dans sa Balance,
Congnoissez les humeurs, qu'il verse desus nous,
Ce qui se fait de sus, ce qui se fait de sous,
Portez vne lanterne aux cachots de Nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceste aymable peinture.
Quelle main sus la terre en broye la couleur,
Leurs secretes vertus, leurs degrez de chaleur,
Voyez germer à l'œil les semances du monde,
Allez metre couuer les poissons dedans l'onde,
Dechifrez les secrets de Nature & des Cieux,
Vostre raison vous trompe, aussi-bien que vos yeux :

Or ignorant de tout, de tout ie me veus rire,
Faire de mon humeur moy-mesme vne Satyre,
N'estimer rien de vray qu'au goust il ne soit tel,
Viure, & comme Chrestien adorer l'Immortel.
Où gist le seul repos qui chasse l'Ignorance,
Ce qu'on voit hors de luy, n'est que sote aparance.
Piperie, artifice, encore ô cruauté

Des hommes, & du tans, nostre mechanceté
S'en fert aux passions, & de sous vne aumusse,
L'Ambition, l'Amour, l'Auarice se musse :
L'on se couure d'un froc pour tromper les ialoux.
Les Temples aujourd'huy seruent aux rendez-vous :
Derriere les pilliers, on oit mainte fornète,
Et comme dans un bal, tout le monde y caquette.
On doit rendre suiuant & le tans, & le lieu,
Ce qu'on doit à Cesar, & ce qu'on doit à Dieu,
Et quant aux apetis de la fottise humaine,
Comme un homme sans goust, ie les ayme sans peine.
Aussi bien rien n'est bon que par affection,
Nous iugeons, nous voyons selon la passion.

Le Soldat aujourd'huy ne refue que la guerre,
En paix le Laboureur veut cultiuer sa terre :
L'Auare n'a plaisir qu'en ses doubles ducas,
L'Amant iuge sa Dame un chef d'œuvre icy bas,
Encore qu'elle n'ait sur foy rien qui soit d'elle,
Que le rouge, & le blanc, par art la fasse belle,
Qu'elle ante en son palais ses dents tous les matins,
Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins,
Que son poil des le soir frisé dans la boutique,
Comme un casque au matin sur sa teste s'applique,
Qu'elle ait comme un piquier le corselet au dos,
Qu'à grand paine sa peau puisse couvrir ses os,
Et tout ce qui de iour la fait voir si doucete,
La nuit comme en depost soit de sous la toillette.
Son esprit vlcéré iuge en sa passion,
Que son taint fait la nique à la perfection.

Le foldat tout-ainfi pour la guerre foupire
Iour & nuit il y penfe & tousiours la defire,
Il ne refue la nuit, que carnage, & que fang,
La pique dans le poing, & l'eftoc fur le flanc,
Il penfe mettre à chef quelque belle entreprife,
Que forçant vn chafteau tout eft de bonne prife,
Il fe plaift aux trefors qu'il cuide rauager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.

L'Anare d'autre part n'aime que la richeffe,
C'eft fon Roy, fa faueur, la court & fa maitrefse,
Nul obieft ne luy plaift, finon l'or & l'argent,
Et tant plus il en a plus il eft indigent.

Le Paifant d'autre foing fe fent l'ame ambrafée,
Ainfi l'humanité fotttement abufee,
Court à fes apetis qui l'aveuglent fi bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux fi ne voit elle rien.
Nul choif hors de fon gout ne regle fon enuie,
Mais s'aheurte où fans plus quelque apas la conuie,
Selon fon appetit le monde fe repaift,
Qui fait qu'on trouue bon feulement ce qui plaift.

O debille raifon où eft ores ta bride,
Où ce flambeau qui fert aux perfonnes de guide,
Contre les paffions trop foible eft ton fecours,
Et fouuent courtifane apres elle tu cours,
Et fauourant l'apas qui ton ame enforcelle,
Tu ne vis qu'à fon gouft, & ne voys que par elle.

De là vient qu'un chacun mefmes en fon defaut,
Penfe auoir de l'efprit autant qu'il luy en faut,
Auffi rien n'eft party fi bien par la nature

Que le fens, car chacun en a sa fourniture.

Mais pour nous moins hardis à croire à nos raisons,
Qui reglons nos esprits par les comparaïsons
D'une chose avecq' l'autre, épluchons de la vie
L'action qui doit estre, ou blasmée, ou suiuite,
Qui criblons le discours, au choïs se variant,
D'avecq' la fauceté la verité triant,
(Tant que l'homme le peut) qui formons nos ouvrages
Aux moules si parfaicts de ces grands personnages,
Qui depuis deux mille ans, ont acquis le credit
Qu'en vers rien n'est parfaict, que ce qu'ils en ont dit,
Deuons nous auïourd'huy, pour vne erreur nouuelle
Que ces clers deuoyez forment en leur ceruelle,
Laisser legerement la vieille opinion,
Et suiuant leurs auis croire à leur passion?

Pour moy les Huguenots pouroient faire miracles.
Resusciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que ie ne pourois pas croire à leur verité,
En toute opinion ie fuy la nouveauté.
Aussi doit-on plustost imiter nos vieux peres,
Que suiure des nouveaux les nouuelles Chimeres,
De mesme en l'art diuin de la Muse doit-on
Moins croire à leur esprit, qu'à l'esprit de Platon.

Mais Rabin, à leur goust si les vieux sont profanes,
Si Virgille, le Tasse, & Ronfard sont des asnes,
Sans perdre en ces discours le tans que nous perdons,
Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.



SATYRE X.

Ce mouuement de temps peu cogneu des humains,
Qui trompe nostre espoir, nostre esprit, & nos mains,
Cheuelu sur le front & chauue par derriere,
N'est pas de ces oyseaux qu'on prend à la pantiere,
Non plus que ce milieu des vieux tant debatù,
Où l'on mist par despit à l'abry la vertu,
N'est vn siege vaccant au premier qui l'occupe.
Souuent le plus Mattois ne passe que pour Duppe :
Ou par le iugement il faut perdre son temps
A choisir daus les mœurs ce Milieu que i'entens.

Or i'excuse en cecy nostre foiblesse humaine
Qui ne veut, ou ne peut, se donner tant de peine,
Que s'exercer l'esprit en tout ce qu'il faudroit,
Pour rendre par estude vn lourdaud plus adroit.

Mais ie n'excuse pas les Censeurs de Socrate,
De qui l'esprit rongneux de soy-mesme se grate,
S'idolatre, s'admire, & d'un parler de miel,
Se va preconisant coufin de Larcancier :
Qui baillent pour raisons des chansons & des bourdes,
Et tous fages qu'ils sont font les fautes plus lourdes :
Et pour sçauoir gloser sur le Magnificat,
Tranchent en leurs discours de l'esprit delicat,
Controllent vn chacun, & par apostasie

Veulent paraphrafer deffus la fantafie,
Auffi leur bien ne fert qu'à monftrer le deffaut,
Et femblent fe baigner quand on chante tout haut,
Qu'ils ont fi bon cerueau, qu'il n'eft point de fottife
Dont par raifon d'eftat leur efprit ne s'aduife.

Or il ne me chaudroit infenfez ou prudens
Qu'ils fifsent à leurs frais Meffieurs les intendans,
A chaque bout de champ fi fous ombre de chere
Il ne m'en falloit point payer la folle enchere.

Vn de ces iours derniers par des lieux deffournez
Ie m'en allois refuant le manteau fur le nez,
L'à me bizarément de vapeurs occupee
Comme vn Poëte qui prend les vers à la pippee :
En ces fonges profonds où flottoit mon efprit,
Vn homme par la main hazardement me prit,
Ainfi qu'on pourroit prendre vn dormeur par l'oreille
Quand on veut qu'à minuiët en furfaut il s'efueille,
Ie paffe outre d'aguet fans en faire feignant,
Et m'en vois à grands pas tout froid & tout tremblant :
Craignant de faire encor' avec ma patience
Des fottifes d'autrui nouvelle penitence.
Tout courtois il me fuit, & d'un parler remis,
Quoy? Monfieur, eft-ce ainfi qu'on traite fes amis,
Ie m'arrefte contraint d'une façon confufe ,
Grondant entre mes dents ie barbotte vne excufe.
De vous dire fon nom il ne guarit de rien,
Et vous iure au furplus qu'il eft homme de bien,
Que fon cœur conuoiteux d'ambition ne créue
Et pour fes factions qu'il n'ira point en Gréue :

Car il aime la France, & ne souffriroit point,
Le bon seigneur qu'il est, qu'on la mist en pourpoint.
Au compas du deuoir il regle son courage,
Et ne laisse en depost pourtant son auantage,
Selon le temps il met ses partis en auant,
Alors que le Roy passe, il gaigne le deuant,
Et dans la Gallerie, encor' que tu luy parles,
Il te laisse au Roy Iean, & s'en court au Roy Charles.
Mesme aux plus auancez demandant le pourquoy
Il se met sur vn pied, & sur le quant à moy,
Et feroit bien fasché le Prince assis à table
Qu'un autre en fust plus pres, ou fist plus l'agreable,
Qui plus suffisamment entrant sur le deuis
Fist mieux le Philosophe ou dist mieux son auis.
Qui de chiens ou d'oyseaux eust plus d'experience
Ou qui déuidaist mieux vn cas de conscience :
Puis dittes comme vn sot qu'il est sans passion,
Sans gloser plus auant sur sa perfection.
Auec maints hauts discours, de chiens, d'oyseaux, de bottes,
Que les vallets de pied sont fort suiects aux crottes,
Pour bien faire du pain il faut bien ensourner,
Si Domp-Pedre est venu qu'il s'en peut retourner,
Le Ciel nous fist ce bien qu'encor' d'assez bonne heure,
Nous vinsmes au Logis où ce Monsieur demeure,
Où sans historier le tout par le menu,
Il me dict vous foyez Monsieur, le bien venu.
Après quelques propos, sans propos & sans fuite
Auecq' vn froid Adieu ie minutte ma fuite,
Plus de peur d'accident que de discretion :

Il commence vn fermon de son affection,
Me rid, me prend, m'embrasse avec ceremonie :
Quoy ? vous ennuyez-vous en nostre compagnie ?
Non non, ma foy dit-il, il n'ira pas ainsi,
Et puis que ie vous tiens, vous soupperez icy.
Ie m'excuse, il me force, ô Dieux quelle iniustice ?
Alors, mais las trop tard ie cogneus mon supplice :
Mais pour l'auoir cogneu, ie ne peux l'éuiter,
Tant le destin se plaist à me persecuter.
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,
Qu'il entre à l'estourdi vn sot faict à la fourche,
Qui pour nous saluër laissant choir son chappeau,
Fist comme vn entre-chat avec vn escabeau,
Trebuschant sur le cul, s'en va deuant derriere,
Et grondant se fascha qu'on estoit sans lumiere :
Pour nous faire sans rire aualler ce beau faut
Le Monsieur sur la veuë excuse ce deffaut,
Que les gens de sçauoir ont la visiere tendre :
L'autre se releuant deuers nous se vint rendre,
Moins honteux d'estre cheut que de s'estre dressé
Et luy demanda-t-il s'il s'estoit point blessé.

Après mille discours dignes d'un grand volume,
On appelle vn vallet, la chandelle s'allume :
On apporte la nappe, & met-on le couuert,
Et suis parmy ces gens comme vn homme sans vert,
Qui fait en rechignant aussi maigre visage
Qu'un Renard que Martin porte au Loure en sa cage.

Vn long-temps sans parler ie regorgois d'ennuy,
Mais n'estant point garand des sottises d'autrui,

Le creu qu'il me falloit d'une mauuaife affaire
En prendre feulement ce qui m'en pouuoit plaire.
Ainsi confiderant ces hommes & leurs foings
Si ie n'en difois mot ie n'en penfe pas moings,
Et iugé ce lourdaud à fon nez autentique,
Que c'estoit vn Pedant, animal domestique,
De qui la mine rogue & le parler confus,
Les cheueux gras & longs, & les fourcils touffus
Faifoient par leur fçauoir, comme il faisoit entendre.
La figue fur le nez au Pedant d'Alexandre.

Lors ie fus affeuré de ce que i'auois creu,
Qu'il n'est plus Courtifan de la Cour si recreu.
Pour faire l'entendu qu'il n'ait pour quoy qu'il vaille.
Vn Poëte, vn Astrologue, ou quelque Pedentaille.
Qui durant fes Amours avec son bel esprit
Couche de fes faueurs l'hiftoire par escrit.
Maintenant que l'on voit & que ie vous veux dire,
Tout ce qui se fist là digne d'une Satyre,
Je croirois faire tort à ce Docteur nouveau,
Si ie ne luy donnois quelques traicts de pinceau :
Mais eftant mauuais peintre ainsi que mauuais Poëte,
Et que i'ay la ceruelle & la main mal adroite,
O Muse ie t'inuoque! emmielle moy le bec,
Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec,
Laisse moy là Phœbus chercher son auanture,
Laisse moy son B. mol, prend la clef de Nature,
Et vien simple fans fard, nuë & fans ornement,
Pour accorder ma fluste avec ton instrument.

Dy moy comme fa race autres fois ancienne

Dedans Rome accoucha d'une Patricienne,
D'où naquit dix Catons & quatre vingts Preteurs.
Sans les Historiens & tous les Orateurs :
Mais non, venons à luy, dont la mauffade mine
Reffemble vn de ces Dieux des coutaux de la Chine,
Et dont les beaux discours plaifamment eftourdis
Feroient creuer de rire vn fainct de Paradis.

Son teint iaune enfumé de couleur de malade,
Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade,
Et n'est blanc en Espagne à qui ce Cormoran
Ne fasse renier la loy de l'Alcoran.

Ses yeux bordez de rouge efgarez sembloient estre,
L'un à Mont-marthe, & l'autre au chasteau de Bicestre :
Toutesfois redressant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la ieunesse au chemin de vertu.

Son nez haut releué sembloit faire la nique
A l'Ouide Nafon, au Scipion Nafique,
Où maints rubiz balez tous rougiffans de vin
Monstroient vn HAC ITUR à la pomme de pin,
Et preschant la vendange asseuroient en leur trongne,
Qu'un ieune Medecin vit moins qu'un vieux yurongne.

Sa bouche est grosse & torte, & semble en son porfil,
Celle-là d'Alizon qui retordant du fil
Fait la moüe aux passans, & feconde en grimace,
Baue comme au Prin-temps vne vieille limace.

Vn rateau mal rangé pour ses dents paroïssoit,
Où le chancre & la rouille en monceaux s'amassoit,
Dont pour lors ie congneus grondant quelques parolles
Qu'expert il en sçauoit creuer ses euerolles,

Qui me fît bien iuger qu'aux veilles des bons iours
Il en fouloit roigner ses ongles de velours.

Sa barbe sur sa iouë esparse à l'auanture,
Où l'art est en colere avecque la nature,
En Bosquets s'esleuoit, où certains animaux
Qui des pieds, non des mains, luy faisoient mille maux.

Quant au reste du corps il est de telle sorte
Qu'il semble que ses reins & son espaule torte
Facent guerre à sa teste, & par rebellion,
Qu'ils eussent entassé Osse sur Pellion :
Tellement qu'il n'a rien en tout son attelage,
Qui ne suiue au galop la trace du visage.

Pour sa robbe elle fut autre qu'elle n'estoit
Alors qu'Albert le Grand aux festes la portoit ;
Mais tousiours recousant piece à piece nouuelle,
Depuis trente ans c'est elle, & si ce n'est pas elle :
Ainsi que ce vaisseau des Grecs tant renommé
Qui suruescut au temps qu'il auoit consommé :
Vne taigne affamée estoit sur ses espaules,
Qui traçoit en Arabe vne Carte des Gaules :
Les pieces & les trous femez de tous costez,
Representoient les Bourgs, les monts, & les Citez :
Les filets separez qui se tenoient à peine,
Imitoient les ruisseaux coulans dans vne pleine.
Les Alpes en iurant luy grimpoient au collet,
Et Sauoy' qui plus bas ne pend qu'à vn fillet.

Les puces & les poux & telle autre quenaille
Aux plaines d'alentour se mettoient en bataille,
Qui les places d'autrui par armes vsurpant

Le titre disputoient au premier occupant.

Or deffous ceste robbe illustre & venerable,
Il auoit vn iupon, non celuy de Conſtable :
Mais vn qui pour vn temps fuiuit l'arriere-ban,
Quand en premiere nopce il ſeruit de caban
Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne
Il portoit l'arbaleſtre au bon Roy Charlemagne :
Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou foye, ou lin,
Il faut en deuinaille eſtre maïſtre Gonin.

Sa ceinture honorable ainſi que ſes iartieres
Furent d'un drap du ſeau, mais i'entends de lizieres
Qui ſur maint Couſturier ioüerent maint rollet,
Mais pour l'heure preſente ils ſangloient le mulet.

Vn mouchoir & des gands avecq' ignominie
Ainſi que des larrons pendus en compagnie,
Luy pendoient au coſté, qui ſembloit en lambeaux,
Crier en ſe moquant vieux linge, & vieux drapeaux.
De l'autre brimballoit vne clef fort honneſte,
Qui tire à ſa cordelle vne noix d'arbaleſte.

Ainſi ce perſonnage en magnifique arroy,
Marchant pedetentim ſ'en vint iuſques à moy
Qui ſentis à ſon nez, à ſes léures décroſes,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roſes.

Il me parle latin, il allegue, il diſcourt,
Il reforme à ſon pied les humeurs de la Court :
Qu'il a pour enſeigner vne belle maniere
Qu'en ſa robe il a veu la matiere premiere,
Qu'Epicure eſt yurongne, Hypocrate vn bourreau,
Que Bartolle & Iaſon ignorent le barreau :

Que Virgille est passable, encor' qu'en quelques pages,
Il meritaſt au Louure eſtre chiſſé des Pages,
Que Pline eſt ineſgal, Terence vn peu ioly,
Mais ſur tout il eſtime vn langage poly.

Ainſi ſur chaſque Autheur il trouue de quoy mordre,
L'vn n'a point de raiſons, & l'autre n'a point d'ordre,
L'autre auorte auant temps des œuvres qu'il conçoit,
Or il vous prend Macrobe & luy donne le ſoit,
Ciceron il s'en taiſt d'autant que l'on le crie
Le pain quotidian de la Pedanterie,
Quant à ſon iugement il eſt plus que parfait
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait,
Par hazard diſputant ſi quelqu'vn luy replique,
Et qu'il ſoit à quia, vous eſtes heretique :
Ou pour le moins fauteur, ou vous ne ſçavez point
Ce qu'en mon manuſcrit i'ay noté ſur ce point.

Comme il n'eſt rien de ſimple auſſi rien n'eſt durable,
De pauvre on deuient riche, & d'heureux miſerable,
Tout ſe change qui fiſt qu'on changea de diſcours,
Après maint entretien, maints tours & maints retours,
Vn vallet ſe leuant le chapeau de la teſte
Nous vint dire tout haut que la ſoupe eſtoit preſte :
Le congneu qu'il eſt vray ce qu'Homere en eſcrit,
Qu'il n'eſt rien qui ſi fort nous reſueille l'eſprit,
Car i'eus au ſon des plats l'ame plus alteree
Que ne l'auroit vn chien au ſon de la curee :
Mais comme vn iour d'Eſté où le Soleil reluit,
Ma ioye en moins d'vn rien comme vn éclair ſ'enſuit,
Et le Ciel qui des dents me rid à la pareille,

Me bailla gentiment le lieure par l'oreille :
Et comme en vne montre où les passe-volans
Pour se monstrier foldats font les plus insolens :
Ainsi parmy ces gens vn gros vallet d'estable,
Glorieux de porter les plats dessus la table,
D'un nez de Maiordome, & qui morgue la faim,
Entra seruiette au bras & fricassée en main,
Et sans respect du lieu, du Docteur ny des fausses,
Heurtant table & treteaux, versa tout sur mes chausses :
On le tance, il s'excuse, & moy tout resolu,
Puis qu'à mon dam le Ciel l'auoit ainsi voulu,
Le tourne en raillerie vn si fascheux mistere
De forte que Monsieur m'obligea de s'en taire.
Sur ce point on se laue, & chacun en son rang,
Se met dans vne chaire ou s'affied sur vn banc,
Suiuant ou son merite, ou sa charge, ou sa race
Des niais sans prier ie me mets en la place,
Où i'estois resolu faisant autant que trois,
De boire & de manger comme aux veilles des Rois :
Mais à si beau dessein defaillant la matiere,
Le fus enfin contraint de ronger ma litiere,
Comme vn asne affamé qui n'a chardons ny foing.
N'ayant pour lors de quoy me saouler au besoing.

Or entre tous ceux-là qui se mirent à table,
Il n'en estoit pas vn qui ne fust remarquable,
Et qui sans esplucher n'au alast l'Eperlan :
L'un en titre d'office exerçoit vn berlan,
L'autre estoit des suiuaunts de Madame Lipee,
Et l'autre cheualier de la petite espee,

Et le plus sainct d'entr'eux (sauf le droict du cordeau)
Viuoit au Cabaret pour mourir au bordeau.

En forme d'Eschiquier les plats rangez sur table,
N'auoient ny le maintien, ny la grace accostable,
Et bien que nos disneurs mengeassent en Sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens :
Mon Docteur de Menestre en sa mine alteree,
Auoit deux fois autant de mains que Briaree,
Et n'estoit quel qu'il fust morceau dedans le plat,
Qui des yeux & des mains n'eust vn escheq & mat.
D'où i'aprins en la cuitte aussi bien qu'en la cruë,
Que l'âme se laissoit piper comme vne Gruë,
Et qu'aux plats comme au liët avec lubricité
Le peché de la chair tentoit l'humanité.

Deuant moy iustement on plante vn grand potage
D'où les mousches à ieun se sauoient à la nage :
Le broüet estoit maigre, & n'est Nostradamus
Qui l'Astrolabe en main ne demeurast camus,
Si par galanterie ou par sottise expresse
Il y pensoit trouuer vne estoille de greffe :
Pour moy si i'eusse esté sur la mer de Leuant,
Où le vieux Louchaly fendit si bien le vent,
Quand saint Marc s'habilla des enseignes de Trace,
Ie l'acomparerois au golphe de Patrasse.
Pource qu'on y voyoit en mille & mille parts
Les mouches qui flottoient en guise de Soldarts,
Qui morts sembloient encor' dans les ondes salees
Embrasser les charbons des Galeres bruslees.

I'oy ce semble quelqu'un de ces nouueaux Docteurs

Qui d'estoc & de taille estrillent les Autheurs,
Dire que ceste exemple est fort mal assortie.
Homere, & non pas moy t'en doit la garentie,
Qui dedans ses escrits, en des certains effets
Les compare peut-estre aussi mal que ie faits.

Mais retournons à table où l'esclanche en ceruelle
Des dents & du chalan separoit la querelle,
Et sur la nappe allant de quartier en quartier
Plus dru qu'une nauette au trauers d'un mestier,
Glissoit de main en main où sans perdre auantage
Ebrechant le couteau tesmoignoit son courage :
Et durant que Brebis elle fut parmy nous
Elle sceut brauement se deffendre des loups,
Et de se conseruer elle mist si bon ordre,
Que morte de vieillesse elle ne scauroit mordre :
A quoy glouton oyseau du ventre renaissant
Du fils du bon Iapet te vas-tu repaissant,
Asez, & trop long temps, son poulmon tu gourmandes,
La faim se renouelle au change des viandes :
Laisant là ce larron, vien icy deormais
Où la tripaille est fritte en cent sortes de mets.
Or durant ce festin Damoyfelle famine
Auec son nez etique, & sa mourante mine,
Ainsi que le charté par Edit l'ordonna,
Faisoit un beau discours dessus la lezina,
Et nous torchant le bec aleguoit Symonide
Qui dist pour estre sain qu'il faut mascher à vuide.
Au reste à manger peu, Monsieur beuuoit d'autant,
Du vin qu'à la tauerne on ne payoit contant,

Et se faſchoit qu'un Iean bleçé de la Logique,
Luy barboüilloit l'eſprit d'un ergo Sophiſtique.

Eſmiant quant à moy du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on diſoit doucet ie m'accordoïs :
Leur voyant de piot la ceruelle eſchauffée,
De peur (comme l'on diët) de courroucer la Fée.

Mais à tant d'accidents l'un ſur l'autre amafféz,
Œaſchant qu'il en falloît payer les pots caſſez :
De rage ſans parler ie m'en mordoïs la lèvre
Et n'eſt Iob de deſpit qui n'en euſt pris la chéure :
Car un limier boiteux de galles damaffé
Qu'on auoit d'huile chaude & de ſouffre greſſé,
Ainſi comme un verrat enueloppé de fange
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout, de meſme en pareil cas
Ce rongneux las d'aller ſe frottoit à mes bas
Et fuſt pour eſtriller ſes galles ou ſes crottes,
De ſa grace il greſſa mes chauffes pour mes bottes
En ſi digne façon que le frippier Martin
Auec ſa malle-tache y perdrait ſon Latin.

Ainſi qu'en ce deſpit le ſang m'eſchauffoit l'ame,
Le monſieur ſon pedant à ſon aide reclame,
Pour ſoudre l'argument, quand d'un ſçauant parler,
Il eſt qui fait la mouë aux chimeres en l'air.
Le Pedant tout fumeux de vin & de doctrine
Reſpond, Dieu ſçait comment le bon Iean ſe mutine
Et ſembloit que la gloire en ce gentil aſſaut
Fuſt à qui parleroit non pas mieux mais plus haut,
Ne croyez en parlant que l'un ou l'autre dorme,

Comment vostre argument dist l'un n'est pas en forme,
L'autre tout hors du sens, mais c'est vous, mal autru
Qui faites le sçauant & n'estes pas congru.
L'autre, Monsieur le sot ie vous feray bien taire.
Quoy? comment? est-ce ainsi qu'on frape Despautere?
Quelle incongruité, vous mentez par les dents,
Mais vous, ainsi ces gens à se picquer ardents,
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne,
Qui casse le museau, qui son riuail éborgne,
Qui iette vn pain, vn plat, vne affiette, vn couteau,
Qui pour vne rondache empoigne vn escabeau,
L'un faict plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'ose,
Et pense en les voyant voir la Metamorphose,
Où les Centaures fouz au Bourg Athracien,
Voulurent chauds de rains faire nopces de chien,
Et cornus du bon pere encorner le Lapite,
Qui leur fist à la fin enfiler la garitte,
Quand auecque des plats, des treteaux, des tifons,
Par force les chassants my-morts de ses maisons,
Il les fist gentiment apres la Tragedie,
De Cheuaux deuenir gros Asnes d'Arcadie :
Nos gens en ce combat n'estoient moins inhumains,
Car chacun s'escrimoit & des pieds & des mains :
Et comme eux tous sanglants en ces doctes alarmes,
La fureur aueuglee en main leur mist des armes :
Le bon Iean crie au meurtre, & ce Docteur harault,
Le Monsieur dict tout-beau, l'on apelle Girault.
A ce nom voyant l'homme & sa gentille trongne,
En memoire aussi-tost me tomba la Gascongne,

Je cours à mon manteau, ie descens l'escalier,
Et laisse avec ces gens Monsieur le cheualier
Qui vouloit mettre barre entre ceste canaille.
Ainsi fans coup ferir ie fors de la bataille,
Sans parler de flambeau, ny fans faire autre bruit,
Croyez qu'il n'estoit pas, O nuict ialouse nuict,
Car il sembloit qu'on eust aueuglé la nature,
Et faisoit vn noir brun d'aussi bonne teinture,
Que iamais on en vit sortir des Gobelins,
Argus pouuoit passer pour vn des Quinze vingts :
Qui pis-est il pleuuoit d'une telle maniere,
Que les reins par despit me seruoient de goutiere :
Et du haut des maisons tomboit vn tel degout,
Que les chiens alterez pouuoient boire debout.

Alors me remettant sur ma philosophie,
Je trouue qu'en ce monde il est sot qui se fie,
Et se laisse conduire, & quant aux Courtisans,
Qui doucets & gentils font tant les suffisans,
Je trouue les mettant en mesme patenostre,
Que le plus sot d'entr'eux est aussi sot qu'un autre :
Mais pour ce qu'estant là ie n'estois dans le grain,
Aussi que mon manteau la nuict craint le ferain,
Voyant que mon logis estoit loin, & peut estre
Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maistre.
Pour esuiter la pluye à l'abri de l'auuent,
L'allois doublant le pas, comme vn qui fend le vent,
Quand bronchant lourdement en vn mauuais passage
Le Ciel me fist iouer vn autre personnage :
Car heurtant vne porte en pensant m'accoter,

• Ainfi qu'elle obeit ie vins à culbuter :
Et s'ouurant à mon heurt, ie tombay fur le ventre,
On demande que c'est, ie me releue, i'entre :
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuit,
Que les verroux greffez ne faisoient aucun bruit :
Qu'on me rioit au nez, & qu'une chambriere
Vouloit monstrier ensemble, & cacher la lumiere :
I'y fuis, ie le voy bien, ie parle l'on respond,
Où fans fleurs de bien dire, oud'autre art plus profond,
Nous tombâmes d'accord, le monde ie contemple,
Et me retrouue en lieu de fort mauuais exemple :
Toutesfois il falloit en ce plaifant malheur,
Mettre pour me fauuer en danger mon honneur.

Puis donc que ie fuis là, & qu'il est pres d'une heure,
N'esperant pour ce iour de fortune meilleure,
Ie vous laiffe en repos, iufques à quelques iours,
Que fans parler Phœbus ie feray le discours
De mon giste, où pensant reposer à mon ayse,
Ie tombé par malheur de la poifle en la braife.





SATYRE XI.

Suite.

Voyez que c'est du monde, & des choses humaines,
Toujours à nouveaux maux naissent nouvelles peines,
Et ne m'ont les destins à mon dam trop constants
Jamais après la pluie enuoyé le beau temps,
Estant né pour souffrir ce qui me reconforte,
C'est que sans murmurer la douleur ie supporte,
Et tire ce bon-heur du mal-heur où ie suis,
Que ie fais en riant bon visage aux ennuis,
Que le Ciel affrontant ie nazarde la Lune,
Et voy sans me troubler l'une & l'autre fortune.

Pour lors bien m'en vallut : car contre ces assauts
Qui font lors que i'y pense encor' que ie treffauts,
Petrarque & son remede y perdant sa rondache
En eust de marisson ploré comme vne vache.

Outre que de l'obiet la puissance s'esmeut,
Moy qui n'ay pas le nez d'estre Iean qui ne peut,
Il n'est mal dont le sens la nature refueille,
Qui Ribaut ne me prist ailleurs que par l'oreille.
Entré doncq' que ie fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traite en Seigneur,
Et me rendre en Amour d'autant plus agreable,

La bourse defliant ie mis piece sur table,
Et guarissant leur mal du premier appareil,
Ie fis dans vn escu reluire le Soleil,
De nuit deffus leur front la ioye estincelante
Monstroït en son midy que l'ame estoit contente,
Deffors pour me seruir chacun se tenoit prest,
Et murmuroient tout bas, l'honneste homme que c'est.
Toutes à qui mieux mieux s'efforçoient de me plaire,
L'on allume du feu dont i'auois bien affaire,
Ie m'aproche, me fieds, & m'aidant au besoing,
Ià tout appriuoisé ie mangeois sur le poing,
Quand au flamber du feu trois vieilles rechignees,
Vinrent à pas contez, comme des erignees,
Chacune sur le cul au foyer s'accroplit,
Et sembloient se plaignant marmoter par despit.
L'une comme vn fantosme affreusement hardie,
Sembloit faire l'entree en quelque Tragedie,
L'autre vne Egyptienne en qui les rides font
Contre-escarpes, rampards, & fossez sur le front.
L'autre qui de soy-mesme estoit diminutue,
Reffembloit transparante vne lanterne viue
Dont quelque Paticier amuse les enfans,
Où des oysons bridez, Guenuches, Elefans,
Chiens, chats, lièvres, renards, & mainte estrange beste
Courent l'une apres l'autre, ainsi dedans sa teste
Voyoit-on clairement au trauers de ses os,
Ce dont sa fantasie animoit ses propos :
Le regret du passé, du present la misere,
La peur de l'auenir, & tout ce qu'elle espere

Des biens que l'Hypocondre en ses vapeurs promet,
Quand l'humeur ou le vin luy barboüillent l'armet.
L'une se plaint des reins, & l'autre d'un côtaire,
L'autre du mal des dents, & comme en grand mistere.
Avec trois brins de sauge, une figue d'antan,
Un va-t'en, si tu peux, un si tu peux va-t'en,
Escrit en peau d'oignon, entouroit sa machoire,
Et toutes pour guarir se reforçoient de boire.

Or l'ignore en quel champ d'honneur & de vertu,
Ou dessous quels drapeaux elles ont combatu,
Si c'estoit mal de Sainct ou de fièvre-quartaine,
Mais ie sçay bien qu'il n'est Soldat ny Capitaine,
Soit de gens de cheual, ou soit de gens de pié,
Qui dans la charité soit plus estropié.
Bien que maistre Denis soit sçauant en Sculpture,
Fist-il avec son art quinaude la nature,
Ou comme Michel l'Ange, eust-il le Diable au corps,
Si ne pourroit-il faire avec tous ses efforts,
De ces trois corps tronquez une figure entiere,
Manquant à cet effect, non l'art mais la matiere.

En tout elles n'auoient seulement que deux yeux
Encore bien flétris, rouges & chassieux,
Que la moitié d'un nez, que quatre dents en bouche,
Qui durant qu'il fait vent branlent sans qu'on les touche,
Pour le reste il estoit comme il plaisoit à Dieu,
En elles la santé n'auoit ny feu ny lieu :
Et chacune à par-foy representoit l'idolle
Des fièvres, de la peste, & de l'orde verolle.

A ce piteux spectacle il faut dire le vray

L'euz vne telle horreur que tant que ie viuray,
Le croiray qu'il n'est rien au monde qui guarisse
Vn homme vicieux, comme son propre vice.

Toute chose depuis me fut à contre-cœur,
Bien que d'un cabinet fortist vn petit cœur,
Avec son chapperon, fa mine de poupee,
Disant i'ay si grand peur de ces hommes d'espee
Que si ie n'eusse veu qu'estiez vn Financier,
Le me fusse plustost laissé crucifier,
Que de mettre le nez où ie n'ay rien affaire,
Iean mon mary, Monsieur, il est Apoticaire.
Sur tout viue l'Amour, & bran pour les Sergens,
Ardez, voire, c'est-mon, ie me cognois en gens,
Vous estes, ie voy bien, grand abbateur de quilles,
Mais au reste honneste homme, & payez bien les filles,
Cognoissez-vous, mais non, ie n'ose le nommer,
Ma foy c'est vn braue homme & bien digne d'aymer,
Il sent toufiours si bon, mais quoy vous l'iriez dire.

Cependant de despit il semble qu'on me tire
Par la queuë vn matou, qui m'escrit sur les reins,
De griffes & de dents, mille alibis forains :
Comme vn finge fasché i'en dy ma patenostre,
De rage ie maugree & le mien & le vostre,
Et le noble vilain qui m'auoit attrapé.
Mais Monsieur, me dist-elle, auez-vous point soupé.
Le vous prie notez l'heure, & bien que vous en semble,
Estes-vous pas d'auis que nous couchions ensemble :
Moy crotté iusqu'au cul, & mouillé iusqu'à l'os,
Qui n'auois dans le liët besoin que de repos,

Je faillis à me pendre oyant que ceste lice
Effrontément ainſi me preſentoit la lice.
On parle de dormir, i'y conſens à regret,
La Dame du logis me mene au lieu ſecret,
Allant on m'entretient de Ieanne & de Macette,
Par le vray Dieu que Ieanne eſtoit & claire & nette,
Claire comme vn baſſin, nette comme vn denier,
Au reſte, fors Monſieur, que i'eſtois le premier.
Pour elle qu'elle eſtoit niepce de Dame Auoye,
Qu'elle feroit pour moy de la fauce monnoye,
Qu'elle euſt fermé ſa porte à tout autre qu'à moy,
Et qu'elle m'aymoit plus mille fois que le Roy.
Eſtourdy de cacquet ie feignois de la croire,
Nous montons, & montans d'un c'eſt-mon & d'un voire,
Doucelement en riant i'apointois noz procez,
La montee eſtoit torte & de faſcheux accez,
Tout branloit deſſous nous iuſqu'au dernier eſtage,
D'eſchelle en eſchelon comme vn linot en cage,
Il falloir ſauteller & des pieds s'approcher
Ainſi comme vne chéure en grim pant vn rocher.
Après cent ſoubres-fauts nous vinſmes en la chambre,
Qui n'auoit pas le gouſt de muſc, ciuette, ou d'ambre.
La porte en eſtoit baſſe, & ſembloit vn guichet,
Qui n'auoit pour ferrure autre engin qu'un crochet.
Six douues de poinçon ſeruoient d'aix & de barre,
Qui baillant grimaiſſoient d'une façon bizarre,
Et pour ſe repro uer de mauuais entretien,
Chacune par grandeur ſe tenoit ſur le ſien,
Et loin l'une de l'autre en leur mine alteree

Monstroient leur faincte vie estroite & retiree.

Or comme il pleut au Ciel en trois doubles plié,
Entrant ie me heurté la caboche & le pié,

Dont ie tombe en arriere estourdi de ma cheute,

Et du haut iusqu'au bas ie fis la cullebutte :

De la teste & du cul contant chaque degré,

Puis que Dieu le voulut ie prins le tout à gré.

Aussi qu'au mesme temps voyant choir ceste Dame,

Par ie ne sçay quel trou ie luy vis iusqu'à l'ame,

Qui fist en ce beau fault m'esclatant comme vn fou,

Que ie prins grand plaisir à me rompre le cou.

Au bruit Macette vint, la chandelle on apporte,

Car la nostre en tombant de frayeur estoit morte :

Dieu sçait comme on la vit & derriere & deuant,

Le nez fur les carreaux & le fessier au vent,

De quelle charité l'on soulagea sa peine.

Cependant de son long sans poux & sans haleine,

Le museau vermoulu, le nez escarboüillé,

Le visage de poudre & de fang tout soüillé,

Sa teste descouuerte où l'on ne sçait que tondre,

Et lors qu'on luy parloit qui ne pouuoit respondre

Sans collet, sans beguin, & sans autre affiquet,

Ses mules d'un costé de l'autre son tocquet.

En ce plaissant mal-heur ie ne sçaurois vous dire

S'il en falloit pleurer ou s'il en falloit rire ?

Après cest accident trop long pour dire tout,

A deux bras on la prend & la met-on debout.

Elle reprend courage, elle parle, elle crie,

Et changeant en vn rien sa douleur en furie,

Dist à leanne en mettant la main sur le roignon,
C'est, mal-heureuse toy qui me porte guignon :
A d'autres beaux discours la collere la porte,
Tant que Macette peut elle la reconforte :
Cependant ie la laisse & la chandelle en main,
Regrimpant l'escalier ie fuy mon vieux dessein.
L'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'un superbe Monarque.
Estant là ie furette aux recoings plus cachez,
Où le bon Dieu voulut que pour mes vieux pechez,
Ie sceusse le despit dont l'âme est forcenee,
Lors que trop curieuse ou trop endemenee,
Rodant de tous costez & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouuer ce qu'on ne cherche pas.
Or en premier item souz mes pieds ie rencontre
Un chaudron ebreché, la bourse d'une monstre,
Quatre boëtes d'unguents, une d'alun brulé,
Deux gands depariez, un manchon tout pelé,
Trois fioles d'eau bleuë, autrement d'eau seconde,
La petite feringue, une esponge, une sonde,
Du blanc, un peu de rouge, un chiffon de rabat,
Un balet pour brusler en allant au Sabat,
Une vieille lanterne, un tabouret de paille,
Qui s'estoit sur trois pieds sauué de la bataille,
Un baril defoncé, deux bouteilles sur-cu,
Qui disoient sans goulet nous auons trop vescu :
Un petit sac tout plein de poudre de Mercure,
Un vieux chapperon gras de mauuaise teinture,
Et dedans un coffret qui s'ouure avecq' enhan,

le trouue des tifons du feu de la sainct Iean,
Du sel, du pain benit, de la feugere, vn cierge,
Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
Vne Chauue-fouris, la carcasse d'un Gay,
De la greffe de loup & du beurre de May.

Sur ce point Ieanne arriue & faifant la doucette,
Qui vit ceans ma foy n'a pas befongne faite :
Toufiours à nouveau mal nous vient nouveau foucy,
Ie ne fçay quant à moy quel logis c'est icy.
Il n'est par le vrai Dieu iour ouurier ny fefte,
Que ces carongnes là ne me rompent la teſte,
Bien bien, ie m'en iray fi toſt qu'il fera iour,
On trouue dans Paris d'autres maifons d'amour.
Ie ſuis là cependant comme vn que l'on nazarde,
Ie demande que c'est ? Hé ! n'y prenez pas garde,
Ce me reſpondit elle, on n'auroit iamais fait,
Mais bran, bran, i'ay laiffé, là-bas mon attifet,
Toufiours apres foupper ceſte vilaine crie.
Monſieur, n'est-il pas temps, couchons nous ie vous prie.
Cependant elle met ſur la table les dras,
Qu'en bouchons tortillez elle auoit ſous le bras :
Elle approche du liſt fait d'une eſtrange forte,
Sur deux treteaux boiteux ſe couchoit vne porte,
Où le liſt repoſoit, auſſi noir qu'un ſouillon,
Un garderobe gras ſeruoit de pauillon,
De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert & iaune)
Les deux extremittez, eſtoit trop court d'une aune.
Ayant conſideré le tout de point en point,
Ie fis vœu ceſte nuit de ne me coucher point,

Et de dormir sur pieds comme vn coq sur la perche ;
Mais Ieanne tout en rut s'aproche & me recherche,
D'amour ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira,
Et moy, maudit soit-il, m'amour qui le fera.
Polyenne pour lors me vint en la pensee,
Qui sçeut que vaut la femme en amour offensee,
Lors que par impuissance, ou par mespris la nuit,
On fauce compagnie ou qu'on manque au defdui,
C'est pourquoy i'euz grand peur qu'on me trouffast en malle,
Qu'on me fôustast pour voir si i'auois point la galle,
Qu'on me crachast au nez, qu'en perche on me le mist
Et que l'on me bernast si fort qu'on m'endormist,
Ou me baillant du Iean Ieanne vous remercie,
Qu'on me tabourinast le cul d'une vessie.
Cela fut bien à craindre & si ie l'euté,
Ce fut plus par bon-heur que par dextérité.
Ieanne non moins que Circe entre ses dents murmure,
Sinon tant de vengeance, aumoins autant d'iniure :
Or pour flater en fin son mal-heur & le mien,
Ie dis quand ie fais mal, c'est quand ie paye bien,
Et faisant reuerence à ma bonne fortune,
En la remerciant ie le conte pour vne.
Ieanne rongeat son frein de mine s'apaisa
Et prenant mon argent en riant me baïsa,
Non pour ce que i'en dis, ie n'en parle pas, voire,
Mon maistre pensez-vous i'entends bien le grimoire,
Vous estes honneste homme & sçaez l'entre-gent,
Mais monsieur croyez vous que ce soit pour l'argent,
I'en fais autant d'estat comme de chaneuottes,

Non, ma foy i'ay encor vn demy-ceint, deux cottes;
Vne robe de farge, vn chapperon, deux bas,
Trois chemises de lin, fix mouchoirs, deux rabats,
Et ma chambre garnie aupres de saint Eustache,
Pourtant ie ne veux pas que mon mary le sçache :
Disant cecy tousiours son liët elle brassoit,
Et les linceux trop cours par les pieds tirassoit,
Et fist à la fin tant par sa façon adroite,
Qu'elle les fist venir à moitié de la coite.
Dieu sçait quels lacs d'amour, quels chiffres, quelles fleurs,
De quels compartiments & combien de couleurs,
Releuoient leur maintien, & leur blancheur naïfue,
Blanchie en vn flué, non dans vne lessive.
Comme son liët est fait, que ne vous couchez-vous,
Monsieur n'est-il pas temps, & moy de filer dous,
Sur ce point elle vient, me prend & me détache,
Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
Comme si nostre ieu fust au Roi despoüillé,
I'y resiste pourtant, & d'esprit embrouillé,
Comme par compliment ie tranchois de l'honneste,
N'y pouuant rien gagner ie me gratte la teste.
A la fin ie pris cœur, resolu d'endurer
Ce qui pouuoit venir sans me desesperer,
Qui fait vne follie il la doit faire entiere,
Ie détache vn souillé, ie m'osse vne iartiere,
Froidement toutesfois, & semble en ce coucher,
Vn enfant qu'un Pedant contraint se détacher,
Que la peur tout ensemble esperonne & retarde :
A chacune esguillette il se fasche, regarde,

Les yeux couuers de pleurs, le visage d'ennuy,
Si la grace du Ciel ne descend point sur luy.
L'on heurte sur ce point, Catherine on appelle,
Ieanne pour ne respondre estaignit la chandelle,
Personne ne dit mot, l'on restrappe plus fort,
Et faisoit-on du bruit pour réveiller vn mort :
A chaque coup de pied toute la maison tremble,
Et semble que le feste à la caue s'assemble.
Bagasse ouuriras-tu? c'est cestuy-ci, c'est-mon.
Ieanne ce temps-pendant me faisoit vn sermon.
Que Diable aussi, pourquoy? que voulez-vous qu'on face,
Que ne vous couchiez-vous. Ces gens de la menace
Venant à la priere effayoient tout moyen.
Or ilz parlent Soldat & ores Citoyen,
Ilz contrefont le guet & de voix magistrale,
Ouurez de par le Roy, au Diable vn qui deuale,
Vn chacun sans parler se tient clos & couuert.
Or comme à coups de pieds l'huis s'estoit presque ouuert,
Tout de bon le Guet vint, la quenaille fait Gille,
Et moy qui iusques-là demourois immobile
Attendant estonné le succez de l'assaut,
Ce pensé-ie il est temps que ie gaigne le haut,
Et troussant mon paquet de sauuer ma personne :
Ie me veux r'habiller, ie cherche, ie tastonne,
Plus estourdy de peur que n'est vn hanneton :
Mais quoy, plus on se haste & moins auance t'on.
Tout comme par despit se trouuoit souz ma pate,
Au lieu de mon chapeau ie prens vne sauate,
Pour mon pourpoint ses bas, pour mes bas son collet,

Pour mes gands fes fouliers, pour les miens vn ballet,
Il sembloit que le Diable eust fait ce tripotage
Or Ieanne me disoit pour me donner courage,
Si mon compere Pierre est de garde aujourd'huy,
Non, ne vous faschez point, vous n'aurez point d'ennuy.
Cependant sans delay Messieurs frapent en maistre,
On crie patience, on ouure la fenestre.
Or sans plus m'amuser apres le contenu,
Je descends doucement pied chauffé l'autre nu,
Et me tapis d'aguet derriere vne muraille,
On ouure & brusquement entra ceste quenaille,
En humeur de nous faire vn assez mauuais tour,
Et moy qui ne leur dist ny bon soir ny bon iour,
Les voyant tous passez ie me sentis alaigre,
Lors dispos du talon ie vais comme vn chat maigre,
L'enfile la venelle, & tout leger d'effroy,
Je cours vn fort long-temps sans voir derriere moy :
Iusqu'à tans que trouuant du mortier, de la terre,
Du bois, des estançons, mains plâtras, mainte pierre,
Je me sentis plusloft au mortier embourbé,
Que ie ne m'aperçeus que ie fusse tombé.

On ne peut esuiter ce que le Ciel ordonne,
Mon âme cependant de colere frissonne,
Et prenant s'elle eust peu le destin à party,
De despit à son nez elle l'eust dementy,
Et m'asseure qu'il eust réparé mon dommage.
Comme ie fus sus pieds enduit comme vne image,
L'entendis qu'on parloit, & marchant à grands pas,
Qu'on disoit hastons-nous ie l'ay laissé fort bas,

Le m'aproche, ie voy, desireux de cognoistre,
Au lieu d'un medecin il luy faudroit vn Prestre,
Dist l'autre, puis qu'il est si proche de sa fin,
Comment, dist le valet estes-vous medecin,
Monfieur pardonnez moy le Curé ie demande,
Il s'encourt, & disant Adieu me recommande,
Il laisse là monfieur fasché d'estre deceu.
Or comme allant tousiours de pres ie l'aperceu,
Ie cogneu que c'estoit nostre amy, ie l'aproche,
Il me regarde au nez, & riant me reproche
Sans flambeau l'heure indeuë & de pres me voyant
Fangeux comme vn pourceau, le visage effroyant,
Le manteau sous le bras, la façon assoupie,
Estes-vous trauaillé de la Licantropie,
Dist-il en me prenant pour me taster le pous,
Et vous, dy-ie, Monfieur, quelle fièvre auez-vous?
Vous qui tranchez du sage ainsi parmy la ruë,
Faites vous sus vn pied toute la nuit la gruë?
Il voulut me conter comme on l'auoit pipé,
Qu'un valet du sommeil ou de vin occupé,
Souz couleur d'aller voir vne femme malade
L'auoit galamment payé d'une cassade:
Il nous faisoit bon voir tous deux bien estonnez,
Auant iour par la ruë avecq' vn pied de nez,
Luy pour s'estre leué esperant deux pistoles
Et moy tout las d'auoir receu tant de bricolles.
Il se met en discours, ie le laisse en riant,
Aussi que ie voyois aux riuës d'Oriant
Que l'aurore s'ornant de safran & de roses,

Se faifant voir à tous faifoit voir toutes chofes,
Ne voulant pour mourir qu'une telle beauté
Me vift en fe leuant fi fale & fi croté,
Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de fefte.
Ie cours à mon logis, ie heurte, ie tempefte,
Et croyez à frapper que ie n'eftois perclus :
On m'ouure, & mon valet ne me recognoift plus,
Monfieur n'eft pas ici, que Diable à fi bonne heure,
Vous frappez comme vn fourd, quelque temps ie demeure.
Ie le vois, il me voit, & demande eftonné,
Si le moine bouru m'auoit point promené,
Dieu, comme eftes-vous fait, il va, moy de le fuiure,
Et me parle en riant comme fi ie fuffe yure,
Il m'allume du feu, dans mon liét ie me mets.
Auec vœu fi ie puis de n'y tomber iamais,
Ayant à mes despens appris cefte fentence,
Qui gay fait vne erreur, la boit à repentance,
Et que quand on fe frotte auecq' les Courtifants,
Les branles de fortie en font fort desplaifants,
Plus on penetre en eux plus on sent le remeugle,
Et qui troublé d'ardeur entre au bordel aueugle,
Quand il en fort il a plus d'yeux & plus aigus,
Que Lyncé l'Argonaute ou le ialoux Argus.





A Monsieur Freminet.

SATYRE XII.

O n dit que le grand Paintre ayant fait vn ouurage.
Des iugemens d'autruy tiroit cest auantage,
Que selon qu'il iugeoit qu'ils estoient vrays, ou faux,
Docile à son profit, reformoit ses defaux,
Or c'estoit du bon tans que la hayne & l'enuye
Par crimes suposez n'attentoient à la vie,
Que le Vray du Propos estoit cousin germain,
Et qu'un chacun parloit le cœur dedans la main.

Mais que seruiroit-il maintenant de pretendre
S'amander par ceux là qui nous viennent reprendre.
Si selon l'interest tout le monde discourt :
Et si la verité n'est plus femme de court :
S'il n'est bon Courtisan, tant frisé peut-il estre,
S'il a bon appetit, qu'il ne iure à son maistre
Des la pointe du iour, qu'il est midy sonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a dîné,
Estrange effronterie en si peu d'importance.
Mais de ce costé là ie leur donnois quittance,
S'ils vouloient s'obliger d'epargner leurs amys,
Où par raison d'estat il leur est bien permis.

Cecy pourroit suffire à refroidir vne ame

Qui n'ose rien tenter pour la crainte du blafme,
A qui la peur de perdre enterre le talent :
Non pas moy qui me ry d'un esprit nonchalant
Qui pour ne faillir point retarde de bien faire :
C'est pourquoy maintenant ie m'expose au vulgaire
Et me donne pour bute aux iugements diuers.
Qu'un chacun taille, roigne, & glofe sur mes vers,
Qu'un refueur insolent d'ignorance m'accufe
Que ie ne fuis pas net, que trop simple est ma Muse,
Que i'ai l'humeur bizarre, inégal le cerueau,
Et s'il luy plaist encor qu'il me relie en veau.

Auant qu'aller si vite, au moins ie le supplie
Sçauoir que le bon vin ne peut estre fans lie,
Qu'il n'est rien de parfait en ce monde aujourd'huy :
Qu'homme ie fuis fuget à faillir comme luy :
Et qu'au furplus, pour moy, qu'il se face paroistre
Aussi vray, que pour luy, ie m'efforce de l'estre.

Mais sçais-tu Freminet ceux qui me blasmeront,
Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouueront,
A qui l'Ambition la nuit tire l'oreille,
De qui l'esprit auare en repos ne s'ameille,
Toufiours s'alambiquant apres nouveaux partis,
Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs apctis,
Qui rodent toute nuict, troublez de ialousie,
A qui l'amour lascif regle la fantasie,
Qui preferent vilains le profit à l'honneur,
Qui par fraude ont rauy les terres d'un myneur.

Telles fortes de gens vont apres les Pœtes,
Comme apres les hiboux vont criant les Chouëttes :

Leurs femmes vous diront fuyez ce medifant,
Facheufe est fon humeur, fon parler est cuifant,
Quoy Monsieur ! n'est-ce pas cest homme à la Satyre,
Qui perdrait fon amy, plustoft qu'un mot pour rire,
Il emporte la piece ! & c'est là de par-Dieu,
(Ayant peur que ce soit celle-là du milieu)
Où le foulier les blece, autrement ie n'estime
Qu'aucune eust volonté de m'accufer de crime.

Car pour elles depuis qu'elles viennent au point,
Elles ne voudroient pas que l'on ne le sceust point,
Vn grand contentement mal-aisement se celle :
Puis c'est des amoureux la regle vniuerfelle,
De defferer si fort à leur affection
Qu'ils estiment honneur leur folle passion.

Et quand est de l'honneur de leurs maris, ie pense
Qu'aucune à bon escient n'en prendroit la deffence,
Sçachant bien qu'on n'est pas tenu par charité,
De leur donner vn bien qu'elles leur ont osté.

Voilà le grand mercy que i'auray de mes paines,
C'est le cours du marché des affaires humaines,
Qu'encores qu'un chacun vaille icy bas son pris
Le plus cher toutesfois est souuent à mépris.

Or amy ce n'est point vne humeur de médire
Qui m'ayt fait rechercher ceste façon d'écrire,
Mais mon Pere m'aprist que des enseignemens
Les humains aprentifs formoient leurs iugemens,
Que l'exemple d'autrui doit rendre l'homme sage,
Et guettant à propos les fautes au passage,
Me disoit, considere où cest homme est reduict

Par son ambition, cest autre toute nuit,
Boit avec des Putains, engage son domaine,
L'autre sans trauailler, tout le iour se promeyne,
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu,
Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu,
Claude ayme sa voyfine, & tout son bien luy donne :
Ainsi me mettant l'œil sur chacune personne
Qui valoit quelque chose, ou qui ne valoit rien,
M'aprenoit doucement & le mal & le bien,
Affin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchasse,
Et qu'aux despens d'autrui sage ie m'enseignasse.

Sçays tu si ces propos me sçeurent esmouuoir,
Et contenir mon ame en vn iuste deuoir,
S'ils me firent penser à ce que l'on doit suiure
Pour bien & iustement en ce bas monde viure.

Ainsi que d'un voisin le trespas surueni
Fait refoudre vn malade en son liēt detenu
A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne,
Qui pour ne mourir point de crainte se pardonne,
De mesmes les esprits debonnaires & doux
Se façonnent prudens, par l'exemple des foux,
Et le blasme d'autrui leur fait ces bons offices,
Qu'il leur apprend que c'est de vertus, & de vices.

Or quoy que i'aye fait, si m'en font-ils restez,
Qui me pourront par l'age, à la fin estre ostez,
Ou bien de mes amis avec la remonstrance,
Ou de mon bon Demon fuyuant l'intelligence :
Car quoy qu'on puisse faire estant homme, on ne peut
Ny viure comme on doit, ny viure comme on veut.

En la terre icy bas il n'habitte point d'Anges :
Or les moins vicieux meritent des loüanges,
Qui fans prendre l'autrui, vivent en bon Chrestien,
Et sont ceux qu'on peut dire & faincts & gens de bien.

Quand ie suis à par moy souuent ie m'estudie,
(Tant que faire se peut) apres la maladie
Dont chacun est blecé, ie pense à mon deuoir
L'ouure les yeux de l'ame, & m'efforce de voir
Au trauers d'un chacun, de l'esprit ie m'escrime,
Puis dessus le papier mes caprices ie rime,
Dedans vne Satyre, où d'un œil doux amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y sent nommer.

Voilà l'un des pechez, où mon ame est encline,
On dit que pardonner est vne œuvre diuine,
Celuy m'obligera qui voudra m'excuser,
A son goust toutesfois chacun en peut vser :
Quant à ceux du mestier, ils ont de quoy s'ebatre,
Sans aller sur le pré nous nous pouuons combatre,
Nous montrant seulement de la plume ennemis.
En ce cas là du Roy les duëls sont permis :
Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entre eux s'en vont sans repartie.

Mais c'est vn Satyrique il le faut laisser là :
Pour moi j'en suis d'auis, & cognois à cela
Qu'ils ont vn bon esprit, Corfaires à Corfaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.



Macette.

SATYRE XIII.

La fameuse Macette à la Cour si connue,
Qui s'est aux lieux d'honneur eu credit maintenuë,
Et qui depuis dix ans, iusqu'en ses derniers iours,
A soustenu le prix en l'escrime d'amours,
Lasse en fin de seruir au peuple de quintaine,
N'estant passe-volant, soldat ny capitaine,
Depuis les plus chetifs iusques aux plus fendans,
Qu'elle n'ait desconfit & mis dessus les dents,
Lasse, di-ie, & non soule en fin s'est retiree
Et n'a plus autre obiet que la voute Etheree,
Elle qui n'eust auant que plorer son delit
Autre ciel pour obiet que le ciel de son liêt,
A changé de courage, & confitte en destresse
Imite avec ses pleurs la sainte pechereffe,
Donnant des saintes loix à son affection,
Elle a mis son amour à la deuotion.
Sans art elle s'habille & simple en contenance,
Son teint mortifié presche la continence,
Clergesse elle fait ià la leçon aux prescheurs,
Elle lit saint Bernard, la Guide des Pecheurs,
Les Meditations de la mere Therese,

Sçait que c'est qu'hypocrisie, avecque synderesis,
Iour & nuict elle va de conuent en conuent,
Visite les saincts lieux, se confesse souuent,
A des cas reseruez grandes intelligences,
Sçait du nom de Iesus toutes les Indulgences,
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des peres recollez.
Loin du monde elle fait sa demeure & son giste,
Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniste,
En fin c'est vn exemple en ce siecle tortu
D'amour, de charité, d'honneur & de vertu.
Pour Beate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette mesme a des-ià dit à Rome
La voyant aymer Dieu & la chair maistriser
Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.
Moy mesme qui ne croy de leger aux merueilles,
Qui reproche souuent mes yeux & mes oreilles,
La voyant si changée en vn temps si subit,
Le creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit,
Que Dieu la retiroit d'une faute si grande,
Et disois à par moy, mal vit qui ne s'amende,
Ià des-ià tout deuot contrit & penitent,
Je fus à son exemple esmeu d'en faire autant,
Quand par arrest du Ciel qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'une fille où j'ay ma fantaisie,
N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours,
La vieille me rendit tefmoin de ses discours.
Tapy dans vn recoin & couuert d'une porte
L'entendy son propos, qui fut de ceste sorte,

Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir,
Si ie vous veux du mal, qu'il me puisse aduenir,
Qu'eussiez vous tout le bien dont le Ciel vous est chiche,
L'ayant ie n'en seroy plus pauvre ny plus riche :
Car n'estant plus du monde au bien ie ne pretens,
Ou bien si i'en desire, en l'autre ie l'attens,
D'autre chose icy bas, le bon Dieu ie ne prie :
A propos, sçauiez-vous ? on dit qu'on vous marie,
Ie sçay bien vostre cas, vn homme grand, adroit,
Riche & Dieu sçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit,
Il vous ayme si fort, aussi pourquoy ma fille
Ne vous aimeroit-il, vous estes si gentille,
Si mignonne & si belle, & d'un regard si doux,
Que la beauté plus grande est laide aupres de vous :
Mais tout ne respond pas au traict de ce visage,
Plus vermeil qu'une rose & plus beau qu'un riuage,
Vous deuriez estant belle auoir de beaux habits,
Esclater de satin, de perles, de rubis.
Le grand regret que i'ay, non pas à Dieu ne plaise,
Que i'en ay de vous voir belle & bien à vostre aise :
Mais pour moy ie voudrois que vous eussiez au moins
Ce qui peut en amour fatisfaire à vos soins,
Que cecy fust de foye & non pas d'estamine.
Ma foy les beaux habits seruent bien à la mine,
On a beau s'agencer & faire les doux yeux,
Quand on est bien paré on en est tousiours mieux :
Mais sans auoir du bien, que sert la renommee ?
C'est vne vanité confusement semee,
Dans l'esprit des humains vn mal d'opinion,

Vn faux germe auorté dans nostre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaist les Dames
Ne font que des appas pour les debiles ames
Qui fans chois de raison ont le cerueau perclus.
L'honneur est vn vieux saint que l'on ne chomme plus.
Il ne fert plus de rien, sinon d'un peu d'excuse,
Et de sot entretien pour ceux là qu'on amuse,
Ou d'honneste refus quand on ne veut aymer,
Il est bon en discours pour se faire estimer :
Mais au fonds c'est abus sans excepter personne,
La sage le sçait vendre où la fotte le donne.

Ma fille c'est par là qu'il vous en faut auoir,
Nos biens comme nos maux font en nostre pouuoir,
Fille qui sçait son monde a saison oportune,
Chacun est artisan de sa bonne fortune,
Le mal-heur par conduite au bonheur cederà.
Aydez vous seulement & Dieu vous aydera.
Combien pour auoir mis leur honneur en sequestre,
Ont elles aux atours eschangé le limestre,
Et dans les plus hauts rangs esleué leurs maris :
Ma fille c'est ainsi que l'on vit à Paris,
Et la vesue aussi bien comme la mariee,
Celle est chaste sans plus qui n'en est point prie.
Toutes au fait d'amour se chauffent en vn poinct
Et Ieanne, que tu vois dont on ne parle point,
Qui fait si doucement la simple & la discrete
Elle n'est pas plus chaste, ains elle est plus secrete,
Elle a plus de respect non moins de passion
Et cache ses amours sous sa discretion.

Moy mesme croiriez vous pour estre plus âgée
Que ma part comme on dit en fust desliée mangée,
Non ma foy ie me fents & dedans & dehors
Et mon bas peut encor vser deux ou trois corps.
Mais chasque âge a son temps, selon le drap la robe,
Ce qu'un temps on a trop en l'autre on le desrobe :
Estant ieune i'ay sçeu bien vser des plaisirs,
Ores i'ay d'autres soins en semblables desirs,
Ie veux passer mon temps & couvrir le mystere,
On trouue bien la cour dedans vn monastere,
Et apres maint essay en fin i'ay reconnu
Qu'un homme comme vn autre est vn moine tout nu,
Puis outre le saint vœu qui sert de couuerture,
Ils sont trop obligez au secret de nature
Et sçauent plus discrets apporter en ayment,
Auecque moins d'esclat plus de contentement.
C'est pourquoy desguisant les boüillons de mon ame,
D'un long habit de cendre enuelopant ma flame,
Ie cache mon dessein aux plaisirs adonné,
Le peché que l'on cache est demi pardonné,
La faute seulement ne gist en la deffence,
Le scandale & l'opprobre est cause de l'offence,
Pourueu qu'on ne le sçache il n'importe comment,
Qui peut dire que non ne peche nullement,
Puis la bonté du Ciel nos offences surpasse,
Pourueu qu'on se confesse on a tousiours sa grace,
Il donne quelque chose à nostre passion,
Et qui ieune n'a pas grande deuotion,
Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce :

« C'est entre les deuots vn estrange commerce,
« Vn trafic par lequel au ioly temps qui court
« Toute affaire fascheuse est facile à la Cour.
le sçay bien que vostre âge encore ieune & tendre,
Ne peut ainsi que moy ces mysteres comprendre :
Mais vous deuriez ma fille en l'âge où ie vous voy,
Estre riche, contente, auoir fort bien dequoy,
Et pompeuse en habits, fine, accorte & rufée,
Reluire de ioyaux ainsi qu'une espousée :
Il faut faire vertu de la necessité,
Qui sçait viure icy bas n'a iamais paureté,
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'usage,
Il faut que les brillants soient en vostre visage,
Que vostre bonne grace en acquiere pour vous :
« Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux,
« S'enrichir de bonne heure est vne grand' sagesse,
« Tout chemin d'acquérir se ferme à la vieillesse
« A qui ne reste rien avec la paureté,
« Qu'un regret espineux d'auoir iadis esté.
Où lors qu'on a du bien, il n'est si decrepité
Qui ne trouue (en donnant) couuercle à sa marmite.

Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vos accueils, vos baisers & vos embrassemens,
C'est gloire & non pas honte en ceste douce peine
Des acquests de son liét accroistre son domaine,
Vendez ces doux regards, ces attraiçts, ces appas,
Vous mesme vendez vous, mais ne vous liurez pas,
Conseruez vous l'esprit, gardez vostre franchise,
Prenez tout s'il se peut, ne foyez iamais prise.

Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour vn petit plaisir, a cent mille douleurs,
Puis vn homme au desduit ne vous peut fatisfaire,
Et quand plus vigoureux il le pourroit bien faire,
Il faut tondre sur tout & changer à l'instant,
L'enuie en est bien moindre & le gain plus contant.
Sur tout foyez de vous la maistresse & la dame,
Faites s'il est possible, vn miroir de vostre ame,
Qui reçoit tous obiects & tout content les pert,
Fuyez ce qui vous nuist, ayez ce qui vous sert,
Faites profit de tout, & mesme de vos pertes,
A prendre sagement ayez les mains ouuertes,
Ne faites s'il se peut iamais present ny don.
Si ce n'est d'un chabot pour auoir vn gardon.
Par fois on peut donner pour les galands attraire,
A ces petits presents ie ne suis pas contraire,
Pourueu que ce ne soit que pour les amorcer :
Les fines en donnant se doiuent efforcer
A faire que l'esprit & que la gentillesse
Face estimer les dons & non pas la richesse,
Pour vous estimez plus qui plus vous donnera,
Vous gouvornant ainsi Dieu vous assistera,
Au reste n'espargnez ny Gaultier ny Garguille.
Qui se trouuera pris ie vous pri' qu'on l'estrille,
Il n'est que d'en auoir, le bien est tousiours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien.
Prenez à toutes mains, ma fille & vous fouuienne
Que le gain a bon goust de quelque endroit qu'il vienne.
Estimez vos amans selon le reuenu :

Qui donnera le plus qu'il soit le mieux venu,
Laissez la mine à part, prenez garde à la somme,
Riche vilain vaut mieux que pauvre Gentil-homme :
Le ne iuge pour moy les gens sur ce qu'ils font,
Mais selon le profit & le bien qu'ils m'en font.
Quand l'argent est meflé l'on ne peut reconnoistre
Celuy du seruiteur d'avec celuy du maistre,
L'argent d'un cordon bleu n'est pas d'autre façon
Que celuy d'un fripier où d'un aide à maçon,
Que le plus & le moins y mette difference
Et tienne feulement la partie en souffrance,
Que vous restablirez du iour au lendemain
Et tousiours retenez le bon bout à la main,
De crainte que le temps ne destruisse l'affaire :
Il faut suiure de pres le bien que l'on differe
Et ne le differer qu'entant que l'on le peut,
Ou se puisse aisement restablir quand on veut.
Tous ces beaux suffisans, dont la cour est semee,
Ne sont que triacleurs & vendeurs de fumee,
Ils sont beaux, bien peignez, belle barbe au menton :
Mais quand il faut payer, au diantre le teston,
Et faisant des mouuans & de l'ame faisie,
Ils croient qu'on leur doit pour rien la courtoisie,
Mais c'est pour leur beau nez : le puits n'est pas commun.
Si i'en auois un cent, ils n'en auroient pas un.

Et le Poëte croté avec sa mine austere
Vous diriez à le voir que c'est un secretaire,
Il va melancolique & les yeux abaissés,
Comme un Sire qui plaint ses parens trespassez,

Mais Dieu fçait, c'est vn homme auffi bien que les autres.
Jamais on ne luy voit aux mains des patenostres,
Il hante en mauuais lieux, gardez vous de cela,
Non, si i'estoy de vous, ie le planteroy là.
Et bien il parle liure, il a le mot pour rire :
Mais au reste apres tout, c'est vn homme à Satyre,
Vous croiriez à le voir qu'il vous deust adorer,
Gardez, il ne faut rien pour vous des-honorer.
Ces hommes melfdifans ont le feu sous la leure,
Ils font matelineurs, prompts à prendre la cheure,
Et tournent leurs humeurs en bijarres façons,
Puis ils ne donnent rien si ce n'est des chansons :
Mais non, ma fille non, qui veut viure à son aise,
Il ne faut simplement vn amy qui vous plaise,
Mais qui puisse au plaisir ioindre l'vtilité,
En amour autrement c'est imbecilité,
Qui le fait à credit n'a pas grande ressource,
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse.
Prenez moy ces Abbez, ces fils de financiers
Dont depuis cinquante ans les peres vsuriers,
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille,
C'est là que vostre main peut faire de beaux cous,
Ie sçay de ces gens là qui languissent pour vous :
Car estant ainfi ieune en vos beautez parfaites,
Vous ne pouuez sçauoir tous les coups que vous faites,
Et les traiçts de vos yeux haut & bas eflancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous bleffez,
Tel s'en vient plaindre à moy qui n'ose le vous dire,

Et tel vous rit de iour qui toute nuit fouspire,
Et se plaint de son mal, d'autant plus vehement,
Que vos yeux fans deffein le font innocemment.
En amour l'innocence est vn fçauant myftere,
Pourueu que ce ne soit vne innocence auftere,
Mais qui fçache par art donnant vie & trespas,
Feindre avecques douceur qu'elle ne le fçait pas :
Il faut aider ainfi la beauté naturelle,
L'innocence autrement est vertu criminelle,
Auec elle il nous faut & bleffer & garir,
Et parmy les plaifirs faire viure & mourir.
Formez vous des deffeins dignes de vos merites,
Toutes baffes amours font pour vous trop petites,
Ayez deffein aux dieux, pour de moindres beautez
Ils ont laiffé iadis les cieux des-habitez.

Durant tous ces discours, Dieu fçait l'impatience :
Mais comme elle a tousiours l'œil à la deffiance,
Tournant deçà delà vers la porte où i'estois,
Elle vift en furfaut comme ie l'efcoutois,
Elle trouffe bagage, & faifant la gentille,
Ie vous verray demain, à Dieu, bon soir ma fille.
Ha vieille, dy-ie, lors qu'en mon cœur ie maudis,
Est-ce là le chemin pour gagner Paradis,
Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres fi fainctes.
Que foient auant ta mort tes prunelles esteintes,
Ta maifon defcouuerte & fans feu tout l'Hyuer,
Auecque tes voifins iour & nuit eſtriuier
Et trainer fans confort triſte & deſeſperee,
Vne pauvre vieilleſſe & tousiours alteree.



SATYRE XIII.

I'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main
Cherchant en plain midy parmy le genre humain,
Vn homme qui fust homme & de faict & de mine
Et qui peust des vertus passer par l'estamine :
Il n'est coing & recoing que ie n'aye tanté
Depuis que la nature icy bas m'a planté,
Mais tant plus ie me lime & plus ie me rabote,
Ie croy qu'à mon aduis tout le monde radote,
Qu'il a la teste vuide & fans dessus dessous
Ou qu'il faut qu'au rebours ie sois l'un des plus fous.

C'est de nostre folie vn plaissant stratagemme,
Se flattant de iuger les autres par foy-mesme.

Ceux qui pour voyager s'embarquent dessus l'eau,
Voyent aller la terre & non pas leur vaisseau,
Peut estre ainsi trompé que fausement ie iuge,
Toutesfois si les fous ont leur sens pour refuge,
Ie ne suis pas tenu de croire aux yeux d'autrui,
Puis, i'en sçay pour le moins autant ou plus que luy.

Voilà fort bien parlé si l'on me vouloit croire,
Sotte presumption vous m'enyurez sans boire.

Mais apres en cherchant auoir autant couru
Qu'aux Auans de Noel fait le Moyne Bourru,

Pour retrouver vn homme enuers qui la Satyre
Sans flater, ne trouuaſt que mordre & que redire,
Qui ſçeust d'vn choiſ prudent toute choſe éplucher,
Ma foy ſi ce n'eſt vous ie n'en veux plus chercher.
Or ce n'eſt point pour eſtre eſleué de fortune,
Aux ſages comme aux fous c'eſt choſe aſſez commune,
Elle auance vn chacun ſans raiſon & ſans choiſ,
Les foux ſont aux echets les plus proches des Roys.

Auſſi mon iugement ſur cela ne ſe fonde,
Au compas des grandeurs ie ne iuge le monde,
L'eſclat de ces clinquans ne m'eſblouit les yeux,
Pour eſtre dans le Ciel ie n'eſtime les Dieux,
Mais pour s'y maintenir & gouverner de forte
Que ce tout en deuoir reglement ſe comporte,
Et que leur prouidence egallement conduit
Tout ce que le Soleil en la terre produit.
Des hommes tout ainſi ie ne puis recognoiſtre
Les grans : mais bien ceux là qui meritent de l'eſtre,
Et de qui le merite indomtable en vertu,
Force les accidens & n'eſt point abatu,
Non plus que de farceurs ie n'en puis faire conte.
Ainſi que l'vn deſcend on voit que l'autre monte,
Selon ou plus ou moins que dure le roollet,
Et l'habit faiſt ſans plus le maiſtre ou le vallet.
De meſme eſt de ces gens dont la grandeur ſe ioüe,
Auiourd'huy gros, enflez ſur le haut de la rouë,
Ilz ſont vn perſonnage, & demain renuerſez,
Chacun les met au rang des pechez effacez.
La faueur eſt bizarre, à traitter indocille,

Sans arrest, inconstante & d'humeur difficile,
Auecq' discretion il la faut carasser :
L'un la perd bien souuent pour la trop embrasser,
Ou pour s'y fier trop, l'autre par insolence,
Ou pour auoir trop peu ou trop de violence,
Ou pour se la promettre ou se la desnier,
En fin c'est vn caprice estrange à manier,
Son Amour est fragile & se rompt comme verre,
Et faict aux plus Matois donner du nez en terre.

Pour moy ie n'ay point veu parmy tant d'auancez,
Soit de ces temps icy, soit des siecles passez,
Homme que la fortune ayt tasché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait sçeu se bien conduire,
Or d'estre cinquante ans aux honneurs esleué,
Des grands & des petits dignement approuué,
Et de sa vertu propre aux malheurs faire obstacle,
Ie n'ay point veu de fots auoir faict ce miracle.
Aussi pour discerner & le bien & le mal,
Voir tout, congnoistre tout, d'un œil tousiours égal.
Manier dextrement les desseins de nos Princes,
Respondre à tant de gens de diuerfes Prouinces,
Estre des estrangers pour Oracle tenu,
Preuoir tout accident auant qu'estre aduenu,
Destourner par prudence vne mauuaise affaire,
Ce n'est pas chose aysée ou trop facile à faire.
Voilà comme on conserue auecq' le iugement
Ce qu'un autre dissipe & perd imprudemment :
Quand on se brusle au feu que soi mesme on attise,
Ce n'est point accident, mais c'est vne sottise.

Nous sommes du bon-heur de nous mesme artisans
Et fabriquons nos iours ou fascheux ou plaifans,
La fortune est à nous & n'est mauuaife ou bonne
Que selon qu'on la forme ou bien qu'on se la donne.

A ce point le mal-heur amy comme ennemy,
Trouuant au bord d'un puis vn enfant endormy,
En risque d'y tomber à son ayde s'auance
Et luy parlant ainfi, le refueille & le tance :
Sus badin leuez-vous : si vous tombiez dedans,
De douleur vos parens comme vous imprudens,
Croyant en leur esprit que de tout ie dispose,
Diroient en me blasmant que i'en serois la cause.

Ainfi nous seduifant d'une fauce couleur,
Souuent nous imputons nos fautes au mal-heur
Qui n'en peut mais, mais quoy ! l'on le prend à partie,
Et chacun de son tort cherche la garantie.
Et nous pensons bien fins, soit veritable ou faux,
Quand nous pouuons couurir d'excuses nos defaux :
Mais ainfi qu'aux petis aux plus grands personnages
Sondez tout iusqu'au fond, les fous ne sont pas sages.

Or c'est vn grand chemin iadis assez frayé,
Qui des rimeurs François ne fut oncq' essayé
Suiuant les pas d'Horace entrant en la carriere,
Le trouue des humeurs de diuerse maniere,
Qui me pourroient donner subiect de me mocquer,
Mais qu'est-il de besoin de les aller chocquer ?
Chacun ainfi que moy sa raison fortifie,
Et se forme à son gouft vne philosophie,
Ils ont droit de leur cause & de la contester,

Je ne suis chicanneur & n'aime à disputer.

Gallet a sa raison, & qui croira son dire,
Le hazard pour le moins luy promet vn Empire,
Toutesfois au contraire, estant leger & net,
N'ayant que l'esperance & trois dez au cornet,
Comme sur vn bon fond de rente ou de receptes
Deffus sept ou quatorze il assigne ses debtes,
Et trouue sur cela qui luy fournit dequoy :
Ils ont vne raison qui n'est raison pour moy,
Que ie ne puis comprendre, & qui bien l'examine :
Est-ce vice ou vertu qui leur fureur domine ?

L'un alleché d'esperoir de gagner vingt pour cent,
Ferme l'œil à sa perte, & librement consent
Que l'autre le despouille & ses meubles engage,
Mêmes s'il est besoin baille son heritage.

Or le plus sot d'entre eux, ie m'en rapporte à luy,
Pour l'un il perd son bien, l'autre celuy d'autrui,
Pourtant c'est vn traficq qui suit tousiours sa route,
Où bien moins qu'à la place on a fait banqueroute,
Et qui dans le brelan se maintient brauement,
N'en desplaist aux arrests de nostre Parlement.
Pensez vous sans auoir ces raisons toutes prestes,
Que le Sieur de Prouins persiste en ses requestes,
Et qu'il ait sans espoir d'estre mieux à la Court,
A son long balandran changé son manteau court,
Bien que depuis vingt ans sa grimace importune
Ayt à sa deffaueur obstiné la fortune.

Il n'est pas le cousin qui n'ait quelque raison,
De peur de reparer, il laisse sa maison,

Que son liēt ne defonce, il dort dessus la dure,
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couverture :
Ne se pouuant munir encontre tant de maux
Dont l'air intemperé faiēt guerre aux animaux,
Comme le chaud, le froid, les frimas & la pluye,
Et mil autres accidens, bourreaux de nostre vie,
Luy selon sa raison souz eux il s'est soufmis,
Et forçant la Nature il les a pour amis.
Il n'est point enreumé pour dormir sur la terre,
Son poulmon enflammé ne touffe le catterre,
Il ne craint ny les dents ny les defluētions
Et son corps a tout sain libres ses fonctions,
En tout indifferent tout est à son vsage,
On dira qu'il est foux ie croy qu'il n'est pas sage,
Que Diogene aussi fust vn foux de tout point,
C'est ce que le Cousin comme moy ne croit point.
Ainsi ceste raison est vne estrange beste,
On l'a bonne selon qu'on a bonne la teste,
Qu'on imagine bien du sens comme de l'œil,
Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil.
Or fuiuant ma raison & mon intelligence,
Mettant tout en auant & foin & diligence,
Et criblant mes raisons pour en faire vn bon choi,
Vous estes à mon gré l'homme que ie cherchois :
Afin doncq' qu'en discours le temps ie ne consomme,
Ou vous estes le mien, ou ie ne veux point d'homme.
Qu'vn chacun en ait vn ainsi qu'il luy plaira,
Rozete nous verrons qui s'en repentira.

Vn chacun en son sens selon son choi abonde,

Or m'ayant mis en gouſt des hommes & du monde,
Reduiſant bruſquement le tout en ſon entier
Encor faut il finir par vn tour du meſtier.

On dit que Iupiter Roy des Dieux & des hommes,
Se promenant vn iour en la terre où nous ſommes,
Reçeut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'age pareils, mais de mœurs differens,
L'un auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale :
Il les eſleue au Ciel, & d'abord leur eſtale
Parmy les bons propos, les graces & les ris,
Tout ce que la faueur depart aux fauoris,
Ils mangeoient à ſa table, aualoient l'ambroſie,
Et des plaiſirs du Ciel fouloient leur fantaſie ;
Ils eſtoient comme chefs de ſon Conſeil priué :
Et rien n'eſtoit bien fait qu'ils n'euffent aproué.
Minos eut bon eſprit, prudent, accord & ſage,
Et ſçeut iuſqu'à la fin iouer ſon perſonnage,
L'autre fut vn langard, reuelant les ſecrets
Du Ciel & de ſon Maïſtre aux hommes indiscrets,
L'un avecque prudence au Ciel s'impatroniſe,
Et l'autre en fut chaffé comme vn peteux d'Egliſe.





SATYRE XV.

Ouy i'escry rarement & me plais de le faire,
Non pas que la paresse en moy soit ordinaire,
Mais si tost que ie prens la plume à ce dessein,
Ie croy prendre en galere vne rame en la main
Ie sen au second vers que la Muse me dicte,
Et contre sa fureur ma raison se despite.

Or si par fois i'escry suiuant mon Ascendant,
Ie vous iure encor est-ce à mon corps deffendant,
L'astre qui de naissance à la Muse me lie,
Me fait rompre la teste apres ceste folie,
Que ie recongnois bien : mais pourtant, malgré moy
Il faut que mon humeur fasse ioug à sa loy,
Que ie demande en moy ce que ie me desnie,
De mon ame & du Ciel, estrange tyrannie;
Et qui pis est, ce mal qui m'afflige au mourir,
S'obstine aux recipez & ne se veut guarir,
Plus on drogue ce mal & tant plus il s'empire,
Il n'est point d'Elebore assez en Anticire,
Reuesche à mes raisons il se rend plus mutin
Et ma philosophie y perd tout son Latin.
Or pour estre incurable il n'est pas necessaire,
Patient en mon mal que ie m'y doiue plaire,

Au contraire il m'en fasche & m'en desplaïs si fort
Que durant mon accez ie voudrois estre mort :
Car lors qu'on me regarde, & qu'on me iuge vn poëte,
Et qui par consequent a la teste mal faite,
Confus en mon esprit ie suis plus desolé,
Que si i'estois maraut, ou ladre, ou verollé.

Encor' si le transport dont mon ame est faisie,
Auoit quelque respect durant ma frenaisie,
Qu'il se reglast selon les lieux moins importans,
Ou qu'il fist choix des iours, des hommes ou du temps,
Et que lors que l'hyuer me renferme en la chambre,
Aux iours les plus glacez de l'engourdy Novembre,
Apollon m'obsedaist, i'aurois en mon malheur,
Quelque contentement à flater ma douleur.

Mais aux iours les plus beaux de la saison nouuelle
Que Zephire en ses rets surprend Flore la belle,
Que dans l'air les oyseaux, les poissons en la mer,
Se pleignent doucement du mal qui vient d'aymer,
Ou bien lors que Ceres de fourment se couronne,
Ou que Bacchus souspire amoureux de Pomone,
Ou lors que le saffran, la derniere des fleurs,
Dore le Scorpion de ses belles couleurs,
C'est alors que la verue insolemment m'outrage,
Que la raison forcee obeyt à la rage,
Et que sans nul respect des hommes ou du lieu,
Qu'il faut que i'obeisse aux fureurs de ce Dieu :
Comme en ces derniers iours les plus beaux de l'annee,
Que Cibelle est par tout de fruiçts enuironnee,
Que le payfant recueille emplissant à milliers

Greniers, granges, chartis, & caues & celiers,
Et que Iunon riant d'une douce influence,
Rend son œil favorable aux champs qu'on ensemence,
Que ie me resoudois loing du bruit de Paris
Et du soing de la Cour ou de ses fauoris,
M'esgayer au repos que la campagne donne,
Et sans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne,
D'un bon mot faire rire en si belle faison,
Vous, vos chiens & vos chats, & toute la maison,
Et là dedans ces champs que la riuere d'Oyse,
Sur des arenes d'or en ses bors se degoyse,
(Seiour iadis si doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sydon en proye à ses peuples François)
Faire maint soubre-faut, libre de corps & d'ame,
Et froid aux appetis d'une amoureuse flame,
Estre vuide d'amour comme d'ambition,
Des gallands de ce temps horrible passion.

Mais à d'autres reuers ma fortune est tournée,
Dés le iour que Phœbus nous monstre la iournee,
Comme vn hiboux qui fuit la lumiere & le iour,
Ie me leue & m'en vay dans le plus creux seiour
Que Royaumont recelle en ses forests secrettes,
Des renards & des loups les ombreuses retraittes,
Et là malgré mes dents ronguant & rauassant,
Polissant les nouueaux, les vieux rapetassant,
Ie fay des vers, qu'encore qu'Apollon les adouë,
Dedans la Cour, peut estre, on leur fera la mouë,
Ou s'ils font à leur gré bien faicts & bien polis,
I'auray pour recompence, ils font vrayment iolis :

Mais moy qui ne me reigle aux iugemens des hommes,
Qui dedans & dehors cognoy ce que nous fommes,
Comme le plus fouuent ceux qui sçauent le moins,
Sont temerairement & iuges & tesmoins,
Pour blafme ou pour louange ou pour froide parole,
Ie ne fay de leger banqueroute à l'escolle
Du bon homme Empedocle, où son discours m'apprend
Qu'en ce monde il n'est rien d'admirable & de grand
Que l'esprit desdaignant vne chose bien grande,
Et qui Roy de foy-mesme à foy-mesme commande.

Pour ceux qui n'ont l'esprit si fort ny si trempé,
Afin de n'estre point de foy-mesme trompé,
Chacun se doit cognoistre, & par vn exercice
Cultiuant sa vertu defraciner son vice,
Et censeur de foy-mesme avec soing corriger
Le mal qui croist en nous, & non le negliger,
Esueiller son esprit troublé de refuerie;
Comme doncq' ie me plains de ma forcenerie,
Que par art ie m'efforce à regler ses accès,
Et contre mes deffaux que i'intente vn procès,
Comme on voit par exemple en ces vers où i'accuse
Librement le caprice où me porte la Muse,
Qui me repaist de baye en ses foux passe-temps,
Et malgré moy me faict aux vers perdre le temps,
Ils deuioient à propos tascher d'ouurir la bouche,
Mettant leur iugement sur la pierre de touche,
S'estudier de n'estre en leurs discours trenchans,
Par eux mesmes iugez ignares ou meschans,
Et ne mettre sans choix en égalle balance

Le vice, la vertu, le crime, l'insolence.
Qui me blasme aujourd'hui, demain il me louera,
Et peut estre aussi tost il se desaduouera.
La louange est à prix, le hazard la debite,
Où le vice souuent vaut mieux que le merite :
Pour moy ie ne fay cas ny ne me puis vanter
Ny d'un mal ny d'un bien que l'on me peut oster.

Auecq' proportion se depart la louange,
Autrement c'est pour moy du baragouyn estrange,
Le vrai me faict dans moy recognoistre le faux,
Au poix de la vertu ie iuge les deffaux,
L'affine l'enuieux cent ans apres la vie,
Où l'on dit qu'en Amour se conuertit l'Enuie :
Le iuge sans reproche est la Posterité,
Le temps qui tout descouure en fait la verité,
Puis la monstre à nos yeux, ainsi dehors la terre
Il tire les trefors, & puis les y referre.

Doncq' moy qui ne m'amuse à ce qu'on dit icy,
Ie n'ay de leurs discours ny plaisir ny soucy,
Et ne m'esmeus non plus quand leur discours fourvoye,
Que d'un conte d'Vrgande & de ma mere l'Oye.

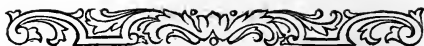
Mais puis que tout le monde est aueugle en son fait
Et que deffous la Lune il n'est rien de parfait,
Sans plus se controller quand à moy ie conseille
Qu'un chacun doucement s'excuse à la pareille,
Laiſſons ce qu'en refuant ces vieux foux ont escrit,
Tant de philosophie embarrasse l'esprit,
Qui se contraint au monde il ne vit qu'en torture,
Nous ne pouvons faillir suiuant nostre nature.

Je t'excuse Pierrot, de mesme excuse moy,
'Ton vice est de n'auoir ny Dieu, ny foy, ny loy,
Tu couures tes plaisirs avec l'hypocrisie,
Chupin se taisant veut courir sa ialousie,
Rison accroist son bien d'vsure & d'interests,
Selon ou plus ou moins Ian donne ses arrests,
Et comme au plus offrant debite la Iustice.
Ainsi sans rien laisser vn chacun a son vice,
Le mien est d'estre libre & ne rien admirer,
'Tirer le bien du mal lors qu'il s'en peut tirer,
Sinon adoucir tout par vne indifference,
Et vaincre le mal-heur avecq' la patience,
Estimer peu de gens, suyure mon vercoquin,
Et mettre à mesme taux le noble & le coquin.
D'autre part ie ne puis voir vn mal sans m'en plaindre,
Quelque part que ce soit ie ne me puis contraindre.
Voyant vn chicaneur riche d'auoir vendu
Son deuoir à celui qui deust estre pendu,
Vn Aduocat instruire en l'vne & l'autre cause,
Vn Lopet qui partis dessus partis propose,
Vn Medecin remplir les limbes d'auortons,
Vn Banquier qui fait Rome icy pour fix testons,
Vn Prelat enrichy d'interest & d'vsure,
Plaindre son bois saisy pour n'estre de mesure,
Vn Ian abandonnant femme, filles, & sœurs,
Payer mesmes en chair iusques aux rotisseurs,
Rouffet faire le Prince, & tant d'autre mystere,
Mon vice est, mon amy, de ne m'en pouuoir taire.
Or des vices où sont les hommes attachez,

Comme des petits maux font les petits pechez,
Ainsi les moins mauuais font ceux dont tu retires
Du bien, comme il aduient le plus fouuent des pires,
Au moins estimez tels : c'est pourquoi fans errer,
Au sage bien fouuent on les peut desirer,
Comme aux Prescheurs l'audace à reprendre le vice,
La folie aux enfans, aux Iuges l'iniustice.
Vien doncq' & regardans ceux qui faillent le moins,
Sans aller rechercher ny preuues ny tesmoins,
Informans de nos faits fans haine & fans enuie,
Et iusqu'au fond du sac espluchons nostre vie.

De tous ces vices là, dont ton cœur entaché
N'est veu par mes escriis si librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage,
En vendant la Iustice, au Ciel tu fais outrage,
Le pauvre tu destruis, la veufue & l'orphelin,
Et ruines chacun avecq' ton patelin,
Ainsi consequemment de tout dont ie t'offence,
Et dont ie ne m'attens d'en faire penitence :
Car parlant librement ie pretens t'obliger
A purger tes deffaux, tes vices corriger,
Si tu le fais en fin, en ce cas ie merite,
Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.





A Monsieur de Forqueuaus.

SATYRE XVI.

Pvisque le iugement nous croist par le dommage,
Il est temps Forqueuaus, que ie deuienne sage,
Et que par mes trauaux i'apprenne à l'auenir
Comme en faisant l'amour on se doit maintenir :
Après auoir passé tant & tant de trauerfes,
Auoir porté le ioug de cent beautez diuerfes,
Auoir en bon foldat combatu nuit & iour,
Je dois estre routier en la guerre d'Amour,
Et comme vn vieux guerrier blanchi deffous les armes
Sçauoir me retirer des plus chaudes alarmes,
Destourner la fortune, & plus fin que vaillant,
Faire perdre le coup au premier assaillant,
Et sçauant deuenue par vn long exercice,
Conduire mon bonheur avec de l'artifice,
Sans courir comm' vn fou faizy d'aveuglement,
Que le caprice emporte, & non le iugement :
Car l'esprit en amour sert plus que la vaillance,
Et tant plus on s'efforce, & tant moins on auance.
Il n'est que d'estre fin & de soir, ou de nuit,
Surprendre si l'on peut l'ennemy dans le lit.

Du temps que ma ieunesse à l'amour trop ardente
Rendoit d'affection mon ame violente,
Et que de tous costés sans choïs ou sans raison
L'alloy comme vn limier apres la venaison,
Souuent de trop de cœur i'ay perdu le courage,
Et piqué des douceurs d'un amoureux visage
L'ay si bien combatu, ferré flanc contre flanc,
Qu'il ne m'en est resté vne goutte de sang :
Or sage à mes despens i'esquie la bataille,
Sans entrer dans le champ i'attens que l'on m'affaille,
Et pour ne perdre point le renom que i'ay eu
D'un bon mot du vieux temps ie couure tout mon ieu,
Et sans estre vaillant ie veux que l'on m'estime.
Ou si parfois encor i'entre en [la] vieille escrime,
Ie gouste le plaisir sans en estre emporté,
Et prens de l'exercice au pris de ma santé :
Ie resigne aux plus forts ces grands coups de maitrise,
Accablé sous le fais ie fuy toute entreprise,
Et sans plus m'amuser aux places de renom
Qu'on ne peut emporter qu'à force de Canon,
L'ayme vne amour facile & de peu de defense,
Si ie voi qu'on me rit, c'est là que ie m'auance,
Et ne me veux chaloir du lieu, grand ou petit,
La viande ne plaist que selon l'appetit.
Toute amour a bon goust pourueu qu'elle recrée
Et s'elle est moins louable, elle est plus asseurée :
Car quand le ieu déplait sans soupçon, ou danger
De coups, ou de poison, il est permis changer.
Aymer en trop haut lieu vne Dame hautaine

C'est aimer en foucy le trauail, & la peine,
C'est nourrir son amour de respect, & de soïn,
Ie suis saoul de feruir le chapeau dans le poing,
Et fuy plus que la mort l'amour d'une grand Dame,
Toufiours comme vn forçat il faut estre à la rame,
Nauiger iour, & nuit, & sans profit aucun
Porter tout feul le fais de ce plaisir commun :
Ce n'est pas, Forqueuaus, cela que ie demande,
Car si ie donne vn coup, ie veux qu'on me le rende,
Et que les combatans à l'egal colierez,
Se donnent l'un à l'autre autant de coups fourez :
C'est pourquoy ie recherche vne ieune fillette
Experte des longtemps à courir l'eguillette,
Qui soit viue & ardente au combat amoureux,
Et pour vn coup receu qui vous en rende deux.
La grandeur en amour est vice insupportable,
Et qui sert hautement est toufiours miserable,
Il n'est que d'estre libre, & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
Et pour le prix commun choisir sa marchandise,
Ou si l'on n'en veut prendre au moins on en deuise,
L'on taste, l'on manie & sans dire combien,
On se peut retirer, l'obiet n'en couste rien :
Au fauoureux traffic de ceste mercerie,
I'ay consummé les iours les plus beaux de ma vie,
Marchant des plus rusez & qui le plus souuent,
Payoit ses creanciers de promesse & de vent,
Et encore n'estoit le hazard, & la perte,
I'en voudrois pour iamais tenir boutique ouuerte,

Mais la rifque m'en fâche & fi fort m'en desplaift
Qu'au malheur que ie crains ie pofpofe l'acqueft,
Si bien que redoutant la verolle & la goutte,
Ie banny ces plaifirs & leur fais banqueroutte,
Et refigne aux mignons, aueuglez en ce ieu,
Auecques les plaifirs tous les maux que i'ay eu,
Les boutons du printems, & les autres fleurettes
Que l'on cueille au iardin des douces amourettes,
Le Mercure, & l'eau fort me font à contre-cœur,
Ie hay l'eau de Gaiac, & l'eftoufante ardeur
Des fourneaux enfumez où l'on perd fa fubftance
Et où l'on va tirant vn homme en quinteffence.
C'eft pourquoy tout à coup ie me fuis retiré,
Voulant d'orefnauant demeurer affeuré,
Et comme vn marinier efchappé de l'orage,
Du haure feurement contempler le naufrage,
Ou fi par fois encor ie me remets en mer,
Et qu'un œil enchanteur me contraigne d'aymer,
Combattant mes efprits par vne douce guerre
Ie veux en feureté nauiger terre à terre :
Ayant premierement vifité le vaiſſeau,
S'il eft bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'eft pas peu de cas de faire vn long voyage,
Ie tiens vn homme fous qui quitte le riuage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop prefumer
Se commet aux hazards de l'amoureuſe mer :
Expert en ſes trauaux pour moy ie la deteſte,
Et la fuy tout ainſi comme ie fuy la peſte.

Mais auffi, Forqueuaus, comme il eft mal-aifé
Que noſtre eſprit ne ſoit quelquefois abuſé
Des appas enchanteurs de ceſt enfant volage,
Il faut vn peu baiffer le col ſous le ſeruage,
Et donner quelque place aux plaifirs ſauoureux :
Car c'eſt honte de viure & de n'eſtre amoureux :
Mais il faut en aymant ſ'aider de la fineſſe,
Et ſçauoir rechercher vne ſimple maiſtreſſe,
Qui ſans vous aſſeruir vous laiſſe en liberté,
Et ioigne le plaifir avecq la ſeureté,
Qui ne ſache que c'eſt que d'eſtre courtiſee,
Qui n'ait de maint amour la poitrine embrafee,
Qui ſoit douce & nicette, & qui ne ſache pas,
Apprentiue au meſtier, que valent les appas,
Que ſon œil, & ſon cœur parlent de meſme forte,
Qu'aucune affection hors de ſoy ne l'emporte,
Bref qui ſoit toute à nous, tant que la paſſion
Entretiendra nos ſens en ceſte affection :
Si parſois ſon eſprit ou le noſtre ſe laſſe
Pour moy ie ſuis d'auis que l'on change de place,
Qu'on ſe range autre part, & ſans regret aucun
D'abſence ou de meſpris que l'on ayme vn chacun :
Car il ne faut iurer aux beautez d'vne Dame,
Ains changer par le temps & d'amour & de flâme.
C'eſt le change qui rend l'homme plus vigoureux,
Et qui iuſqu'au tombeau le faiſt eſtre amoureux :
Nature ſe maintient pour eſtre variable,
Et pour changer ſouuent ſon eſtat eſt durable :

Aussi l'affection dure eternellement,
Pourueu fans se lasser qu'on change à tout moment,
De la fin d'une amour l'autre naist plus parfaite,
Comme on voit vn ^grand feu naistre d'une bluette.





SATYRE XVII.

Non non i'ay trop de cœur pour laschement me rendre,
L'amour n'est qu'un enfant dont l'on se peut deffendre,
Et l'homme qui flechit sous sa ieune valleur,
Rend par ses laschetes coupable son malheur,
Il se defait soy-mesme & soy-mesme s'outrage,
Et doibt son infortune à son peu de courage :
Or moy pour tout l'effort qu'il fasse à me domter,
Rebelle à sa grandeur ie le veux effronter,
Et bien qu'avec les Dieux on ne doive debattre,
Comme un nouveau Toitan si le veux-ie combattre.
Auecq' le desespoir ie me veux asseurer,
C'est salut aux vaincuz de ne rien esperer.
Mais hélas ! c'en est fait quand les places sont prises
Il n'est plus temps d'auoir recours aux entreprises,
Et les nouveaux desseins d'un salut pretendu
Ne seruent plus de rien lors que tout est perdu.
Ma raison est captiue en triomphe menée,
Mon ame déconfite au pillage est donnée,
Tous mes sens m'ont laissé seul & mal aduerty,
Et chacun s'est rangé du contraire party,
Et ne me reste plus de la fureur des armes,
Que des cris, des sanglots, des soursirs & des larmes.
Dont ie suis si troublé qu'encor ne sçay-ie pas

Où pour trouuer secours ie tourneray mes pas.
Aussi pour mon salut que doi ie plus attendre,
Et quel sage conseil en mon mal puis-ie prendre,
S'il n'est rien icy bas de doux & de clement,
Qui ne tourne visage à mon contentement ?
S'il n'est astre esclairant en la nuit solitaire,
Ennemy de mon bien qui ne me soit contraire,
Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux :
Il n'est pour moy là haut ny clemence, ny Dieux,
Au Ciel comme en la terre il ne faut que i'attende
Ny pitié ny faueur au mal qui me commande :
Car encor' que la dame en qui seule ie vy,
M'ait avecque douceur sous ses loix afferuy,
Que ie ne puisse croire en voyant son visage,
Que le Ciel l'ait formé si beau pour mon dommage,
Ny moins qu'il soit possible en si grande beauté
Qu'avecque la douceur loge la cruauté,
Pourtant toute esperance en mon ame chancelle,
Il suffit pour mon mal que ie la trouue belle.
Amour qui pour objet n'a que mes desplaisirs,
Rend tout ce que i'adore ingrat à mes desirs,
Toute chose en ayment est pour moy difficile,
Et comme mes soursirs ma peine est infertile,
D'autre part sçachant bien qu'on n'y doit aspirer,
Aux cris i'ouure la bouche & n'ose soursirer,
Et ma peine estouffée avecques le silence,
Estant plus retenue a plus de violence.
Trop heureux si i'auois en ce cruel tourment,
Moins de discretion & moins de sentiment,

Ou fans me relascher à l'effort du martyre,
Que mes yeux, ou ma mort, mon amour peussent dire.
Mais ce cruel enfant insolent deuenu,
Ne peut estre à mon mal plus longtemps retenu,
Il me contrainct aux pleurs, & par force m'arrache
Les cris qu'au fond du cœur la reuerence cache.
Puis doncq' que mon respect peut moins que sa douleur
Je lasche mon discours à l'effort du mal-heur,
Et poussé des ennuis dont mon ame est atteinte,
Par force ie vous fais ceste piteuse plainte,
Qu'encore ne rendrois ie en ces derniers efforts,
Si mon dernier soupir ne la iette dehors.
Ce n'est pas toutesfois que pour m'escouter plaindre,
Je tasche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rendre par mes pleurs vostre œil moins rigoureux.
La plainte est inutile à l'homme mal-heureux :
Mais puis qu'il plaist au Ciel par vos yeux que ie meure,
Vous direz que mourant ie meurs à la bonne heure,
Et que d'aucun regret mon trespas n'est fuiuy,
Sinon de n'estre mort le iour que ie vous vy,
Si diuine & si belle, & d'attrais si pourueüe.
Ouy ie deuois mourir des trais de vostre veüe,
Avec mes tristes iours mes miseres finir,
Et par feu comme Hercule immortel deuenir,
L'eusse brulant là haut en des flammes si claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui seruant comme moy de trophée à vos yeux,
Pour vous aymer en terre eussent quitté les Cieux.
Eternisant par tout ceste haute victoire,

I'eusse engraué là haut leur honte & vostre gloire,
Et comme en vous seruant aux pieds de vos Autels,
Ils voudroient pour mourir n'estre point immortels.

Heureusement ainsi i'eusse peu rendre l'ame,
Après si bel effect d'une si belle flamme,
Aussi bien tout le temps que i'ay vescu depuis,
Mon cœur gesné d'amour n'a vescu qu'aux ennuis.
Depuis de iour en iour s'est mon ame enflammee,
Qui n'est plus que d'ardeur & de peine animee,
Sur mes yeux esgarez ma tristesse se lit,
Mon age auant le temps par mes maux s'enuieillit.
Au gré des passions mes amours font contraintes,
Mes vers bruslans d'amour ne resonnent que plaintes,
De mon cœur tout flety l'allegresse s'enfuit,
Et mes tristes penfers comme oyseaux de la nuit,
Volant dans mon esprit à mes yeux se presentent,
Et comme ils font du vray du faux ils m'espouuantent.
Et tout ce qui repasse en mon entendement,
M'apporte de la crainte & de l'estonnement :
Car soit que ie vous pense ingrate ou secourable,
La playe de vos yeux est tousiours incurable ,
Tousiours faut il perdant la lumiere & le iour,
Mourir dans les douleurs ou les plaisirs d'amour.

Mais tandis que ma mort est encore incertaine
Attendant qui des deux mettra fin à ma peine,
Ou les douceurs d'amour, ou bien vostre rigueur,
Ie veux sans fin tirer les sospirs de mon cœur,
Et deuant que mourir ou d'une ou d'autre sorte,
Rendre en ma passion si diuine & si forte,

Vn viuant tesmoignage à la posterité,
De mon amour extrefme, & de vostre beauté,
Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inspirent,
Pour vostre gloire atteindre où les sçauans aspirent,
Et rendre memorable aux siecles à venir,
De vos rares vertus le noble souuenir.





ELEGIE ZELOTIPIQUE.

Bien que ie sçache au vray tes façons & tes ruses,
I'ay tant & si long temps excusé tes excuses,
Moy-mesme ie me suis mille fois démenty,
Estimant que ton cœur par douceur diuerty,
Tiendroit ses laschetes à quelque conscience :
Mais en fin ton humeur force ma patience.
I'accuse ma foiblesse, & sage à mes despens,
Si ie t'aymay iadis ores ie m'en repens,
Et brisant tous ces nœuds, dont i'ay tant fait de conte,
Ce qui me fut honneur m'est ores vne honte,
Pensant m'oster l'esprit, l'esprit tu m'as rendu.
I'ay regagné sur moy ce que i'auois perdu,
Ie tire vn double gain d'vn si petit dommage,
Si ce n'est que trop tard ie suis deuenu sage,
Toutes-fois le bon-heur nous doibt rendre contans,
Et pourueu qu'il nous vienne il vient tousiours à temps.
Mais i'ay doncq' supporté de si lourdes iniures,
I'ay doncq' creu de ses yeux les lumieres pariures,
Qui me naurant le cœur me promettoient la paix,
Et donné de la foy à qui n'en eut iamais !
I'ay doncq' leu d'autre main ses lettres contre-faites ,
I'ay doncq' sçeu ses façons, recogneu ses deffaites,

Et comment elle endort de douceur sa maison,
Et trouue à s'excuser quelque fauce raison,
Vn procès, vn accord, quelque achapt, quelques ventes,
Visites de cousins, de freres, & de tantes,
Pendant qu'en autre lieu sans femmes & sans bruiet,
Sous pretexte d'affaire elle passe la nuit :
Et cependant aueugle en ma peine enflammee,
Ayant sceu tout cecy ie l'ay tousiours aymee,
Pauvre sot que ie suis, ne deuoy-ie à l'instant
Laisser là ceste ingratitude & son cœur inconstant ?

Encor' feroit ce peu si d'amour emportee,
Ie n'auois à son teint, & sa mine affectee,
Leu de sa passion les signes euidans,
Que l'amour imprimoit en ses yeux trop ardans,
Mais qu'est il de besoin d'en dire d'auantage,
Iray-ie rafraichir sa honte & mon dommage ?
A quoy de ses discours diray-ie le deffaut,
Comme pour me piper elle parle vn peu haut,
Et comme bassément à secretes volees,
Elle ouure de son cœur les flames recelees,
Puis sa voix rehaussant en quelques mots ioyeux,
Elle cuide charmer les ialoux curieux,
Faiet vn conte du Roy, de la Reyne, & du Louure,
Quand malgré que i'en aye amour me le découure,
Me déchifre aussi-tost son discours indiscret,
(Helas ! rien aux ialoux ne peut estre secret)
Me fait veoir de ses traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux soupçons d'amour trop simple est sa malice,
Ces heurtemens de pieds en feignant de s'asseoir,

Faire sentir ses gands, ses cheueux, son mouchoir,
Ces rencontres de mains, & mille autres caresses,
Qu'vsent à leurs amans les plus douces maistresses,
Que ie tais par honneur craignant qu'auecq' le sien
En vn discours plus grand i'engageasse le mien.

Cherche doncq' quelque sot au tourment insensible
Qui souffre ce qui m'est de souffrir impossible,
Car pour moy i'en suis las (ingrate) & ie ne puis
Durer plus longuement en la peine où ie suis.
Ma bouche incessamment aux plaintes est ouuerte,
Tout ce que i'apperçoy semble iurer ma perte,
Mes yeux tousiours pleurans de tourment éueillez,
Depuis d'un bon sommeil ne se sont veuz fillez,
Mon esprit agité fait guerre à mes pensees,
Sans auoir reposé vingt nuicts se sont passees,
Ie vais comme vn Lutin deçà delà courant,
Et ainsi que mon corps mon esprit est errant.
Mais tandis qu'en parlant au feu qui me surmonte,
Ie despeins en mes vers ma douleur & ta honte,
Amour dedans le cœur m'affaut si viuement,
Qu'auecque tout desdain ie perds tout iugement.
Vous autres que i'emploie à l'espier sans cesse,
Au logis, en visite, au sermon, à la Messe,
Cognoissant que ie suis amoureux & ialoux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez-vous ?
Ha pourquoy m'esles-vous, à mon dam, si fidelles,
Le porteur est fascheux de fascheuses nouuelles,
Defferez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux.

Si dans quelque maison fans femme elle s'arreste,
S'on luy fait au Palais quelque signe de teste,
S'elle rit à quelqu'un, s'elle appelle vn valet,
S'elle baille en cachete ou reçoÿue vn poulet,
Si dans quelque recoin quelque vieille incogneue,
Marmotant vn Pater luy parle ou la saluë,
Déguisez en le fait, parlez m'en autrement,
Trompant ma ialousie & vostre iugement,
Dites moy qu'elle est chaste, & qu'elle en a la gloire,
Car bien qu'il ne soit vray si ne le puis-je croire,
De contraires efforts mon esprit agité,
Douteux s'en court de l'une à l'autre extremité,
La rage de la hayne & l'amour me transporte,
Mais i'ay grand peur enfin que l'amour soit plus forte.
Surmontons par mespris ce desir indiscret,
Au moins s'il ne se peut l'aymeray-je à regret,
Le bœuf n'ayme le ioug que toutesfois il traine,
Et meslant fagement mon amour à la hayne,
Donnons luy ce que peut ou que doit receuoir
Son merite égallé iustement au deuoir.
En Conseiller d'Estat de discours ie m'abuse,
Vn Amour violent aux raisons ne s'amuse,
Ne sçay ie que son œil ingrat à mon tourment,
Me donnant ce desir m'osta le iugement?
Que mon esprit blessé nul bien ne se proposè,
Qu'auueugle & sans raison ie confonds toute chose,
Comme vn homme insensé qui s'emporte au parler,
Et dessigne avec l'œil mille chasteaux en l'air.
C'en est fait pour iamais la chance en est ietee,

D'un feu si violent mon ame est agitée,
Qu'il faut bon-gré, mal-gré laisser faire au destin
Heureux si par la mort i'en puis estre à la fin,
Et si ie puis mourant en ceste frenesie,
Voir mourir mon amour avecq' ma ialousie.
Mais Dieu que me sert il en pleurs me consumer,
Si la rigueur du Ciel me contrainct de l'aymer ?
Où le Ciel nous incline à quoy sert la menace ?
Sa beauté me rappelle où son deffaut me chasse,
Aymant & desdaignant par contraires efforts,
Les façons de l'esprit & les beautez du corps :
Ainsi ie ne puis viure avec elle, & sans elle.
Ha Dieu que fusses-tu ou plus chaste ou moins belle,
Ou peusses-tu congnoistre, & voir par mon trespas,
Qu'avecque ta beauté ton humeur ne sied pas :
Mais si ta passion est si forte & si viue,
Que des plaisirs des sens ta raison soit captiue,
Que ton esprit blessé ne soit maistre de foy,
Ie n'entends en cela te prescrire vne loy,
Te pardonnant par moy ceste fureur extremes,
Ainsi comme par toy ie l'excuse en moy mesme :
Car nous sommes tous deux en nostre passion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encor en ce mal-heur où tu te precipites,
Doibs-tu par quelque soin t'obliger tes merites,
Cognoistre ta beauté, & qu'il te faut auoir,
Auecques ton Amour esgard à ton deuoir,
Mais sans discretion tu vas à guerre ouuerte,
Et par sa vanité triomphant de ta perte,

Il monstre tes faueurs, tout haut il en discourt,
Et ta honte & fa gloire entretiennent la Court.
Cependant me iurant tu m'en dis des iniures,
O Dieux ! qui sans pitié punissez les pariures,
Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects,
Vengez plustost sur moy les pechez qu'elle a faiçts.

S'il est vray sans faueur que tu l'escoutes plaindre,
D'où vient pour son respect que l'on te voit contraindre,
Que tu permets aux siens lire en tes passions,
De veiller iour & nuict dessus tes actions,
Que tousiours d'un vallet ta carrosse est suiuiue,
Qui rend comme espion compte exact de ta vie,
Que tu laisse vn chacun pour plaie à ses soupçons,
Et que parlant de Dieu tu nous fais des leçons,
Nouvelle Magdelaine au desert conuertie,
Et iurant que ta flamme est du tout amortie,
Tu pretendes finement par ceste mauuaitié,
Luy donner plus d'Amour, à moy plus d'amitié :
Et me cuidant tromper tu voudrois faire accroire,
Auecque faux ferments que la neige fust noire.
Mais comme tes propos, ton art est descouuert,
Et chacun en riant en parle à cœur ouuert,
Dont ie creue de rage, & voyant qu'on te blasme,
Trop sensible en ton mal de regret ie me pasme,
Ie me ronge le cœur, ie n'ay point de repos,
Et voudrois estre sourd pour l'estre à ces propos.
Ie me hay de te voir ainsi mesestimee,
T'aymant si dignement i'ayme ta renommee,
Et si ie suis ialoux ie le suis seulement

De ton honneur, & non de ton contentement.

Fay tout ce que tu fais, & plus s'il se peut faire,
Mais choisi pour le moins ceux qui se peuuent taire.
Quel besoin peut-il estre, insensée en Amour,
Ce que tu fais la nuit, qu'on le chante le iour?
Ce que fait vn tout seul, tout vn chacun le sçache?
Et monstres en Amour ce que le monde cache?

Mais puis que le Destin à toy m'a sçeu lier,
Et qu'oubliant ton mal ie ne puis t'oublier,
Par ces plaisirs d'Amour tout confits en delices,
Par tes apas iadis à mes vœux si propices,
Par ces pleurs que mes yeux & les tiens ont versez,
Par mes souspirs, au vent sans profit dispersez,
Par les Dieux qu'en pleurant tes sermens appellerent,
Par tes yeux qui l'esprit par les miens me volerent,
Et par leurs feux si clairs & si beaux à mon cœur,
Excuse par pitié ma ialouse rancœur,
Pardonne par mes pleurs au feu qui me commande :
Si mon peché fut grand ma repentance est grande.
Et voy dans le regret dont ie suis consommé,
Que i'eusse moins failly, si i'eusse moins aymé.

A V T R E.

A ymant comme i'aymois que ne deuois ie craindre?
Pouuois ie estre assuré qu'elle se deust contraindre?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,

Elle eust pour moy cessé d'estre ce qu'elle estoit ?
Que laissant d'estre femme inconstante & legere,
Son cœur traistre à l'Amour, & sa foy mensongere.
Se rendant en vn lieu l'esprit plus arresté,
Peust au lieu du mensonge aymer la verité.

Non ie croyois tout d'elle, il faut que ie le die,
Et tout m'estoit suspect horsmis la perfidie,
Ie craignois tous ses traits que i'ai sceu du depuis,
Ses iours de mal de teste, & ses secrettes nuités,
Quand se disant malade & de fieure enflammee,
Pour moy tant seullement sa porte estoit fermée,
e craignois ses attrais, ses ris, & ses couroux,
Et tout ce dont Amour allarme les ialoux.

Mais la voyant iurer avecq' tant d'assurance,
Ie l'aduoue, il est vray, i'estois sans deffiance :
Aussi qui pouuoit croire apres tant de serments,
De larmes, de souspirs, de propos vehemens
Dont elle me iuroit que iamais de sa vie,
Elle ne permettroit d'vn autre estre seruie,
Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié,
Ie m'en deuois promettre vne ferme amitié :
Seulement pour tromper le ialoux populaire,
Que ie deuois, constant, en mes douleurs me taire,
Me feindre tousiours libre, ou bien me captiuer,
Et quelqu'autre perdant, seule la conseruer.
Cependant deuant Dieu dont elle a tant de crainte,
Au moins comme elle dict ; sa parole estoit feinte.
Et le Ciel luy seruit en ceste trahison,
D'infidele moyen pour tromper ma raison,

Et puis il est des Dieux tefmoins de nos parolles,
Non, non, il n'en est point, ce font contes friuolles
Dont se repaist le peuple, & dont l'antiquité
Se feruit pour tromper nostre imbecilité:
S'il y auoit des Dieux, ils se vengeroient d'elle,
Et ne la voireit on si fiere ny si belle,
Ses yeux s'obfcurceroient qu'elle a tant pariurez,
Son teint feroit moins clair, ses cheueux moins dorez
Et le Ciel pour l'induire à quelque penitence,
Marqueroit fur son front son crime & leur vengeance.

Ou s'il y a des Dieux ils ont vn cœur de chair,
Ainsi que nous d'amour ils se laissent toucher,
Et de ce sexe ingrat excufant la malice,
Pour vne belle femme ils n'ont point de Iuflice.





IMPOISSANCE

Imitation d'Ovide.

Quoy ? ne l'auois ie assez en mes vœux desirée,
N'estoit elle assez belle, ou assez bien parée ?
Estoit elle à mes yeux sans grace & sans appas ?
Son sang estoit il point issu d'un lieu trop bas ?
Sa race, sa maison n'estoit elle estimée,
Ne valoit elle point la peine d'estre aimée ?
Inhabile au plaisir n'auoit-elle dequoy ?
Estoit elle trop laide, ou trop belle pour moy ?
Ha ! cruel souuenir, cependant ie l'ay eue,
Impuissant que ie suis en mes bras toute nue,
Et n'ay peu le voulans tous deux esgallement,
Contenter nos desirs en ce contentement :
Au surplus à ma honte, Amour, que te diray-ie ?
Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige,
Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasée,
Me suggerant la manne en sa leure amassée,
Sa cuisse se tenoit en la mienne enlassée,
Les yeux luy petilloient d'un desir languoureux,
Et son ame exiloit maint sospir amoureux,
Sa langue en begayant d'une façon mignarde,
Me disoit : mais mon cœur qu'est ce qui vous retarde ?
N'auroy-ie point en moy quelque chose qui peust

Offencer vos desirs, ou bien qui vous depleust ?
Ma grace, ma façon, ha ! Dieu ne vous plaist-elle ?
Quoy ? n'ay-ie assez d'amour, ou ne suis-ie assez belle ?
Cependant de la main animant ses discours,
Je trompois impuissant sa flamme & mes amours,
Et comme vn tronc de bois, charge lourde & pesante,
Je n'auois rien en moy de personne viuante :
Mes membres languissans perclus & refroidis,
Par ses attouchemens n'estoient moins engourdis.
Mais quoy ? que deuiendrai ie en l'extresme vieillesse,
Et si las ! ie ne puis & ieune & vigoureux,
Sauouer la douceur du plaisir amoureux.
Ha ! i'en rougis de honte & dépite mon âge,
Age de peu de force & de peu de courage,
Qui ne me permet pas en cest accouplement,
Donner ce qu'en amour peut donner vn amant :
Car, Dieu ! ceste beauté par mon deffaut trompee,
Se leua le matin de ses larmes trempee,
Que l'amour de despit escouloit par ses yeux,
Ressemblant à l'Aurore alors qu'ouurant les Cieux,
Elle sort de son liêt hargneuse & depitee,
D'auoir sans vn baïser consommé la nuitée,
Quand baignant tendrement la terre de ses pleurs,
De chagrain & d'amour elle en iette ses fleurs.
Pour flater mon deffaut : Mais que me sert la gloire,
De mon amour passée, inutile memoire,
Quand aymant ardemment, & ardemment aymé,
Tant plus ie combatois, plus i'estois animé :
Guerrier infatigable, en ce doux exercice,

Par dix ou douze fois ie r'entrois en la lice,
Où vaillant & adroit apres auoir brisé,
Des Cheualiers d'amour, i'estois le plus prisé;
Mais de cest accident ie fais vn mauuais conte,
Si mon honneur passé m'est ores vne honte,
Et si le souuenir trop prompt de m'outrager,
Par le plaisir receu ne me peut soulager.

O ciel ! il falloit bien qu'enforcelé ie fusse,
Ou trop ardent d'Amour que ie ne m'apperceusse
Que l'œil d'un enuyeux nos desseins empeschoit,
Et sur mon corps perclus son venim espandoit :
Mais qui pourroit atteindre au point de son merite.
Veu que toute grandeur pour elle est trop petite,
Si par l'egal ce charme a force contre nous,
Autre que Iupiter n'en peut estre ialoux.
Luy seul comme enuyeux d'une chose si belle,
Par l'emulation feroit seul digne d'elle.
Hé ! quoy ? là haut au Ciel mets tu les armes bas.
Amoureux Iupiter, que ne viens tu ça bas,
Iouir d'une beauté sur les autres aymable,
Asses de tes Amours n'a caqueté la fable :
C'est ores que tu dois en amour vif & prompt,
Te mettre encore un coup les armes sur le front,
Cacher ta deité dessous un blanc plumage,
Prendre le feint semblant d'un Satyre fauuge,
D'un serpent, d'un cocu, & te réprendre encor,
Alambiqué d'amour, en grosses gouttes d'or.
Et puis que sa faueur à moy seul octroyee,
Indigne que ie suis fust si mal employee,

Faueur qui de mortel m'eust fait égal aux Dieux,
Si le Ciel n'eust esté fur mon bien enuieux.
Mais encor tout bouillant en mes flammes premières.
De quels vœux redoublez & de quelles prières,
Iray-ie derechef les Dieux sollicitant,
Si d'un bienfait nouveau l'en attendois autant?
Si mes deffauts passez leurs beautés mescontentent,
Et si de leurs bien-faits ie croy qu'ils s'en repentent.
Or quand ie pense ! ô Dieu quel bien m'est advenu,
Avoir veu dans un liét ses beaux membres à nu,
La tenir languissante entre mes bras couchée,
De mesme affection la voir estre touchée,
Me baiser haletant d'amour & de desir,
Par ses chatouillemens refueiller le plaisir,
Ha ! Dieux, ce sont des traits si sensibles aux âmes,
Qu'ils pourroient l'amour mesme eschauffer de leurs flammes,
Si plus froid que la mort ils ne m'eussent trouué,
Des mystères d'amour, amant trop reprouvé.
Ie l'auois cependant viue d'amour extrême,
Mais si ie l'eus ainsi elle ne m'eust de mesme,
O malheur ! & de moy elle n'eust seulement
Que des baisers d'un frere, & non pas d'un amant.
En vain cent & cent fois, ie m'efforce à luy plaire,
Non plus qu'à mon desir ie n'y puis satisfaire,
Et la honte pour lors qui me saisit le cœur,
Pour m'acheuer de peindre esteignist ma vigueur.
Comme elle recognust, femme mal satisfaite,
Qu'elle perdoit son temps, du liét elle se iette,
Prend sa iupe, se lace, & puis en se mocquant,

D'un ris, & de ces motz, elle m'alla picquant :
Non ! si i'estois lasciue, ou d'Amour occupée,
Je me pourrois fascher d'auoir esté trompée,
Mais puis que mon desir n'est si vif, ne si chaud.
Mon tiede naturel m'oblige à ton defaut :
Mon Amour satis-faïcte ayme ton impuissance,
Et tire de ta faute assez de recompence,
Qui tousiours dilayant m'a faïct par le desir,
Esbatre plus long temps à l'ombre du plaisir.
Mais estant la douceur par l'effort diuertie,
La faueur à la fin rompit sa modestie,
Et dit en esclatant, pourquoy me trompes-tu ?
A quoy ton impudence a venté ta vertu ?
Si en d'autres Amours ta vigueur s'est vîée ?
Quel honneur reçois tu de m'auoir abusée ?
Assez d'autres propos le despit luy dictoit,
Le feu de son desdain par sa bouche fortoit.
En fin voulant cacher ma honte & sa colere,
Elle couurit son front d'une meilleure chere,
Se conseille au miroir, ses femmes appella,
Et se lauant les mains, le faïct diffimula.
Belle, dont la beauté si digne d'estre aymée
Eust rendu des plus mortz la froideur enflamée;
Je confesse ma honte, & de regret touché,
Par les pleurs que i'espands i'accuse mon peché,
Peché d'autant plus grand que grande est ma ieunesse,
Si homme i'ay failly, pardonnez moy, Deesse :
L'auoué estre fort grand le crime que i'ay fait,
Pourtant iusqu'à la mort, si n'auoy ie forfait,

Si ce n'est qu'à present qu'à vos pieds ie me iette,
Que ma confession vous rende satisfaitte,
Ie suis digne des maux que vous me prescrirez,
I'ay meurtry, i'ay vollé, i'ay des vœuz pariurez,
Trahy les Dieux benins, inuentez à ces vices,
Comme estranges forfaitts, des estranges supplices,
O beauté faites en tout ainsi qu'il vous plaist.
Si vous me condamnez à mourir ie suis prest,
La mort me fera douce, & d'autant plus encore,
Si ie meurs de la main de celle que i'adore.
Auant qu'en venir là, au moins souuenez vous,
Que mes armes, non moy causent vostre courrouz,
Que Champion d'Amour entré dedans la lice,
Ie n'eus assez d'haleine à si grand exercice,
Que ie ne suis chasseur iadis tant approuué,
Ne pouuant redresser vn deffaut retrouué :
Mais d'où viendrait cecy, seroit-ce point maistresse,
Que mon esprit du corps precedast la paresse,
Ou que par le desir trop prompt & vehement,
I'allasse avec le temps le plaisir consommant ?
Pour moy, ie n'en sçay rien en ce fait tout m'abuse,
Mais enfin, ô beauté, receuez pour excuse,
S'il vous plaist, de rechef que ie rentre en l'affaut,
I'espere avec vfure amender mon deffaut.





Sur le trespas de Monsieur Passerat.

Passerat, le seiour & l'honneur des Charites,
Les delices de Pinde, & son cher ornement,
Qui loing du monde ingrat que bien heureux tu quittes,
Comme vn autre Apollon, reluis au firmament,

Afin que mon deuoir s'honore en tes merites,
Et mon nom par le tien viuë eternellement,
Que dans l'eternité ces paroles escrites
Seruent à nos neveux comme d'un testament.

Passerat fut vn Dieu soubz humaine semblance,
Qui vid naistre & mourir les Muses en la France,
Qui de ses doux accords leurs chançons anima :

Dans le champ de ses vers fut leur gloire semée,
Et comme vn mesme fort leur fortune enferma.
Ils ont à vie égalle, égalle renommee.





STANSES.

Le tout puissant Iupiter
Se sert de l'Aigle à porter
Son foudre parmy la nuë;
Et Iunon du haut des Cieux,
Sur ses Paons audacieux,
Est souuent icy venuë.

Saturne a pris le Corbeau
Noir messager du tombeau,
Mars l'Esperuier se reserue.
Phœbus les Cygnes a pris,
Les Pigeons sont à Cipris,
Et la Chouette à Minerue.

Ainsi les Dieux ont esleu
Tels oyseaux qui leur ont pleu;
Priapè qui ne voit goutte,
Haussant son rouge museau,
A tastons, pour son oyseau,
Print vn asnon qui vous f.....





LA C. P.

Infame bastard de Cythere,
Fils ingrat d'une ingrate mere.
Auorton, traistre & deguisé,
Si ie t'ay fuiuy des l'enfance
De quelle ingrate recompence
As tu mon seruice abusé ?

Mon cas fier de mainte conqueste
En Espagnol portoit la teste
Triomphant, superbe & vainqueur,
Que nul effort n'eust sceu rabattre,
Maintenant lasche & sans combatre
Faißt la cane, & n'a plus de cœur.

De tes Autels vne Prestresse
L'a reduict en telle detresse
Le voyant au choc obstiné,
Qu'entouré d'onguent & de linge,
Il m'est auis de voir vn singe
Comme vn enfant embeguiné.

Sa façon robuste & raillarde
Pend l'aureille & n'est plus gaillarde,

Son teint vermeil n'a point d'esclat,
De pleurs il se noye la face,
Et faict aussi laide grimace
Qu'un boudin creué dans un plat.

Aussi penaud qu'un chat qu'on chastre,
Il demeure dans son emplastre,
Comme en sa coque un limaçon,
En vain d'arracher il essaye,
Encordé comme une lamproye
Il obeyt au caueçon.

Une salive mordicante
De sa narine distillante
L'ulcère si fort par dedans,
Que crachant l'humeur qui le pique
Il baue comme un pulmonique
Qui tient la mort entre ses dents.

Apollon dès mon âge tendre
Pouffé du courage d'apprendre
Aupres du ruisseau Parnassin,
Si ie t'inuocqué pour Poëte;
Ores en ma douleur secrete
Ie t'inuoque pour medecin.

Seuere Roy des destinees,
Mesureur des vistes annees,
Cœur du monde, œil du firmament,

Toy qui prestides à la vie,
Garis mon cas ie te supplie
Et le conduis à fauement.

Pour recompense dans ton Temple,
Seruant de memorable exemple
Aux ioueurs qui viendront apres,
l'appendray la mesme figure
De mon cas malade en peinture
Ombragé d'ache & de cyprés.





Sur le portraict d'un Poëte couronné.

Graueur vous deuiez auoir foin
De mettre dessus ceste teste,
Voyant qu'elle estoit d'une beste,
Le lien d'un botteau de foin.

RESPONSE.

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'ont fait plus d'honneur que d'iniure,
Sur du foin Iesus-Crist est né,
Mais ils ignorent l'escripture.

REPLIQUE.

Tu as vne mauuaise grace,
Le foin dont tu fais si grand cas,
Pour Dieu n'estoit en ceste place.
Car Iesus-Crist n'en mangeoit pas :
Mais bien pour seruir de repas
Au premier asne de ta race.





Contre vn amoureux transy.

Pourquoy perdez vous la parole,
Aussi tost que vous rencontrez
Celle que vous idolatrez ?
Deuenant vous mesme vne idole,
Vous estes là sans dire mot,
Et ne faictes rien que le sot.

Par la voix Amour vous fustoque,
Si vos fouspirs vont au deuant,
Autant en emporte le vent :
Et vostre Déesse s'en mocque
Vous iugeant de mesme imparfaict
De la parole & de l'effect.

Pensez vous la rendre abatuë
Sans vostre faict luy deceler ?
Faire les doux yeux sans parler,
C'est faire l'Amour en tortuë :
La belle faict bien de garder //
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez vous en la violence
De vostre longue affection

Monstrer vne discretion?
Si on la voit par le silence.
Vn tableau d'Amoureux transi
Le peut bien faire tout ainsi.

Souffrir mille & mille trauerfes.
N'en dire mot, pretendre moins,
Donner ses tourmens pour tesmoins
De toutes ses peines diuerfes,
Des coups n'estre point abbatu,
C'est d'un asne auoir la vertu.





Q V A T R A I N S.

Si des maux qui vous font la guerre
Vous voulez guerir deormais,
Il faut aller en Angleterre
Où les loups ne viennent iamais.

Je n'ay peu rien voir qui me plaife
Dedans les Pſalmes de Marot :
Mais i'ayme bien ceux là de Beze.
En les chantant ſans dire mot.

Je croy que vous auez faict vœu
D'aymer & parent & parente ;
Mais puis que vous ayez la Tante,
Eſpargnez au moins le nepueu.

Le Dieu d'Amour ſe deuoit peindre
Auſſy grand comme vn autre Dieu,
N'eſtoit qu'il luy ſuffit d'atteindre
Juſqu'à la piece du milieu.

Ceſte femme à couleur de bois
En tout temps peut faire potage :
Car dans ſa manche ell' a des poix,
Et du beure ſur ſon viſage.





DISCOURS

Au Roy.

Il estoit presque iour, & le ciel fouriant
Blanchissoit de clarté les peuples d'Orient.
L'Aurore aux cheveux d'or, au visage de roses
Desia comme à demy decouuroit toutes choses,
Et les oyseaux, perchez en leur feuilleux seiour,
Commençoient s'eueillant à se plaindre d'amour :
Quand ie vis en sursaut, vne beste effroyable,
Chose estrange à conter, toutesfois veritable,
Qui plus qu'une Hydre affreuse à sept gueulles meuglant,
Auoit les dens d'acièr, l'œil horrible, & sanglant,
Et pressoit à pas torts vne Nymphe fuyante,
Qui reduite aux abois, plus morte que viuante,
Halétante de peine, en son dernier recours,
Du grand Mars des François imploroit le secours.
Embrassoit ses genoux, & l'appellant aux armes,
N'auoit autre discours que celui de ses larmes.

Ceste Nymphe estoit d'âge, & ses cheveux meslez
Flotoient au gré du vent, sur son dos aualez.
Sa robe estoit d'azur, où cent fameuses villes
Eleuoient leurs clochers sur des plaines fertiles,
Que Neptune arosoit de cent fleuves épars.

Qui disperfoient le viure aux gens de toutes pars.

Les villages epais fourmilloient par la plaine,
De peuple & de betail la campagne estoit plaine,
Qui s'employant aux ars meloient diuerfement,
La fertile abondance avecque l'ornement :
Tout y reluifoit d'or, & sur la broderie
Eclatoit le brillant de mainte piererie.

La mer aux deux costés ceste ourage bordoit :
L'Alpe de la main gauche en biais s'epandoit
Du Rhain iusqu'en Prouence, & le mont qui partage
D'avecque l'Espagnol le François heritage,
De l'Aucate à Bayonne en cornes se haussant,
Monstroit son front pointu de neges blanchissant.

Le tout estoit formé d'une telle maniere,
Que l'art ingenieux excedoit la matiere.
Sa taille estoit Auguste, & son chef couronné.
De cent fleurs de lis d'or estoit enuironné.

Ce grand Prince voyant le foucy qui la greue,
Touché de pieté, la prend & la releue,
Et de feux estoufant ce funeste animal,
La deliura de peur aussi-tost que de mal,
Et purgeant le venin dont elle estoit si plaine,
Rendit en vn instant la Nimphe toute saine.

Ce Prince ainti qu'un Mars en armes glorieux,
De palmes ombrageoit son chef victorieux,
Et sembloit de ses mains au combat animées,
Comme foudre ietter la peur dans les armées.
Ses exploits acheuez en ses armes viuoient :
Là les camps de Poytou d'une part s'éleuoient,

Qui superbes sembloient s'honorer en la gloire
D'auoir premiers chanté sa premiere victoire.

Diepe de l'autre part sur la mer s'alongeoit,
Où par force il rompoit le camp qui l'assiegeoit,
Et pouffant plus auant ses troupes epanchées
Le matin en chemise il surprit les tranchées.
Là Paris deliuré de l'Espagnole main,
Se dechargeoit le col de son ioug inhumain.

La campagne d'Iury sur le flanc cizellée,
Fauorisoit son prince au fort de la meslée,
Et de tant de Ligueurs par sa dextre vaincus
Au Dieu de la bataille apendoit les escus.

Plus haut estoit Vandome, & Chartres, & Pontoise,
Et l'Espagnol defeat à Fontaine Françoise,
Où la valeur du foible emportant le plus fort
Fist voir que la vertu ne craint aucun effort.

Plus bas dessus le ventre au naif contrefaite
Estoit pres d'Amiens la honteuse retraite
Du puissant Archiduc, qui creignant son pouuoir,
Creut que c'estoit en guerre assez que de le voir.

Deçà delà luitoit mainte troupe rangée,
Mainte grande cité gemissoit assiegée,
Où si tost que le fer l'en rendoit possesseur,
Aux rebelles vaincus il vsoit de douceur,
Vertu rare au vainqueur, dont le courage extreme
N'a gloire en la fureur que se vaincre soy-mesme.

Le chefne, & le laurier cest ouurage ombrageoit,
Où le peuple deuot sous ses loys se rangeoit,
Et de vœus, & d'ençens, au ciel faisoit priere

De conferuer fon Prince en fa vigueur entiere.

Maint puiffant ennemy domté par fa vertu,
Languiffoit dans les fers fous fes pieds abatu,
Tout femblable à l'enuie à qui l'eftrange rage
De l'heur de fon voifin enfielle le courage,
Hideufe, bazanée, & chaude de rancœur,
Qui ronge fes poulmons, & fe mache le cœur.

Après quelque priere en fon cœur prononcée,
La Nimphe en le quittant au ciel s'eft elancée,
Et fon corps dedans l'air demourant fufpendu :
Ainfi comme vn Milan fur fes aifles tendu,
S'arefte en vne place, où changeant de vifage,
Vn brillant eguillon luy pique le courage ;
Son regard eftincelle, & fon cerueau tremblant
Ainfi comme fon fang d'horreur fe va troublant :
Son eftommac pantois fous la chaleur friffonne.
Et chaude de l'ardeur qui fon cœur epoinçonne,
Tandis que la fureur precipitoit fon cours.
Veritable Prophete elle fait ce discours.

Peuple, l'obiet piteux du refte de la terre,
Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
Qui fecond en partis, & leger en deffeins,
Dedans ton propre fang fouilles tes propres mains,
Entens ce que ie dis, atentif à ma bouche,
Et qu'au plus vif du cœur ma parole te touche.

Depuis qu'irreuerent enuers les Immortels,
Tu taches de mépris l'Eglife & fes autels,
Qu'au lieu de la raifon gouuerne l'infolence.
Que le droit alteré n'eft qu'une violence,

Que par force le foible est foulé du puiſſant,
 Que la rufe rait le bien à l'innocent,
 Et que la vertu ſaincte en public mépriſée,
 Sert aux ieunes de maſque, aux plus vieux de riſée,
 (Prodige monſtrueux) & ſans reſpect de foy,
 Qu'on s'arme ingratement au mépris de ſon Roy,
 La Juſtice, & la paix, trilles & deſolées,
 D'horreur ſe retirant au ciel s'en ſont volées :
 Le bon-heur auſſi toſt à grand pas les ſuiuit.
 Et depuis de bon œil le Soleil ne te vit.

Quelque orage touſiours qui s'éleue à ta perte,
 A comme d'vn brouillas ta perſonne couuerte,
 Qui touſiours preſt à fondre en échec te retient,
 Et mal-heur ſur mal-heur à chaque heure te vient.

On a veu tant de fois la ieuneſſe trompée
 De tes enfans paſſez au tranchant de l'eſpée,
 Tes filles ſans honneur errer de toutes pars,
 Ta maiſon & tes biens ſaccagez des Soldars,
 Ta femme inſolement d'entre tes bras rauie,
 Et le fer tous les iours s'atacher à ta vie.

Et cependant aneugle en tes propres effets,
 Tout le mal que tu ſens, c'eſt toy qui te le faits;
 Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge
 L'eſloc dont furieux tu te coupes la gorge.

Mais quoy tant de mal-heurs te ſuffiſent-ils pas ?
 Ton Prince comme vn Dieu, te tirant du trespas,
 Rendit de tes fureurs les tempeſtes ſi calmes,
 Qu'il te fait viure en paix à l'ombre de ſes palmes :
 Aſtrée en ſa faueur demeure en tes citez,

D'hommes, & de betail les champs font habitez :
Le Payfant n'ayant peur des bannieres estranges,
Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vandanges,
Et le Berger guidant son troupeau bien noury
Enfle sa cornemuse en l'honneur de Henry.
Et toy seul cependant, oubliant tant de graces.
Ton aise trahissant de ses biens tu te lasses.

Vien ingrat, respon-moy, quel bien esperes tu.
Après auoir ton Prince en ses murs combatu?
Après auoir trahi pour de vaines chimeres,
L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres?
Après auoir cruel tout respect violé,
Et mis à l'abandon ton pays desolé?

Atten tu que l'Espagne, avecq' son ieune Prince,
Dans son monde nouueau te donne vne Prouince?
Et qu'en ces trahisons, moins sage deuenue,
Vers toy par ton exemple il ne soit retenu?
Et qu'ayant dementy ton amour naturelle,
A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle?
Peut estre que ta race, & ton sang violent,
Issu comme tu dis d'Oger, ou de Roland,
Ne te veut pas permettre encore ieune d'age
Qu'oyfif en ta maison se rouille ton courage,
Et rehaussant ton cœur que rien ne peut ployer,
Te fait chercher vn Roy qui te puisse employer,
• Qui la gloire du ciel, & l'effroy de la terre,
Soit comme vn nouueau Mars indomtable à la guerre,
Qui sçache en pardonnant les discords étoufer,
Par clemence aussi grand, comme il est par le fer.

Cours tout le monde entier de Prouince en Prouince,
Ce que tu cherches loing habite en nostre Prince.

Mais quels exploits si beaux a fait ce ieune Roy,
Qu'il faille pour son bien que tu fauces ta foy ,
Trahisses ta patrie, & que d'iniustes armes,
Tu la combles de sang, de meurtres & de larmes ?

Si ton cœur conuoiteux est si vif, & si chaud,
Cours la Flandre, où iamais la guerre ne défaut,
Et plus loing sur les flancs d'Autriche & d'Alemagne.
De Turcs, & de turbans enionche la campagne,
Puis tout chargé de coups, de viellesse, & de biens,
Reuien en ta maison mourir entre les tiens.

Tes fils se mireront en si belles depouilles,
Les vieilles au foyer en fillant leurs quenouilles.
En chanteront le conte, & braue en argumens.
Quelque autre Jean de Mun en fera des Romans.

Ou si trompant ton Roy tu cours autre fortune,
Tu trouueras ingrat toute chose importune,
A Naples, en Sicille, & dans ces autres lieux,
Où l'on t'assignera, tu feras odieux,
Et l'on te fera voir, avecq' ta conuoitise,
Qu'apres les trahisons les traistres on meprise.
Les enfans étonnez s'enfuiront te voiant,
Et l'Artisan mocqueur, aux places t'efroyant,
Rendant par ses brocards ton audace flétrie,
Dira, ce traistre icy nous vendit sa patrie,
Pour l'espoir d'un Royaume en Chimeres conçu,
Et pour tous ses desseins du vent il a reçu.

Ha ! que ces Paladins viuans dans mon Histoire,

Non comme toy touchez d'une batarde gloire
Te furent differens, qui courageux partout,
Tindrent fidèlement mon enseigne debout,
Et qui se repandant ainsi comme vn tonnerre,
Le fer dedans la main firent trembler la terre,
Et tant de Roys Payens sous la Croix deconfis.
Afferuient vaincus aux pieds du Crucifis,
Dont les bras retrouffez, & la teste panchée,
De fers honteusement au triumphe atachée
Furent de leur valeur tesmoins si glorieux,
Que les noms de ces preux en sont escris aux Cieux.

Mais si la pieté, de ton cœur diuertie,
En toy pauvre insensé n'est du tout amortie,
Si tu n'as tout à fait reietté loing de toy
L'amour, la charité, le deuoir, & la foy,
Ouvre tes yeux fillez, & voy de quelle forte
D'ardeur precipité la rage te transporte,
T'envelope l'esprit, t'esgarant insensé,
Et iuge l'auenir par le siecle passé.

Si tost que ceste Nimphe en son dire enflammée,
Pour finir son propos eut la bouche fermée,
Plus haute s'eleuant dans le vague des Cieux.
Ainsi comme vn éclair disparut à nos yeux,
Et se montrant Déesse en sa fuite soudaine,
La place elle laissa de parfum toute plaine,
Qui tombant en rosée aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœur & l'esprit des humains.

HENRY le cher suget de nos saintes prieres.
Que le Ciel reseruoit à nos peines dernieres,

Pour rétablir la France au bien non limité
Que le Destin promet à son éternité,
Après tant de combats, & d'heureuses victoires.
Miracles de noz tans, honneur de noz Histoires.
Dans le port de la paix, Grand Prince puisses-tu.
Mal-gré tes ennemis exercer ta vertu :

Puisse estre à ta grandeur le Destin si propice,
Que ton cœur de leurs trets rebouche la malice,
Et s'armant contre toy puisses-tu d'autant plus
De leurs efforts domter le flus & le reflux,
Et comme vn saint rocher opposant ton courage.
En écume venteuse en dissiper l'orage,
Et braue t'élevant par dessus les dangers
Être l'amour des tiens, l'effroy des estrangers.

Attendant que ton fils instruit par ta vaillance,
De sous tes étendars sortant de son enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant.
Aille les Othomans iusqu'au Caire assaillant,
Et que semblable à toy foudroyant les armées
Il cueille avecq' le fer les Palmes idumées,
Puis tout flambant de gloire en France reuenant.
Le Ciel mesme là haut de ses faits s'étonnant,
Qu'il epande à tes pieds les depouilles conquises,
Et que de leurs drapeaux il pare noz Eglises.

Alors raieunissant au recit de ses faits,
Tes desirs, & tes vœus en ses œuvres parfaits,
Tu ressentis d'ardeur ta vielleffe eschauffée,
Voyant tout l'Vniuers nous servir de trophée.

Puis n'estant plus icy chose digne de toy,

Ton fils du monde entier restant paisible Roy,
Sous tes modelles saincts & de paix, & de guerre,
Il regisse puissant en Iustice la terre,
Quand apres vn long-tans ton Esprit glorieux
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.





PLAINTE.

En quel obscur féiour le Ciel m'a-t-il réduit,
Mes beaux iours sont voilez d'une effroyable nuit,
Et dans vn mesme instant comme l'herbe fauchee,
Ma ieunesse est seichee.

Mes discours sont changez en funebres regrets,
Et mon ame d'ennuis est si fort esperduë,
Qu'ayant perdu Madame en ces tristes forests,
Je crie, & ne sçay point ce qu'elle est deuenue.

O bois ! ô prez ! ô monts ! qui me fustes iadis
En l'Auril de mes iours, vn heureux Paradis,
Quand de mille douceurs la faueur de Madame
Entretenoit mon ame,

Or que la triste absence en l'Enfer où ie suis,
D'un piteux souuenir me tourmente & me tuë,
Pour consoler mon mal & flater mes ennuis,
Hélas ! respondes-moi, qu'est-elle deuenue ?

Où font ces deux beaux yeux ? que font-ils deuenus ?
Où font tant de beautez, d'Amours & de Vénus,
Qui regnoient dans sa veuë, ainfi que dans mes veines,
Les foudis & les peines ?

Hélas ! fille de l'air qui fens ainfi que moy,
Dans les prifons d'Amour ton ame detenuë,
Compagne de mon mal affifte mon é moy,
Et responds à mes cris, qu'est-elle deuenue ?

Je voy bien en ce lieu trifte & defefperé
Du naufrage d'amour ce qui m'est demeuré,
Et bien que loin d'icy le deftin l'ait guidee,
Je m'en forme l'idée.

Je voy dedans ces fleurs les trefors de fon teint,
La fierté de fon ame en la mer toute efmeuë,
Tout ce qu'on voit icy viuement me la peint,
Mais il ne me peint pas ce qu'elle est deuenue.

Las voici bien l'endroit où premier ie la vy,
Où mon cœur de fes yeux fi doucement rauy,
Reiettant tout refpect defcouurit à la belle,
Son amitié fidelle.

Je reuoy bien le lieu mais ie ne reuoy pas
La Reyne de mon cœur qu'en ce lieu i'ai perdue,
O bois ! ô prés ! ô monts ! fes fidelles efbats,
Hélas ! respondes-moy, qu'est-elle devenue ?

Durant que fon bel œil ces lieux embelliffoit.
L'agreable Printemps fous fes pieds floriffoit.
Tout rioit aupres d'elle, & la terre paree
Eftoit enamouree.

Ores que le malheur nous'en a fceu priuer,
Mes yeux toufiours mouillez d'une humeur continuë
Ont changé leurs faifons en la faifon d'hyuer
N'ayant fceu decouurir ce qu'elle eft deuennë.

Mais quel lieu fortuné fi long temps la retient ?
Le Soleil qui s'abfente au matin nous reuient.
Et par vn tour réglé fa cheuelure blonde
Efciaire tout le monde.

Si toft que fa lumiere à mes yeux fe perdit,
Elle eft comme vn efclair pour iamais difparuë.
Et quoy que i'aye faict malheureux & maudit
Le n'ay peu defcouurir ce qu'elle eft deuennë.

Mais Dieu, i'ay beau me plaindre, & toufiours foupirer
I'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
I'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle.
Chacun me la recelle.

O bois ! ô prez ! ô monts ! ô vous qui la cachez !
Et qui contre mon gré l'auiez tant retenuë,
Si iamais de pitié vous vous vifles touchez,
Hélas ! refpondez-moi, qu'eft-elle deuennë ?

Fut-il iamais mortel si malheureux que moy ?
Ie ly mon infortune en tout ce que ie voy,
Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre
A l'enuy me font guerre.

Le regret du passé cruellement me point,
Et rend, l'obiet present, ma douleur plus aiguë,
Mais las ! mon plus grand mal est de ne sçauoir point
Entre tant de malheurs, ce qu'elle est deuenuë.

Ainsi de toutes parts ie me sens assaillir,
Et voyant que l'esperoir commence à me faillir,
Ma douleur se rengrege, & mon cruel martyre
S'augmente & deuient pire.

Et si quelque plaisir s'offre deuant mes yeux,
Qui pense consoler ma raison abattuë,
Il m'afflige, & le Ciel me seroit odieux,
Si là haut i'ignorois ce qu'elle est deuenuë.

Gefné de tant d'ennuis, ie m'estonne comment
Enuironné d'Amour & du fascheux tourment,
Qu'entre tant de regrets son absence me liure,
Mon esprit a peu viure.

Le bien que i'ay perdu me va tyrannisant,
De mes plaisirs passez mon ame est combattuë,
Et ce qui rend mon mal plus aigre & plus cuisant,
C'est qu'on ne peut sçauoir ce qu'elle est deuenuë.

Et ce cruel penfer qui fans cefse me fuit,
Du traict de fa beauté me pique iour et nuit,
Me grauant en l'efprit la miferable hiftoire
D'une fi courte gloire.

Et ces biens qu'en mes maux encor il me faut voir
Rendroient d'un peu d'efpoir mon ame entretenüe,
Et m'y confolerois fi ie pouuois fçauoir
Ce qu'ils font deuenus & qu'elle eft deuenüe.

Plaisirs fi toft perdus, hélas ! où eftes vous ?
Et vous chers entretiens qui me semblez fi doux.
Où eftes-vous allez ? & où s'est retiree
Ma belle Cytheree ?

Ha trifte fouuenir d'un bien fi toft paffé,
Las ! pourquoy ne la voy-ie ? ou pourquoy l'ay-ie veüe ?
Ou pourquoy mon efprit d'angoiffes oppreffé,
Ne peut-il defcouvrir ce qu'elle eft deuenüe.

En vain, hélas ! en vain, la vas-tu dépaignant
Pour flatter ma douleur, fi le regret poignant
De m'en voir feparé d'autant plus me tourmente
Qu'on me la reprefente.

Seulement au fommeil i'ay du contentement,
Qui la fait voir prefente à mes yeux toute nuë,
Et chatouille mon mal d'un faux refsentiment,
Mais il ne me dit pas ce qu'elle eft deuenüe.

Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus songer,
C'est le paître de vent que la nuit s'allegér
D'un mal qui tout le iour me poursuit & m'outrage
D'une impiteuse rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut desfier,
Il faut priné d'espér que mon cœur s'esuertué
Ou de mourir bien tost, ou bien de l'oublier,
Puis qu'on ne peut sçavoir ce qu'elle est deuenué.

Comment ! que ie l'oublie ? Ha Dieux ie ne le puis,
L'oubly n'efface point les amoureux ennuis
Que ce cruel tyran a graué dans mon ame
En des lettres de flame.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs.
Ayons donc à ce point l'ame bien resolué,
Et finissant nos iours finissons nos malheurs,
Puisqu'on ne peut sçavoir ce qu'elle est deuenué.

Adieu donc clairs Soleils, si diuins & si beaux,
Adieu l'honneur sacré des forests & des eaux,
Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte
De vos beautez deserte.

Las ! receuez mon ame en ce dernier adieu,
Puis que de mon mal-heur ma fortune est vaincué.
Miserable amoureux ie vay quitter ce lieu,
Pour sçavoir aux Enfers ce qu'elle est deuenué.

Ainsi dit Amiante alors que de sa voix
Il entama les cœurs des roches & des bois.
Plorant & fouspirant la perte d'Iacee,
L'obiet de sa penſee.

Afin de la trouver, il s'encourt au trespas,
Et comme ſa vigueur peu à peu diminuë,
Son ombre plore & crie en descendant là bas,
Eſprits, hé ! dites-moy, qu'eſt-elle devenuë ?





O D E.

Jamais ne pourray-ie bannir
Hors de moy l'ingrat souuenir
De ma gloire si tost paffee?
Toufiours pour nourrir mon foucy,
Amour cet enfant fans mercy,
L'offrira-t-il à ma penfee?

Tiran implaçable des cœurs,
De combien d'amerés langueurs
As-tu touché ma fantasie?
De quels maux m'as-tu tourmenté,
Et dans mon esprit agité,
Que n'a point fait la ialoufie?

Mes yeux aux pleurs accoustumez,
Du fommeil n'estoient plus fermez,
Mon cœur fremiffoit fous la peine,
A veu d'œil mon teint iauniffoit,
Et ma bouche qui gemiffoit,
De fouspirs estoit toufiours pleine.

Aux caprices abandonné,
L'errois d'un esprit forcené,
La raison cedant à la rage,
Mes fens des defirs emportez
Flottoient confus de tous cottez.
Comme vn vaisseau parmy l'orage.

Blasphemant la terre & les Cieux.
Mesmes ie m'estois odieux
Tant la fureur troubloit mon ame,
Et bien que mon sang amassé
Autour de mon cœur fust glaissé
Mes propos n'estoient que de flame.

Pentif, frenetique, & refuant,
L'esprit troublé, la teste au vent,
L'œil hagard, le visage blesme,
Tu me fis tous maux esprouuer
Et fans iamais me retrouver
Ie m'allois cherchant en moy mesme.

Cependant lors que ie voulois
Par raison enfreindre tes loix
Rendant ma flame refroidie,
Pleurant i'accufay ma raison,
Et trouuay que la guerison
Est pire que la maladie.

Vn regret penſif & confus
D'auoir eſté & n'eſtre plus
Rend mon ame aux douleurs ouuerte,
A mes deſpens las ! ie voy bien
Qu'un bon-heur comme eſtoit le mien
Ne ſe cognoiſt que par la perte.





SONNET

Sur la mort de M. Rapin.

Passant, cy gist Rapin, la gloire de son age,
Superbe honneur de Pinde & de ses beaux secrets,
Qui vivant surpassa les Latins & les Grecs,
Soit en profond sçauoir ou douceur de langage.

Eternisant son nom auecq' maint haut ouurage,
Au futur il laissa mille poignants regrets
De ne pouuoir attaindre, ou de loin ou de près,
Au but où le porta l'estude & le courage.

On dit, & ie le croy, qu'Apollon fut ialoux,
Le voyant comme vn Dieu reueré parmi nous,
Et qu'il mist de rancœur si-tost fin à sa vie.

Considere, passant, quel il fust icy-bas,
Puisque sur sa vertu les dieux eurent enuie,
Et que tous les humains y pleurent son trespas.





DISCOVRS

D'une vieille Maquerelle.

D e puis que ie vous ay quitté
Ie m'en suis allé depité,
Voire aussi remply de colere
Qu'un voleur qu'on meine en gallerie,
Dans un lieu de mauuais renom
Où iamais femme n'a dict non,
Et là ie ne vis que l'hostesse,
Ce qui redoubla ma tristesse,
Mon amy, car i'auois pour lors
Beaucoup de graine dans le corps.
Ceste vieille branlant la teste,
Me dit excusez, c'est la feste
Qui fait que l'on ne trouue rien,
Car tout le monde est Iean de bien,
Et si i'ay promis en mon ame
Qu'à ce iour pour euitier blasme,
Ce peché ne seroit commis.
Mais vous estes de nos amis,
Parmanenda ie vous le iure,
Il faut, pour ne vous faire iniure,
Après mesme auoir eu le soing
De venir chez nous de si loing,
Que ma chambriere i'enuoye

Iufques à l'efcu de Sauoye :
Là mon amy tout d'un plain faut
On trouuera ce qu'il vous faut.
Que i'ayme les hommes de plume,
Quand ie les voy mon cœur s'allume.
Autresfois i'ay parlé Latin,
Discourons vn peu du deftin,
Peut-il forcer les profeffies,
Les pourceaux ont-ils des veffies,
Dittes nous quel autheur efcrit
La naiffance de l'Antechrift.
O le grand homme que Virgille,
Il me fouuient de l'Euangile
Que le prestre a dit aujourd'huy :
Mais vous prenez beaucoup d'ennuy.
Ma feruante est vn peu tardiuë,
Si faut-il vrayment qu'elle arriue
Dans vn bon quart d'heure d'icy,
Elle m'en fait tousiours ainfi.
En attendant prenez vn fiege
Vos efcarpins n'ont point de liege,
Vostre collet fait vn beau tour,
A la guerre de Mont-contour
On ne portoit point de rotonde.
Vous ne voulez pas qu'on vous tonde.
Les chofes grands font de faifon,
Ie fus autrefois de maifon
Docte, bien parlante, & habille
Autant que fille de la ville,

Je me faisois bien decroter,
Et nul ne m'entendoit peter,
Que ce ne fut dedans ma chambre.
L'auoy toufiours vn collier d'ambre,
Des gands neufs, mes foulliers noircis,
L'eusse peu captiuer Narcis.
Mais hélas ! estant ainfi belle
Je ne fus pas long temps pucelle.
Vn cheualier d'autorité
Achepta ma virginité.
Et depuis avec vne drogue,
Ma mere qui faisoit la rogue
Quand on me parloit de cela
En trois iours me repucela.
L'estois faicte à son badinage :
Après pour seruir au mesnage,
Vn prelat me vouiut auoir,
Son argent me mit en deuoir
De le seruir, & de luy plaire,
Toute chose requiert salaire :
Puis apres voyant en effect
Mon pucelage tout refait,
Ma mere en son mestier sçauante,
Me mit vne autrefois en vente,
Si bien qu'un ieune treforier.
Fut le troiesme aduenturier
Qui fit boüillir nostre marmite :
L'apris autresfois d'un Hermite
Tenu pour vn sçauant parleur,

Qu'on peut defrober vn voleur,
Sans se charger la conscience,
Dieu m'a donné ceste science,
Cest homme aussy riche que lait,
Me fit espouser son vallet,
Vn homme qui se nommoit Blaife.
Je ne fus onc tant à mon aise
Qu'à l'heure que ce gros manant
Alloit les restes butinant,
Non pas seulement de son maistre,
Mais du cheualier & du prestre.
De ce costé i'eus mille frans,
Et i'auois ià depuis deux ans
Auec ma petite pratique,
Gagné de quoy leuer boutique
De tauernier à Mont-lhéry
Où naquist mon pauvre mary.
Helas! que c'estoit vn bon homme,
Il'auoit esté iusqu'à Rome,
Il chantoit comme vn rossignol,
Il sçauoit parler espagnol
Il ne receuoit point d'escornes
Car il ne porta point les cornes,
Depuis qu'auecques luy ie fus.
Il auoit les membres touffus,
Le poil est vn signe de force,
Et ce signe a beaucoup d'amorce,
Parmy les femmes du mestier.
Il estoit bon arbalestrier,

Sa cuiſſe eſtoit de belle marge,
Il auoit l'eſpaule bien large,
Il eſtoit ferme de roignons,
Non comme ces petits mignons,
Qui font de la ſaincte nitouche,
Auſſi toſt que leur doigt vous touche,
Ils n'oſent pouſſer qu'à demy.
Celui-là pouſſoit en amy,
Et n'auoit ny muſcle ny veine
Qu'il ne pouſſaſt ſans perdre haleine :
Mais tant & tant il a pouſſé,
Qu'en pouſſant il eſt treſpaſſé.
Soudain que ſon corps fuſt en terre.
L'enfant amour me fit la guerre,
De façon que pour mon amant,
Ie prins vn bateleur Normant,
Lequel me donna la verrolle,
Puis luy pretay ſur ſa parole,
Auant que ie cogneuſſe rien
A ſon mal, preſque tout mon bien.
Maintenant nul de moy n'a cure,
Ie fleſchy aux loix de nature,
Ie ſuis auſſi ſeiche qu'un os,
Ie ferois peur aux huguenos
En me voyant ainſi ridee,
Sans dents & la gorge bridee,
S'ils ne mettoient nos viſions
Au rang de leurs deriſions.
Ie ſuis vendeuſe de chandelle

Il ne s'en voit point de fidelle,
En leur estat, comme ie suis,
Ie cognois bien ce que ie puis,
Ie ne puis aimer la ieunesse
Qui veut auoir trop de finesse,
Car les plus fines de la cour
Ne me cachent point leur amour.
Telle va fouuent à l'Eglise
De qui ie cognois la feintise,
Telle qui veut son fait nier
Dit que c'est pour communier,
Mais la chose m'est indiquee,
C'est pour estre communiquee
A ses amys par mon moyen
Comme Heleine fust au Troyen.
Quand la vieille sans nulle honte,
M'eust acheué son petit conte,
Vn commissaire illec passa,
Vn sergent la porte poussa,
Sans attendre la chambriere
Ie fortis par l'huis de derriere.
Et m'en allay chez le voisin
Moitié figue & moitié railin,
N'ayant ny tristesse ny ioye
De n'auoir point trouué la proye.





EPITAPHE DE REGNIER.

J'ay vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et si m'estonne fort pourquoy
La mort osa songer à moy,
Qui ne songeay iamais à elle.



OEUVRES POSTHUMES.



UNIVERSITY MICROFILMS

[The page contains extremely faint, illegible handwritten text.]



SATYRE.

N'avoir crainte de rien, & ne rien espérer,
Amy, c'est ce qui peut les hommes bien-heurer :
L'ayme les gens hardis, dont l'ame non commune,
Morgant les accidens, fait teste à la fortune,
Et voyant le soleil de flamme reluisant,
La nuit au manteau noir les Astres conduisant,
La Lune se masquant de formes différentes,
Faire naître les mois en ses courses errantes,
Et les Cieux se mouvoir par ressorts discordans,
Les vns chauds tempérez, & les autres ardens,
Qui ne s'emouvant point, de rien n'ont l'ame atteinte,
Et n'ont en les voyant, esperance ni crainte.
Mefme si pefle mesle avec les Elemens,
Le Ciel d'airain tomboit iufques aux fondemens,
Et que tout se froiffaft d'une étrange tempefte,
Les éclats fans frayeur leur frapperoyent la teste,
Combien moins les affauts de quelque passion

Dont le bien & le mal n'est qu'une opinion ?

Ni les honneurs perdus, ni la richesse acquise
N'auront sur son esprit, ny puissance ny prise.
Dy moy, qu'est-ce qu'on doit plus chèrement aymer
De tout ce que nous donne ou la Terre ou la Mer ?
Ou ces grans Diamans, si brillans à la veuë,
Dont la France se voit à mon gré trop pourveuë,
Ou ces honneurs cuisans que la faveur depart
Souvent moins par raison, que non pas par hazard,
Ou toutes ces grandeurs apres qui l'on abbaye,
Qui font qu'un President dans les procès s'égaye.
De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir,
Et de quel appetit au cœur les recevoir ?

Je trouue, quant à moy, bien peu de difference
Entre la froide peur, & la chaude espérance,
D'autant que mesme doute également assaut
Nostre esprit qui ne sçait au vray ce qu'il luy faut.

Car estant la Fortune en ses fins incertaine,
L'accident non prévu nous donne de la peine ;
Le bien inespéré nous saisit tellement,
Qu'il nous gele le sang, l'ame & le jugement,
Nous fait fremir le cœur, nous tire de nous-mêmes :
Ainsi diversément saisis des deux extremes,
Quand le succès du bien au desir n'est égal,
Nous nous sentons troublez du bien comme du mal,
Et trouvant mesme effet en un sujet contraire,
Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire.

Or donc, que gagne-t-on de rire, ou de pleurer ?
Craindre confusement, bien, ou mal esperer ?

Puisque mesme le bien excédant nostre attente,
Nous faiffant le cœur, nous trouble, & nous tourmente,
Et nous desobligeant nous mesme en ce bon-heur,
La ioie & le plaisir nous tient lieu de douleur.
Selon son roolle, on doit iouer son personnage,
Le bon fera méchant, insensé l'homme sage,
Et le prudent fera de raison devestu,
S'il se monstre trop chaud à suivre la vertu;
Combien plus celui-là dont l'ardeur non commune
Elève ses desseins jusqu'au Ciel de la Lune,
Et se privant l'esprit de ses plus doux plaisirs,
A plus qu'il ne se doit, laisse aller ses desirs ?

Va donc, & d'un cœur sain voyant le Pont-au-change,
Desire l'or brillant sous mainte pierre étrange;
Ces gros lingots d'argent, qu'à grans coups de marteaux.
L'art forme en cent façons de plats, & de vaisseaux;
Et deuant que le iour aux gardes se découvre,
Va, d'un pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre;
Talonne un President, suy-le comme un valet,
Mesme, s'il est besoin, estrille son mulet,
Suy jusques au Conseil les Maistres des Requestes,
Ne t'enquiers curieux s'ils sont hommes ou bestes,
Et les distingues bien, les uns ont le pouvoir
De iuger finement un proces sans le voir;
Les autres comme Dieux pres le soleil résident,
Et Demons de Plutus, aux finances president,
Car leurs seules faveurs peuuent, en moins d'un an.
Te faire devenir Chalange, ou Montauban.
Je veux encore plus, démembrant ta Province,

Je veux, de partisan que tu deviennes Prince,
Tu feras des Badauts en passant adoré.
Et fera iufqu'au cuir ton caroffe doré;
Chacun en ta faveur mettra fon efpérance,
Mille valets fous toy defoleront la France,
Tes logis tapiffés en magnifique arroy,
D'éclat aveugleront ceux-là mefmes du Roy.
Mais fi faut-il, enfin, que tout vienne à fon conte.
Et foit avec l'honneur, ou foit avec la honte,
Il faut, perdant le jour, efprit, fens, & vigueur,
Mourir comme Enguerand, ou comme Iacques Cœur
Et defcendre là-bas, où, fans choix de perfonnes.
Les efcuelles de bois s'égalent aux Couronnes.

En courtifant pourquoy perdrois-ie tout mon temps,
Si de bien & d'honneur mes efprits font contens?
Pourquoy d'ame & de corps, faut-il que ie me peine,
Et qu'eftant hors du fens, auffi bien que d'haleine.
Je fuine vn financier, foir, matin, froid, & chaud,
Si i'ay du bien pour viure autant comme il m'en faut?
Qui n'a point de procès, au Palais n'a que faire,
Vn Prefident pour moy n'eft non plus qu'un notaire,
Je fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la Vertu ma faveur, & ma Court.
Voilà le vray chemin, franc de crainte & d'envie,
Qui doucement nous meine à cette heureufe vie,
Que parmy les rochers & les bois defertez,
Ieuſne, veille, oraifon, & tant d'austeritez,
Les Hermites iadis, ayant l'Efprit pour guide,
Chercherent fi longtems dedans la Thebaïde.

Adorant la Vertu, de cœur, d'ame, & de foy,
Sans la chercher si loin, chacun l'a dedans foy,
Et peut, comme il lui plaist, luy donner la teinture,
Artisan de sa bonne ou mauvaïse aventure.





SATYRE.

Perclus d'une jambe, & des bras,
Tout de mon long entre deux dras,
Il ne me reste que la langue
Pour vous faire cette harangue.
Vous sçavés que j'ay pension,
Et que l'on a pretention,
Soit par sotise ou par malice,
Embarraissant le Benefice,
Me rendre, en me torchant le bec,
Le ventre creux comme vn rebec.
On m'en baille en discours de belles,
Mais de l'argent point de nouvelles;
Encore au lieu de payement,
On parle d'un retranchement,
Me faisant au nez grise mine,
Que l'Abbaye est en ruïne,
Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
Les deux mille francs qu'il me faut ;
Si bien que ie juge, à son dire,

Malgré le feu Roy nostre Sire,
Qu'il desireroit volontiers
Lâchement me reduire au tiers.
Ie laisse à part ce facheux conte;
Au Primtemps que la bile monte
Par les veines dans le cerveau,
Et que l'on sent au renouveau,
Son Esprit fécond en fornettes,
Il fait mauvais se prendre aux Poètes;
Toutesfois, ie suis de ces Gens
De toutes choses négligens,
Qui vivant au iour la journée,
Ne contrôllent leur destinée,
Oubliant, pour se mettre en paix,
Les injures & les bien-faits,
Et s'arment de Philosophie;
Il est pourtant fou qui s'y fie;
Car la Dame indignation
Est vne forte passion.
Estant donc en mon lit malade,
Les yeux creux & la bouche fade.
Le teint iaune comme vn espy,
Et non pas l'esprit assoupy,
Qui dans ses caprices s'égaye,
Et souvent se donne la baye,
Se feignant, pour passer le temps.
Avoir cent mille escus contans,
Avec cela large campagne;
Ie fais des chasteaux en Espagne,

l'entreprends partis fur partis,
Toutesfois, je vous avertis,
Pour le Sel, que ie m'en deporté.
Que ie n'en fuis en nulle forte,
Non plus que du droit Annuel,
Ie n'ayme point le Casuel,
I'ay bien vn avis d'autre estoffe,
Dont du Luat le Philosophe
Désigne rendre au Consulat
Le nez fait comme vn cervelat :
Si le Conseil ne s'y oppose,
Vous verrez vne belle chose.
Mais laissant là tous ces proiets,
Ie ne manque d'autres suiets,
Pour entretenir mon caprice
En vn fantastique exercice ;
Ie discours des neiges d'antan,
Ie prens au nid le vent d'autan,
Ie pete contre le Tonnerre,
Aux papillons ie fais la guerre,
Ie compose Almanachs nouveaux,
De rien ie fais brides à Veaux,
A la S. Iean ie tends aux gruës,
Ie plante des pois par les ruës,
D'vn baston ie fais vn cheval,
Ie voy courir la Seine à val,
Et beaucoup de choses, beau fire.
Que ie ne veux, & n'ose dire.
Après cela, ie peinds en l'air,

I'apprens aux ânes à voler,
Du Bordel ie fais la Chronique,
Aux chiens j'apprens la Rhetorique;
Car, enfin, ou Plutarque ment,
Ou bien ils ont du iugement.
Ce n'est pas tout, ie dis fornettes,
Ie dégoise des Chanfonnettes,
Et vous dis, qu'avec grand effort,
La Nature pâtit tres-fort.
Ie suis si plein que ie regorge,
Si vne fois ie rens ma gorge,
Eclatant ainsi qu'un petard,
On dira, le Diable y ayt part.
Voilà comme le temps ie passe,
Si ie suis las, ie me délasse,
I'écris, ie lis, ie mange & boy,
Plus heureux cent fois que le Roy,
(Ie ne dis pas le Roy de France)
Si ie n'estois court de finance.
Or, pour finir, voilà comment
Ie m'entretiens bisarrement,
Et prenez-moy les plus extremes
En sagesse, ils vivent de mesmes,
N'estant l'humain entendement
Qu'une grotesque seulement.
Vuidant des bouteilles cassées,
Ie m'embarasse en mes pensées,
Et quand i'y suis bien embrouillé,
Ie me couvre d'un sac mouillé.

Faute de papier, *bona fere*,
Qui a de l'argent, si le ferre.
Votre Serviteur à iamais,
Maistre Ianin du Pontalais.





ELEGIE.

L'homme s'oppose en vain contre la destinée,
Tel a domté sur mer la tempeste obstinée,
Qui deceu dans le port, esprouue en vn instant
Des accidens humains le reuers inconstant,
Qui le jette au danger, lors que moins il y pense.
Ores, à mes depens i'en fais l'experience,
Moy, qui tremblant encor du naufrage passé,
Du bris de mon navire au rivage amassé,
Bâtissois vn autel aux Dieux legers des Ondes,
Jurant mesme la mer, & ses vagues profondes,
Instruit à mes dépens, & prudent au danger,
Que je me garderois de croire de leger,
Sçachant qu'injustement il se plaint de l'orage,
Qui remontant sur mer fait vn second naufrage.
Cependant ay-ie à peine essuyé mes cheveux,
Et payé dans le port l'offrande de mes vœux,
Que d'un nouveau desir le courant me transporte,
Et n'ay pour l'arrester la raison assez forte.
Par vn destin secret mon cœur s'y voit contraint,
Et par vn si doux nœud si doucement estreint,
Que me trouvant espris d'une ardeur si parfaite,
Trop heureux en mon mal, ie benis ma defaite,

Et me sens glorieux, en vn si beau tourment,
De voir que ma grandeur ferve si dignement ;
Changement bien étrange en vne amour si belle !
Moy, qui rangeois au joug la terre vniuerselle,
Dont le nom glorieux aux Astres eslevé,
Dans le cœur des mortels par vertu s'est gravé,
Qui fis de ma valeur le hazard tributaire,
A qui rien, fors l'Amour, ne put estre contraire,
Qui commande par tout, indomptable en pouvoir,
Qui fçay donner des loix, & non les recevoir ;
Ie me voy prisonnier aux fers d'un ieune Maistre,
Où ie languis esclave, & fais gloire de l'estre,
Et font à le servir tous mes vœux obliger ;
Mes palmes, mes lauriers en myrthes font changer,
Qui servant de trophée aux beautés que j'adore,
Font en si beau fuïet que ma perte m'honore.

Vous, qui dès le berceau de bon œil me voyez,
Qui du troisiéme Ciel mes destins envoyez,
Belle & fainte planete, Astre de ma naissance,
Mon bon-heur plus parfait, mon heureuse influence,
Dont la douceur preside aux douces passions,
Venus, prenez pitié de mes affections,
Soyez-moy favorable, & faites à cette heure,
Plustost que découvrir mon amour, que ie meure :
Et que ma fin témoigne, en mon tourment secret,
Qu'il ne vescu iamais vn amant si discret,
Et qu' amoureux constant, en vn si beau martyre,
Mon trépas seulement mon amour puisse dire.

Ha ! que la passion me fait bien discourir !

Non, non, vn mal qui plaill, ne fait jamais mourir.
Dieux ! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente !
La patience est foible, & l'amour violente,
Et me voulant contraindre en si grande rigueur,
Ma plainte se dérobbé, & m'échappe du cœur,
Semblable à cet enfant, que la Mere en colere,
Après vn châtiment veut forcer à se taire,
Il s'efforce de crainte à ne point soupirer.
A grand peine ose-t-il son haleine tirer ;
Mais nonobstant l'effort, dolent en son courage,
Les sanglots, à la fin, débouchent le passage,
S'abandonnant aux cris, ses yeux fondent en pleurs,
Et faut que son respect déferé à ses douleurs.
De mesme, ie m'efforce au tourment qui me tuë,
En vain de le cacher mon respect s'evertuë,
Mon mal, comme vn torrent, pour vn temps retenu,
Renversant tout obstacle, est plus fier devenu.

Or puis-que ma douleur n'a pouvoir de se taire,
Et qu'il n'est ni desert, ni rocher solitaire,
A qui de mon secret ie m'osasse fier,
Et que jusqu'à ce point ie me dois oublier,
Que de dire ma peine en mon cœur si contrainte,
A vous seule, en pleurant, j'adresse ma complainte ;
Aussi puis-que vostre œil m'a tout seul asservy,
C'est raison que luy seul voye comme ie vy,
Qu'il voye que ma peine est d'autant plus cruelle,
Que seule en l'Vnivers, ie vous estime belle ;
Et si de mes discours vous entrez en courroux,
Songez qu'ils font en moy, mais qu'ils naissent de vous

Et que ce feroit estre ingrate en vos defaites,
Que de fermer les yeux aux playes que vous faites.

Donc, Beauté plus qu'humaine, objet de mes plaisirs,
Delices de mes yeux, & de tous mes desirs,
Qui regnez sur les cœurs d'une contrainte aimable,
Pardonnez à mon mal, hélas ! trop veritable,
Et lisant dans mon cœur que valent vos attraits,
Le pouvoir de vos yeux, la force de vos traits,
La preuve de ma foy, l'aigreur de mon martyre,
Pardonnez à mes cris de l'avoir osé dire,
Ne vous offencez point de mes justes clameurs,
Et si mourant d'amour, ie vous dis que ie meurs.





DIALOGUE.

Cloris & Philis.

CLORIS.

Philis, œil de mon cœur, & moitié de moy-mesme,
Mon Amour, qui te rend le visage si blesme ?
Quels sanglots, quels souspirs, quelles nouvelles pleurs,
Noyent de tes beautez les graces & les fleurs ?

PHILIS.

Ma douleur est si grande, & si grand mon martyre,
Qu'il ne se peut, Cloris, ni comprendre, ni dire.

CLORIS.

Ces maintiens égarez, ces penfers esperdus,
Ces regrets, & ces cris, par ces bois esendus,
Ces regards languissans, en leurs flammes discrettes,
Me font de ton Amour les paroles secrettes.

PHILIS.

Ha ! Dieu, qu'un divers mal diuersement me point !
L'ayme ; hélas ! non, Cloris, non non, je n'aime point.

CLORIS.

La honte ainfi dément ce que l'Amour décelle,
La flame de ton cœur par tes yeux estincelle,
Et ton silence mefme, en ce profond malheur,
N'est que trop éloquent à dire ta douleur ;
Tout parle en ton vifage, & te voulant contraindre,
L'Amour vient, malgré toy, fur ta lèvre à fe plaindre.
Pourquoy veux-tu, Philis, ayment comme tu fais,
Que l'Amour fe demente en fes propres effets ?
Ne fçais-tu que ces pleurs, que ces douces œillades,
Ces yeux, qui fe mourant, font les autres malades,
Sont theatres du cœur où l'amour vient jouer
Les penfers que la bouche a honte d'avouër ?
N'en fais donc point la fine, & vainement ne cache
Ce qu'il faut, malgré toi, que tout le monde fache,
Puis-que le feu d'Amour, dont tu veux triompher,
Se montre d'autant plus qu'on le penfe étouffer.
L'Amour est vn Enfant, nud, fans fard, & fans crainte,
Qui se plaist qu'on le voye, & qui fuit la contrainte ;
Force donc tout refpect, ma chere fille, & croy
Que chacun est fujet à l'Amour, comme toy.
En jeunefse i'aymay, ta Mere fit de mefme,
Licandre ayma Lifis, & Félifque Philefme,
Et fi l'âge esteignit leur vie & leurs foupirs,
Par ces plaines encore on en fent les Zéphirs ;
Ces fleuves font encor tout enflez de leurs larmes,
Et ces prez tout ravis de tant d'amoureux charmes ;
Encore oit-on l'Echo redire leurs chanfons.

Et leurs noms sur ces bois gravez en cent façons.
Mefmes que penfes-tu ? Berenice la belle,
Qui femble contre Amour fi fiere & fi cruelle,
Me dit tout franchement, en pleurant, l'autre jour,
Qu'elle estoit fans Amant, mais non pas fans amour.
Telle encor qu'on me voit, i'ayme de telle forte,
Que l'effet en est vif, fi la caufe en est morte,
Es cendres d'Alexis Amour nourrit le feu
Que iamais par mes pleurs éteindre ie n'ay peu ;
Mais comme d'un feul trait notre ame fut bleffée,
S'il n'avoit qu'un defir, ie n'eus qu'une penfée.

PHILIS.

Ha ! n'en dis davantage, & de grace, ne rens
Mes maux plus douloureux, ni mes ennuis plus grans.

CLORIS.

D'où te vient le regret dont ton ame eft faifie ?
Eft-ce infidélité, mépris ou jalousie ?

PHILIS.

Ce n'est ni l'un, ni l'autre, & mon mal rigoureux
Excède doublement le tourment amoureux.

CLORIS.

Mais ne peut-on fçavoir le mal qui te poffede ?

PHILIS.

A quoy ferviroit-il, puis-qu'il est fans remede?

CLORIS.

Volontiers les ennuis s'alegent aux discours.

PHILIS.

Las ! ie ne veux aux miens, ni pitié ni secours.

CLORIS.

La douleur que l'on cache est la plus inhumaine.

PHILIS.

Qui meurt en se taisant, semble mourir sans peine.

CLORIS.

Peut-estre en la disant te pourray-je guerir.

PHILIS.

Tout remede est fâcheux alors qu'on veut mourir.

CLORIS.

'Au moins avant la mort dis où le mal te touche.

PHILIS.

Le secret de mon cœur ne va point en ma bouche.

CLORIS.

Si je ne me deçois, ce mal te vient d'aymer.

PHILIS.

Cloris, d'un double feu je me sens consumer.

CLORIS.

La douleur, malgré toy, la langue te dénouë.

PHILIS.

Mais faut-il, à ma honte, hélas ! que ie l'avouë ?
Et que ie die vn mal, pour qui jusques icy,
J'eus la bouche fermée, & le cœur si tranfy,
Qu'estouffant mes soupirs, aux bois, aux prez, aux plaines,
Je ne pus, ny n'osay discourir de mes peines ?

CLORIS.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux ?

PHILIS.

Mon cœur est vn sepulcre honorable pour eux.

CLORIS.

Je croy lire en tes yeux quelle est ta maladie.

PHILIS.

Si tu la vois, pourquoy veux-tu que ie la die ?

Auray-ie assez d'audace à dire ma langueur ?
Ha ! pardons le respect, où i'ay perdu le cœur.
I'ayme, i'ayme, Cloris, & cet enfant d'Eryce,
Qui croit que c'est pour moi trop peu que d'un suplice,
De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans,
Cause en moy ces douleurs, & ces gemissemens,
Chose encor inouïe, & toutesfois non feinte,
Et dont iamais Bergere à ces bois ne s'est plainte !

CLORIS.

Seroit-il bien possible !

PHILIS.

A mon dam tu le vois.

CLORIS.

Comment ! qu'on puisse aymer deux hommes à la fois !

PHILIS.

Mon malheur en ceci n'est que trop veritable ;
Mais las ! il est bien grand, puis qu'il n'est pas croyable.

CLORIS.

Qui font ces deux bergers dont ton cœur est espoint ?

PHILIS.

Amynte, & Philémon ; ne les connois-tu point ?

CLORIS.

Ceux qui furent bleffez, lors que tu fus ravie?

PHILIS.

Oui, ces deux dont ie tiens, & l'honneur & la vie.

CLORIS.

I'en fçay tout le discours; mais dy-moy seulement
Comme Amour par leurs yeux charma ton jugement.

PHILIS.

Amour tout dépité de n'avoir point de fefche
Affez forte pour faire en mon cœur vne brefche,
Voulant qu'il ne fût rien dont il ne fût vainqueur,
Fit par les coups d'autrui cette plaie en mon cœur,
Quand ces Bergers navrez, fans vigueur, & fans armes,
Tout moites de leur fang, comme moy de mes larmes,
Pres du Satyre mort, & de moy, que l'ennuy
Rendoit en apparence auffi morte que luy,
Firent voir à mes yeux, d'une piteufe forte,
Qu'autant que leur Amour leur valeur eftoit forte.
Ce traître, tout couvert de fang & de pitié,
Entra dedans mon cœur fous couleur d'amitié,
Et n'y fut pas pluftoft, que morte, froide, & blefme,
Je cessay, toute en pleurs, d'estre plus à moy-mefme;
J'oubliai Pere & mere, & troupeaux, & maifon,
Mille nouveaux defirs faifirent ma raifon.

l'erray deçà, de-là, furieuse, infensée,
De penfers en penfers s'égara ma pensée,
Et comme la fureur estoit plus douce en moy,
Reformant mes façons, je leur donnois la Loy,
l'accommodois ma grace, agençois mon visage,
Vn jaloux soin de plaire excitoit mon courage,
l'allois plus retenuë, & composois mes pas,
l'apprenois à mes yeux à former des appas,
Je voulois sembler belle, & m'efforçois à faire
Vn visage qui peût également leur plaire,
Et lors qu'ils me voioient par hazard, tant soit peu,
Je frissonnois de peur craignant qu'ils eussent veu,
Tant j'estois en amour innocemment coupable,
Quelque façon en moy qui ne fût agreable.
Ainsi, tousjours en trance, en ce nouveau soucy,
Je disois à part-moy, ias ! mon Dieu ! qu'est-cecy !
Quel soin, qui de mon cœur s'estant rendu le maitre,
Fait que je ne suis plus ce que ie soulois estre !
D'où vient que jour & nuit je n'ay point de repos,
Que mes soupirs ardens traversent mes propos,
Que loin de la raison tout conseil ie rejette,
Que je fois, fans sujet, aux larmes si sujette !
Ha ! sotte, répondois-je apres, en me tançant,
Non, ce n'est que pitié que ton ame ressent
De ces Bergers blessez ; te fâches-tu, cruelle,
Aux doux ressentimens d'un acte si fidele ?
Serois-tu pas ingrate en faisant autrement ?
Ainsi ie me flattois en ce faux jugement,
Estimant en ma peine, aveugle & langoureuse,

Être bien pitoyable, & non pas amoureuse.
Mais las ! en peu de temps je connus mon erreur,
Tardive connoissance à si promptة fureur !
L'apperceus, mais trop tard, mon amour vehemente.
Les connoissant Amans, ie me connus Amante,
Aux rayons de leur feu, qui luit si clairement,
Helas ! je vis leur flame, & mon embrasement,
Qui croissant par le temps s'augmenta d'heure en heure,
Et croïstra, ç'ay-ie peur, jusqu'à tant que ie meure.
Depuis, de mes deux yeux le sommeil se bannit,
La douleur de mon cœur mon visage fannit,
Du soleil, à regret, la lumiere m'éclaire,
Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire.
Mes fleches & mon arc me viennent à mepris,
Vn choc continuël fait guerre à mes esprits,
Ie suis du tout en proye à ma peine enragée,
Et pour moy, comme moy, toute chose est changée.
Nos champs ne sont plus beaux, ces prez ne sont plus vers,
Ces arbres ne sont plus de fuëillages couvers,
Ces ruisseaux sont troublez des larmes que ie verse,
Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diverse.
Leurs attraits si plaifans, sont changez en horreur,
Et tous ces lieux maudits n'inspirent que fureur..
Icy, comme autrefois, ces pastis ne fleurissent,
Comme moy de mon mal mes troupeaux s'amaigrissent;
Et mon chien, m'abbayant, semble me reprocher,
Que j'aye ore à mépris ce qui me fut si cher ;
Tout m'est à contre-cœur, horsmis leur souvenance.
Hélas ! je ne vis point, sinon lors que j'y pense,

Ou lors que je les vois, & que vivante en eux,
Je puise dans leurs yeux vn venin amoureux.
Amour, qui pour mon mal, me rend ingénieuse,
Donnant trêve à ma peine ingrate & furieuse,
Les voyant, me permet l'usage de raison,
Afin que ie m'efforce apres leur guerison ;
Me fait penser leurs maux ; mais las ! en vain j'essaye.
Par vn mesme appareil pouvoir guerir ma playe !
Ie fonde de leurs coups l'étrange profondeur,
Et ne m'étonne point pour en voir la grandeur.
L'étuue de mes pleurs leurs blessures fanglantes,
Helas ! à mon malheur, blessures trop blessantes,
Puis-que vous me tuez, & que mourant par vous
Ie souffre en vos douleurs, & languis en vos coups !

CLORIS.

Brûlent-ils comme toy d'amour demesurée ?

PHILIS.

Ie ne sçay ; toutesfois, i'en pense estre assurée.

CLORIS.

L'amour se persuade assez légèrement.

PHILIS.

Mais ce que l'on desire, on le croit aisément.

CLORIS.

Le bon amour, pourtant, n'est point sans défiance.

PHILIS.

Je te diray sur quoy i'ay fondé ma croyance ;
Vn jour, comme il avint qu'Amynte estant blessé,
Et qu'estant de sa playe & d'amour oppressé,
Ne pouvant clore l'œil, éveillé du martyre,
Se pleignoit en pleurant, d'un mal qu'il n'osoit dire ;
Mon cœur, qui du passé, le voyant, se souvint,
A ce piteux objet toute pitié devint,
Et ne pouvant souffrir de si rudes alarmes,
S'ouvrit à la douleur, & mes deux yeux aux larmes ;
Enfin comme ma voix, ondoyante à grans flots,
Eut trouvé le passage entre mille sanglots,
Me forçant en l'accès du tourment qui me grève,
L'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque trêve,
Je me mis à chanter, & le voyant gémir,
En chantant, i'invitois ses beaux yeux à dormir ;
Quand luy, tout languissant, tournant vers moy sa teste.
Qui sembloit vn beau lis battu de la tempeste,
Me lançant vn regard qui le cœur me fendit,
D'une voix rauque & cassée, ainsi me répondit :
Philis, comme veux-tu qu'absent de toy ie vive ?
Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captive,
Trouve, pour endormir son tourment furieux,
Vne nuit de repos au jour de tes beaux yeux ?
Alors toute surprise en si prompte nouvelle,
Je m'enfuy de vergongne, où Filemon m'appelle,
Qui navré, comme luy, de pareils accidens,
Languissoit en ses maux trop vifs & trop ardens.

Moy qu'un devoir égal à mesme foin invite,
Je m'approche de luy, ses playes ie visite,
Mais las ! en m'apprestant à ce piteux dessein,
Son beau sang, qui s'émeut, jaillit dessus mon fein :
Tombant évanouy, toutes ses playes s'ouvrent,
Et ses yeux, comme morts, de nuages se couvrent ;
Comme avecque mes pleurs ie l'eus fait revenir,
Et me voyant sanglante en mes bras le tenir,
Me dit, Belle Philis, si l'Amour n'est vn crime,
Ne méprisez le sang qu'espend cette victime,
On dit qu'estant touché de mortelle langueur
Tout le sang se resserre, & se retire au cœur,
Las ! vous estes mon cœur, où pendant que l'expire,
Mon sang brûle d'amour, s'vnit & se retire.
Ainsi de leurs desseins ie ne puis plus douter ;
Et lors, moy que l'Amour oncques ne sceut domter,
Je me sentis vaincuë, & glisser en mon ame,
De ces propos si chauds, & si brûlans de flame,
Vn rayon amoureux qui m'enflama si bien,
Que tous mes froids dédain n'y servirent de rien.
Lors ie m'en cours de honte où la fureur m'emporte,
N'ayant que la pensée, & l'Amour pour escorte,
Et suis comme la biche à qui l'on a percé
Le flanc mortellement d'un garot traversé,
Qui fuit dans les forests, & toujours avec elle
Porte sans nul espoir, sa blessure mortelle ;
Las ! je vay tout de mesme, & ne m'apperçois pas,
O malheur ! qu'avec moy, ie porte mon trépas,
Je porte le Tyran, qui de poison m'enyvre,

Et qui, fans me tuër, en ma mort me fait vivre ;
Heureuse, fans languir si longtems aux abbois,
Si j'en puis échapper pour mourir vne fois !

CLORIS.

Si d'une mesme ardeur leur ame est enflammée,
Te plains-tu d'aymer bien, & d'estre bien aymée ?
Tu les peux voir tous deux, & les favoriser.

PHILIS.

Vn cœur se pourroit-il en deux parts diviser ?

CLORIS.

Pourquoy non ? c'est erreur de la simplessse humaine ;
La foy n'est plus au cœur qu'une chimere vaine,
Tu dois, fans t'arrester à la fidélité,
Te servir des Amans comme des fleurs d'Esté,
Qui ne plaisent aux yeux qu'estant toutes nouvelles ;
Nous auons de nature au sein doubles mammelles,
Deux oreilles, deux yeux, & divers sentimens ;
Pourquoy ne pourrions-nous avoir divers Amans ?
Combien en connoissé-je à qui tout est de mise,
Qui changent plus souvent d'Amant que de chemise ?
La grace, la beauté, la jeunesse, & l'amour,
Pour les femmes ne font qu'un Empire d'un jour,
Encor que d'un matin ; car à qui bien y pense,
Le midy n'est que soïn, le soir que repentance.
Puis donc qu'Amour te fait d'Amans provision,

Vfes de ta jeunefse, & de l'occafion,
Toutes deux, comme vn trait de qui l'on perd la trace,
S'envolent, ne laiffant qu'un regret en leur place;
Mais fi ce proceder encore t'est nouveau,
Choify lequel des deux te femble le plus beau.

PHILIS.

Ce remede ne peut à mon mal fatisfaire,
Puis Nature & l'Amour me défend de le faire.
En vn choix fi douteux s'égare mon defir,
Ils font tous deux fi beaux qu'on n'y peut que choisir;
Comment beaux! Ha! Nature, admirable en ouvrages,
Ne fit iamais deux yeux, ny deux fi beaux vifages,
Vn doux afpect qui femble aux amours convier;
L'un n'a rien qu'en beauté l'autre puiſſe envier,
L'un est brun, l'autre blond, & fon poil qui se dore,
En filets blondiffans, est femblable à l'Aurore,
Quand toute échevelée, à nos yeux fouriant,
Elle émaille de fleurs les portes d'Orient;
Ce teint blanc & vermeil où l'Amour rit aux Graces,
Cet œil qui fond des cœurs les rigueurs & les glaces,
Qui foudroye en regards, éblouit la raifon,
Et tuë en baſilic, d'amoureuse poison;
Cette bouche fi belle, & fi pleine de charmes,
Où l'Amour prend le miel dont il trempe ſes armes;
Ces beaux traits de difcours, fi doux, & fi puiſſans,
Dont l'Amour par l'oreille affujettit mes ſens,
A ma foible raifon font telle violence,
Qu'ils tiennent mes defirs en égale balance;

Car si de l'un des deux ie me veux departir,
Le Ciel, non plus que moy, ne le peut consentir ;
L'autre pour estre brun aux yeux n'a moins de flammes,
Il fume en regardant, du soufre dans les ames,
Donne aux cœurs aveuglez la lumiere & le iour ;
Ils semblent deux Soleils en la sphere d'Amour ;
Car si l'un est pareil à l'Aurore vermeille,
L'autre, en son teint plus brun, a la grace pareille
A l'Astre de Venus, qui doucement reluit,
Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit ;
Sa taille haute & droite, & d'un juste corsage,
Semble un pin qui s'élève au milieu d'un bocage ;
Sa bouche est de Coral, où l'on voit au dedans,
Entre un plaissant souris, les perles de ses dents,
Qui respirent un air embaumé d'une haleine
Plus douce que l'œillet, ni que la marjolaine ;
D'un brun mêlé de sang son visage se peint,
Il a le jour aux yeux, & la nuit en son teint,
Où l'Amour, flamboyant entre mille estincelles,
Semble un amas brillant des Estoilles plus belles.
Quand une nuit fereine avec ses bruns flambeaux,
Rend le soleil jaloux, en ses jours les plus beaux !
Son poil noir & retors, en gros flocons ondoie,
Et crespelu, ressemble une toison de foye ;
C'est, enfin, comme l'autre, un miracle des Cieux.
Mon ame, pour les voir, vient toute dans mes yeux,
Et ravie en l'objet de leurs beautez extrêmes,
Se retrouve dans eux, & se perd en foy-mesmes.
Las ! ainsi ie ne sçay que dire, ou que penser ;

De les aymer tous deux, n'est-ce les offencer ?
Laisser l'un, prendre l'autre, ô Dieux ! est-il possible !
Ce feroit les aymant, vn crime irremissible ;
Ils sont tous deux égaux de merite, & de foy ;
Las ! je n'ayme rien qu'eux, ils n'ayment rien que moy :
Tous deux pour me sauver hazarderent la vie,
Ils ont mesme dessein, mesme amour, mesme envie.
De quelles passions me senté-je émuvoir !
L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le devoir,
De divers sentimens également me troublent,
Et me pensant ayder, mes augoisses redoublent ;
Car si pour essayer à mes maux quelque paix,
Par fois oubliant l'un, en l'autre je me plais,
L'autre, tout en colere, à mes yeux se presente,
Et me montrant ses coups, sa chemise sanglante,
Son amour, sa douleur, sa foy, son amitié,
Mon cœur se fend d'amour, & s'ouvre à la pitié.
Las ! ainsi combatuë en cette étrange guerre,
Il n'est grace pour moy au Ciel ni sur la terre,
Contre ce double effort débile est ma vertu,
De deux vents opposez mon cœur est combattu,
Et reste ma pauvre ame entre deux étouffée,
Miserable dépouille, & funeste trophée.





VERS SPIRITUELS.

—

STANCES.

Quand sur moy je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminuë,
Estant vieilly dans vn moment,
Je ne puis dire seulement
Que ma jeunesse est devenuë.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour se dérobe à mon oeil,
Mes sens troublez s'évanouissent,
Les hommes sont comme des fleurs,
Qui naissent & vivent en pleurs,
Et d'heure en heure se fanissent.

Leur âge à l'instant écoulé,
Comme vn trait qui s'est envolé,
Ne laisse apres foy nulle marque,
Et leur nom si fameux icy,
Si tost qu'ils sont morts, meurt aussi,
Du pauvre autant que du Monarque.

N'agueres verd, fain & puiffant,
Comme vn Aubefpin floriffant,
Mon printemps eftoit délectable,
Les plaifirs logeoient en mon fein,
Et lors eftoit tout mon deffein
Du jeu d'amour, & de la table.

Mais las ! mon fort 'eft bien tourné ;
Mon âge en vn rien s'est borné,
Foible languit mon efperance,
En vne nuit, à mon malheur,
De la joye & de la douleur
L'ay bien appris la difference !

La douleur aux traits veneneux,
Comme d'un habit epineux
Me ceint d'une horrible torture,
Mes beaux jours font changés en nuits,
Et mon cœur tout fleftry d'ennuys,
N'attend plus que la fepulture.

Enyvré de cent maux divers,
Je chancelle, & vay de travers,
Tant mon âme en regorge pleine,
L'en ay l'esprit tout hebété,
Et fi peu qui m'en eft refté,
Encor me fait-il de la peine.

La memoire du temps passé,
Que j'ay folement depencé,
Espand du fiel en mes vlceres;
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon sentiment,
Me rendant plus vif aux miseres.

Ha ! pitoyable fouvenir !
Enfin, que dois-je devenir !
Où se reduira ma constance !
Estant ja defailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur,
Pour durer en la penitence ?

Qu'est-ce de moy ? foible est ma main
Mon courage, hélas ! est humain,
Je ne suis de fer ni de pierre ;
En mes maux monstre-toy plus doux,
Seigneur, aux traits de ton courroux.
Je suis plus fragile que verre.

Je ne suis à tes yeux, sinon
Qu'un festu sans force, & sans nom,
Qu'un hibou qui n'ose paroistre,
Qu'un fantosme icy bas errant,
Qu'une orde escume de torrent,
Qui semble fondre avant que naistre.

Où toy, tu peux faire trembler
L'Vnivers, & defasssembler
Du Firmament le riche ouvrage,
Tarir les Flots audacieux,
Ou, les élevant jusqu'aux Cieux,
Faire de la Terre vn naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy,
De toy les Astres prennent loy,
Tout fait joug deffous ta parole :
Et cependant, tu vas dardant
Deffus moy ton courroux ardent,
Qui ne fuis qu'un bourrier qui vole.

Mais quoy ! si ie fuis imparfait,
Pour me defaire m'as-tu fait ?
Ne fois aux pecheurs si severe ;
Ie fuis homme, & toy Dieu Clement,
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme Pere.

I'ay l'œil feellé d'un feau de fer,
Et déjà les portes d'Enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre ;
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as osté la fanté,
O Seigneur, tu me la peux rendre.

Le tronc de branches deveſtu,
Par vne ſecrette vertu
Se rendant fertile en ſa perte,
De rejettons eſpere vn jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant ſa perruque verte.

Où, l'homme en la foſſe couché,
Après que la mort l'a touché,
Le cœur eſt mort comme l'eſcorce;
Encor l'eau reverdit le bois,
Mais l'homme eſtant mort vne fois,
Les pleurs pour luy n'ont plus de force.





SVR LA NATIVITÉ
DE NOSTRE SEIGNEVR.

HYMNE

*Par le commandement du Roy Louis XIII, pour sa
Musique de la Messe de minuit.*

Pour le salut de l'Vnivers,
Aujourd'huy les Cieux sont ouvers,
Et par vne conduite immense,
La grace descend dessus nous,
Dieu change en pitié son courroux,
Et sa Iustice en sa Clemence.

Le vray Fils de Dieu Tout-puissant,
Au fils de l'homme s'unissant,
En vne charité profonde,
Encor qu'il ne soit qu'un Enfant,
Victorieux & triomphant,
De fers affranchit tout le monde.

Dessous sa divine vertu,
Le peché languit abbatu,

Et de ses mains à vaincre expertes,
Etuouffant le serpent trompeur,
Il nous assure en nostre peur,
Et nous donne gain de nos pertes.

Ses oracles sont accomplis,
Et ce que par tant de replis
D'âge, promirent les Prophetes,
Aujourd'huy se finit en luy,
Qui vient consoler nostre ennuy,
En ses promesses si parfaites.

Grand Roy, qui daignas en naissant,
Sauver le Monde perissant,
Comme Pere, & non comme Iuge,
De Grace comblant nostre Roy,
Fay qu'il soit des meschans l'effroy,
Et des bons l'assuré refuge.

Qu'ainfi qu'en Esté le Soleil,
Il dissipe, aux rays de son œil,
Toute vapeur, & tout nuage,
Et qu'au feu de ses actions,
Se dissipant les factions,
Il n'ayt rien qui luy fasse ombrage.





SONNETS.

I.

O Dieu, si mes pechez irritent ta fureur,
Contrit, morne & dolent, i'espere en ta clemence,
Si mon duëil ne fuffit à purger mon offence,
Que ta grace y fupplée, & ferve à mon erreur.

Mes efprits éperdus friffonnent de terreur,
Et ne voyant falut que par la penitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hay tellement, que ie m'en fais horreur.

Ie pleure le prefent, le paffé ie regrette,
Ie crains à l'avenir la faute que i'ay faite,
Dans mes rebellions ie lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures furpaffe,
Comme de Pere à fils vfes-en doucement;
Si i'avois moins failly, moindre feroit ta grace.

II.

Quand devout vers le Ciel j'ose lever les yeux,
Mon cœur ravy s'emeut, & confus, s'emerveille,
Comment, dis je à part-moy, cette œuvre nompareille
Est-elle perceptible à l'esprit curieux?

Cet Astre, ame du monde, œil vnique des Cieux,
Qui travaille en repos, & jamais ne sommeille
Pere immense du jour, dont la clarté vermeille,
Produit, nourrit, recrée, & maintient ces bas lieux.

Comment t'éblouis-tu d'une flamme mortelle,
Qui du soleil vivant n'est pas vne étincelle,
Et qui n'est devant luy sinon qu'obscurité?

Mais si de voir plus outre aux Mortels est loisible,
Croy bien, tu comprendras mesme l'infinité,
Et les yeux de la foy te la rendront visible.

III.

Cependant qu'en la Croix, plein d'amour infinie,
Dieu pour nostre salut tant de maux supporta,
Que par son juste sang nostre ame il racheta
Des prisons où la mort la tenoit asservie,

Alteré du defir de nous rendre la vie,
l'ay foif, dit-il aux Juifs; quelqu'un lors apporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy presenta;
Ce que voyant sa Mere en la forte s'écrie :

Quoy! n'est-ce pas assez de donner le trepas
A celui qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder son defir, d'un si piteux breuvage?

Venez, tirez mon sang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noient mon visage,
Vous ferez moins cruels, & j'auray moins de maux.





COMMENCEMENT D'VN POEME SACRÉ.

I'ay le cœur tout ravy d'une fureur nouvelle,
Or' qu'en vn S. ouvrage vn S. Démon m'appelle,
Qui me donne l'audace & me fait effayer
Vn fujet qui n'a peû ma jeunesse effrayer.

Toy, dont la providence en merveilles profonde,
Planta deffus vn rien les fondemens du monde,
Et baillant à chaque estre & corps, & mouvemens,
Sans matiere donnas la forme aux Elemens;
Donne forme à ma Verve, inspire mon courage;
A ta gloire, ô Seigneur, i'entreprends cet ouvrage.

Avant que le Soleil eust enfanté les Ans,
Que tout n'estoit qu'un rien, & que mesme le temps
Confus n'estoit distinct en trois diverses faces,
Que les Cieux ne tournoyent vn chacun en leurs places,
Mais seulement fans temps, fans mesure, & fans lieu,
Que seul parfait en soy regnoit l'Esprit de Dieu,
Et que dans ce grand Vuide, en Majesté superbe,
Estoit l'Estre de l'Estre en la vertu du Verbe;
Dieu qui forma dans soy de tout temps l'Vnivers,
Parla; quand à sa voix vn mélange divers....





EPIGRAMME.

Vialard, plein d'hypocrisie,
Par sentences & contredits,
S'estoit mis dans la fantaisie
D'avoir mon bien & Paradis.
Dieu se gard de chicanerie.
Pour cela, je le sçay fort bien
Qu'il n'aura ma chanoinerie :
Pour Paradis ie n'en sçay rien.





ODE SUR VNE VIEILLE MAQVERELLE.

Esprit errant, ame idolastre,
Corps verolé couuert d'emplastre,
Aueuglé d'un lascif bandeau,
Grande Nymphé à la harlequine,
Qui s'est brisé toute l'eschine
Dessus le paué du bordeau,

Dy-moy pourquoy, vieille maudite,
Des Rufians la calamite,
As-tu sítost quitté l'Enfer ?
Vieille à nos maux si preparée,
Tu nous ravis l'aage dorée,
Nous ramenant celle de fer.

Retourne donc, ame forcierre,
Des Enfers estre la portiere,
Pars & t'en va sans nul delay
Suyure ta noire destinée,
Te sauuant par la cheminée,
Sur ton espaule vn vieil balay.

Je veux que par tout on t'appelle
Louue, chienne, ourse cruelle,
Tant deçà que delà les monts,
Je veux de plus qu'on y adiouste :
Voilà le grand Diable qui iouste
Contre l'Enfer & les Demons.

Je veux qu'on crie emmy la ruë,
Peuple, gardez-vous de la gruë
Qui destruit tous les esguillons,
Demandant si c'est aduenture,
Ou bien vn effect de nature
Que d'accoucher des ardillons.

De cent clous elle fut formée,
Et puis pour en estre animée,
On la frotta de vif-argent :
Le fer fut premiere matiere,
Mais meilleure en fut la derniere,
Qui fist son cul si diligent.

Depuis honorant son lignage,
Elle fit voir vn beau mefnage
D'ordure & d'impudicitez,
Et puis par l'excez de ses flames,
Elle a produit filles & femmes
Au champ de ses lubricitez.

De moy tu n'auras paix ny trefue
Que ie ne t'aye veuë en Greue,
La peau passée en maroquin,
Les os brifez, la chair meurtrie,
Preste à porter à la voirie,
Et mise au fond d'un mannequin.

Tu merites bien dauantage,
Serpent dont le maudit langage
Nous perd vn autre paradis :
Car tu changes le Diable en Ange,
Nostre vie en la mort tu change,
Croyant cela que tu nous dis.

Ha dieux ! que ie te verray fouple,
Lorsque le bourreau couple à couple
Ensemble lira tes putains,
Car alors tu diras au monde
Que malheureux est qui se fonde
Deffus l'esperoir de ses desseins.

Vieille sans dens, grande halebarde,
Vieil baril à mettre moustarde,
Grand morion, vieux pot cassé,
Plaque de liât, corne à lanterne,
Manche de luth, corps de guiterne,
Que n'es-tu déjà *in pace*.

Vous tous qui malins de nature,
En defirez voir la peinture,
Allez-vous en chez le bourreau,
Car s'il n'est touché d'inconstance,
Il la faiët voir à la potence,
Ou dans la falle du bordeau.





STANCES.

Ma foy, ie fus bien de la fette
Quand ie fis chez vous ce repas,
Ie trouuay la poudre à la teste,
Et le poyure vn bien peu plus bas.

Vous me monstrez vn Dieu propice,
Portant vn arc & vn brandon,
Appelez-vous la chaude pisse
Vne fiesche de Cupidon ?

Mon cas, qui se leue & se hausse,
Baue d'une estrange façon,
Belle, vous fournistes la fausse
Lors que ie fournis le poisson.

Las ! si ce membre eust l'arrogance
De fouiller trop les lieux sacrez,
Qu'on luy pardonne son offence,
Car il pleure assez ses pechez.





EPIGRAMMES.

I.

Amour est vne affection
Qui par les yeux dans le cœur entre,
Puis par vne defluëtion
S'escoule par le bas du ventre.

II.

Madelon n'est point difficile
Comme vn tas de mignardes font,
Bourgeois & gens sans domicile
Sans beaucoup marchander luy font,
Vn chacun qui veut la racoustre,
Pour raison elle dit vn poinct,
Qu'il faut estre putain tout outre,
Ou bien du tout ne l'estre point.

III.

Hier la langue me fourcha,
Deuisant avec Anthoinette,
Je dis f....., & ceste finette
Me fit la mine & se fascha.

Le descheus de tout mon credit,
Et vis à sa couleur vermeille,
Qu'elle aimoit ce que i'auois dit,
Mais en autre part qu'en l'oreille.

I V.

Lors que i'estois comme inutile
Au plus doux passe-temps d'Amour,
I'auois vn mary si habile
Qu'il me caressoit nuit & iour.

Ores celuy qui me commande
Comme vn tronc gist dedans le liêt,
Et maintenant que ie suis grande,
Il se repose iour & nuit.

L'vn fut trop vaillant en courage,
Et l'autre est trop alangoury,
Amour, rends-moy mon premier aage,
Ou rends moy mon premier mary!

V.

Dans vn chemin vn pays trauerfant
Perrot tenoit sa Iannette accollée,
Si que de loin aduisant vn passant,
Il fut d'aduis de quitter la meslee,

Pourquoy fais-tu, dict la garce affolée,
Trefue du cu, ha! dit-il, laisse moy,
Le voy quelqu'vn, c'est le chemin du Roy.
Ma foy, Perrot, peu de cas te desbauche.
Il n'est pas faict plustost comme ie croy,
Pour vn pieton que pour vn qui cheuauche.

VI.

Lizette à qui l'on faisoit tort,
Vint à Robin toute esplorée,
Le te prie donne-moy la mort,
Que tant de fois i'ay desirée.
Luy, qui ne la refuse en rien,
Tire son... vous m'entendez bien
Et au bout du ventre il la frappe.
Elle qui veut finir ses iours,
Luy dit, mon cœur, pousse tousiours,
De crainte que ie n'en réchappe :
Mais Robin, las de la servir,
Craignant vne nouvelle plainte,
Luy dit, haste-toy de mourir,
Car mon poignard n'a plus de pointe.





STANCES.

Si vostre œil tout ardent d'amour & de lumiere
De mon cœur votre esclave est la flamme premiere.
Que comme vn Astre sainct ie reuere à genoux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si vous que la beauté rend ores si superbe,
Deuez comme vne fleur qui flestrit dessus l'herbe,
Esprouer des saisons l'outrage & le courroux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Voulez-vous que vostre œil en amour si fertile
Vous soit de la nature vn present inutile?
Si l'Amour comme vn Dieu se communique à tous,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Attendez-vous qu'un iour vn regret vous faillisse?
C'est à trop d'intérêt imprimer vn supplice.
Mais puisque nous viuons en vn aage si doux,
Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si vostre grand' beauté toute beauté excelle,
Le Ciel pour mon malheur ne vous fit point si belle :
S'il semble en son dessein auoir pitié de nous,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

Si i'ay pour vous aymer ma raison offensée,
Mortellement blessé d'une fiesche insensée,
Sage en ce seul esgard que i'ay beny les coups,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

La douleur m'estrangeant de toute compagnie,
De mes iours malheureux a la clarté bannie,
Et si en ce malheur pour vous ie me refous,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?

Fasse le Ciel qu'enfin vous puissiez reconoistre
Que mon mal a de vous son essence & son estre :
Mais Dieu puisqu'il est vray, yeux qui m'estes si doux,
Pourquoy ne m'aymez-vous ?





COMPLAINTE.

Stances.

Vous qui violencez nos volontez subiectes,
Oyez ce que ie dis, voyez ce que vous faites :
Plus vous la fermerez, plus ferme elle fera,
Plus vous la forcerez, plus elle aura de force,
Plus vous l'amortirez, plus elle aura d'amorce,
Plus elle endurera, plus elle durera.

Cachez-la, ferrez-la, tenez-la bien contrainte,
L'atache de nos cœurs d'une amoureuse estraincte
Nous couple beaucoup plus que l'on ne nous deioinct ;
Nos corps sont defunis, nos ames enlacees,
Nos corps sont separez & non point nos pensees :
Nous sommes defunis, & ne le sommes point.

Vous me faiâtes tirer profit de mon dommage,
En croissant mon tourment vous croissez mon courage ;
En me faifant du mal vous me faiâtes du bien,
Vous me rendez content me rendant miferable,
Sans vous eftre obligé ie vous fuis redeuable,
Vous me faiâtes beaucoup & ne me faiâtes rien.

Ce n'eft pas le moyen de me pouuoir diftraire,
L'ennemy fe rend fort voyant fon aduerfaire,
Au fort de mon malheur ie me roidis plus fort.
Ie mefure mes maux auecques ma conftance :
I'ay de la paffion & de la patience,
Ie vis iufqu'à la mort, i'ayme iufqu'à la mort.

Bandez vous contre moi : que tout me foit contraire,
Tous vos efforts font vains, & que pouuez-vous faire ?
Ie fens moins de rigueur que ie n'ay de vigueur.
Comme l'or fe rafine au milieu de la flamme,
Ie defpite ce feu où i'efpure mon ame,
Et vay contre-carrant ma force & ma langueur.

Le Palmier genereux, d'une conftante gloire
Toufiours s'opiniâstre à gagner la victoire,
Qui ne fe rend iamais à la mercy du poids,
Le poids le faiâ plus fort & l'effort le renforce,
Et furchargeant fa charge on renforce fa force.
Il efleue le faix en efleuant fon bois.

Et le fer refrappé sous les mains résonnantes
Deffie des marteaux les secouffes battantes,
Est battu, combattu & non pas abbatu,
Ne craint beaucoup le coup, se rend impenetrable,
Se rend en endurent plus fort & plus durable,
Et les coups redoublez redoublent sa vertu,

Par le contraire vent en soufflantes bouffées
Le feu va ratifiant ses ardeurs estouffées :
Il bruit au bruit du vent, souffle au soufflet venteux,
Murmure, gronde, craque à longues halenees,
Il tonne, estonne tout de flammes entonnees :
Ce vent disputé bouffe & bouffit depiteux.

Le faix, le coup, le vent, roidit, durcit, embraze
L'arbre, le fer, le feu par antiperistase.
On me charge, on me bat, on m'esuente fouuent.
Roidissant, durcissant & bruslant en mon ame,
Je fais comme la palme & le fer & la flamme
Qui despote le faix & le coup & le vent.

Le faix de mes travaux esleue ma constance,
Le coup de mes malheurs endurent ma souffrance,
Le vent de ma fortune attife mes desirs.
Toy pour qui ie patis, subiect de mon attente,
O ame de mon ame, sois contente & constante,
Et ioieuse iouy de mes tristes plaisirs.

Nos deux corps sont à toy, ie ne suis plus que d'ombre,
Nos ames sont à toy, ie ne sers que de nombre,
Las puisque tu es tout, & que ie ne suis rien,
Ie n'ay rien en t'ayant, ou i'ay tout au contraire.
Avoir, & rien, & tout, comme se peut-il faire ?
C'est que i'ay tous les maux, & ie n'ay point de bien.

I'ay vn Ciel de desirs, vn monde de tristesse,
Vn vniuers de maux, mille feux de détresse.
I'ay vn Ciel de sanglots & vne mer de pleurs,
I'ay mille iours d'enuis, mille iours de disgrâce,
Vn printemps d'esperance, & vn hyuer de glace,
De souspirs vn automne, vn esté de chaleurs.

Clair soleil de mes yeux, si ie n'ay ta lumiere,
Vne aueugle nuee éuite ma paupiere,
Vne pluie de pleurs decoule de mes yeux,
Les clairs esclairs d'amour, les esclats de son foudre
Entrefendent mes nuicts & m'ecrasent en poudre :
Quand i'entonne mes cris, lors i'estonne les Cieux.

Vous qui lisez ces vers larmoyez tous mes larmes.
Souspirez mes souspirs vous qui lisez mes Carmes,
Car vos pleurs & mes pleurs amortiront mes feux,
Vos souspirs, mes souspirs animeront ma flame,
Le feu s'estaint de l'eau & le souffle l'enflamme.
Pleurez doncques tousiours & ne souspirez plus.

Tout moite, tout venteux, ie pleure, ie fouspire
Pour esteignant mon feu, amortir le martyre,
Mais l'humeur est trop loing, & le soufle trop pres.
Le feu s'esteint soudain, soudain il se renflamme.
Si les eaux de mes pleurs amortissent ma flamme,
Les vents de mes desirs la ratifent apres.

La froide Sallamandre au chaud antipatique,
Met parmy le brasier sa froidure en pratique,
Et la bruslante ardeur n'y nuict que point ou peu;
Ie dure dans le feu comme la Sallamandre,
Le chaud ne la consume, il ne me met en cendre,
Elle ne craint la flamme, & ie ne crains le feu.

Mais elle est sans le mal, & moy sans le remede,
Moi extremement chaud, elle extremement froide,
Si ie porte mon feu, elle porte son glas,
Loing ou pres de la flamme, elle ne craint la flamme,
Ou pres ou loing du feu, i'ay du feu dans mon ame,
Elle amortit son feu, & ie ne l'esteins pas.

Belle ame de mon corps, bel esprit de mon ame,
Flamme de mon esprit & chaleur de ma flamme,
I'enuie tous les vifs, i'enuie tous les morts,
Ma vie, si tu veux, ne peut estre rauie,
Veu que ta vie est plus la vie de ma vie
Que ma vie n'est pas la vie de mon corps.

Je vis par & pour toy ainſi que pour moy meſme,
Tu vis par & pour moy ainſi que pour toy meſme :
Nous n'auons qu'une vie & n'auons qu'un trespas.
Je ne veux pas ta mort, ie deſire la mienne,
Mais ma mort eſt ta mort, & ma vie eſt la tienne,
Auſſi ie veux mourir & ie ne le veux pas.





STANCES POVR LA BELLE CLORIS.

Si le bien qui m'importune
Peut changer ma condition,
Le changement de ma fortune
Ne finit pas ma passion.

Mon amour est trop legitime,
Pour se rendre à ce changement,
Et vous quitter feroit vn crime
Digne d'un cruel chastiment.

Vous avez dessus moy, madame,
Vn pouuoir approuué du temps,
Car les vœux que j'ay dans mon ame
Seruent d'exemple aux plus contents.

Quelque force dont on essaye
D'affubiettir ma volonté,
Ie beniray tousiours la playe
Que ie sens par vostre beauté.

Je veux que mon amour fidelle
Vous oblige autant à m'aymer
Comme la qualité de belle
Vous faict icy bas estimer.

Mon ame à vos fers afferuie.
Et par amour, & par raison,
Ne peut consentir que ma vie
Sorte iamais de sa prison.

N'adorant ainfi que vos chaifnes,
Je me plais fi fort en ce lien,
Qu'il semble que parmy mes peines
Mon ame goufte quelque bien.

Vos vœux où mon ame se fonde,
Me feront à iamais fi chers
Que mes vœux seront en ce monde
Auffi fermes que des rochers.

Ne croyez donc pas que ie laiffe
Vostre prison qui me retient,
Car iamais vn effect ne cesse,
Tant que la cause le maintient.





EPIGRAMMES.

I.

Faut auoir le cerueau bien vide
Pour brider des Muses le Roy;
Les Dieux ne portent point de bride,
Mais bien les asnes comme toy.

II.

Le violet tant estimé
Entre vos couleurs singulieres,
Vous ne l'avez iamais aimé,
Que pour les deux lettres premieres.

III.

L'argent, tes beaux iours & ta femme
T'ont fait ensemble vn mauuais tour,
Car tu pensois au premier iour
Que Jeanneton deust rendre l'ame.
Estant ieune & bien aduenant,
Tu tromperois incontinent
Pour ton argent vne autre dame.
Mais, Iean, il va bien autrement :
Ta ieunesse s'est retirée,
Ton bien s'en va tout doucement,
Et ta vieille t'est demeurée.

IV.

Quelque moine de par le monde
Preschoit vn iour dans vne pippe,
Et par le pertuis de la bonde,
Paroiſſoit vn bout de sa trippe.
Gardous nous bien qu'il ne nous pippe,
Dirent les Dames en riant.
Lors dict le prescheur en criant,
Tout remply de courroux & d'ire,
Tout beau, paix là, laissez moy dire,
Ou par Dieu vous irez dehors,
Que le diable qui vous fait rire,
Vous puisse entrer dedans le corps.

V. — TOMBEAU D'VN COVRTISAN.

Vn homme gist sous ce tombeau,
Qui ne fut vaillant qu'au bordeau,
Mais au reste plein de diffame :
Ce fut, pour vous le faire court,
Vn Mars au combat de l'amour,
Au combat de Mars vne femme.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.



VARIANTES ET NOTES.

Page 10, vers 12. *Auiourd'huy que ton fils.* — Le Dauphin qui fut plus tard Louis XIII, né à Fontainebleau le 27 septembre 1601.

13, v. 19. *Belle sinon qu'en*, 1608. — *Sinon en*, 1613.

17, v. 10. *En la cour d'un Prélat.* — Le cardinal de Joyeuse, archevêque de Toulouse.

18, v. 29. *De Socrate à ce point l'arrest*, 1608. — *L'oracle*, 1612 & 1613.

21, v. 27. *Ne couche de rien moins que*, 1608. — *Ne couche de rien moins de*, 1612. — *Ne touche de rien moins de*, 1613.

22, v. 20. *Ce Grecq...* Héliode.

— v. 24. *Resuant comme un oyson qu'on mène*, 1608. — *Comme un oyson allant*, 1613.

27, v. 15. *Et le surnom de bon me va t on.* Cor-

rection. — Va tou, 1608; va tout, 1612 & 1613.

32, v. 14. *Compere, ce dit-il*, 1608. — Et comme, ce dit-il..., 1612 & 1613.

34, v. 14. *Et qui morts nous profite*, 1608. — Et qui morts ne profite, 1613.

— v. 21. *Puis qu'en ce monde icy on n'en faict differance*, 1608 & 1612. — On en faict differance, 1613.

37, v. 22. *Aux plus grands de risée*, 1608. — Et aux grands de risée, 1612.

38, v. 9. *Les Poetes plus espais*, 1608. — Plus espois, 1612 & 1613.

39, v. 25. *Vn gremoire & des mots*, 1608. — Vn grimoire, 1612.

— v. 28. *Mon tans en ces caquets*, 1608. — En cent caquets, 1613.

41, v. 5. *Chaque fat a son sens*, 1608. — Chafqu'vn fait à, 1613.

— v. 22. *La taigne le deuore*, 1608. — La taigne vous deuore, 1612 & 1613.

42, v. 17. *Liqueur rouffoyante du Ciel*, 1608. — Rofoyante, 1613.

44, v. 12. *Au vif entendement*, 1608. — En cet entendement, 1612 & 1613.

- 44, v. 29. *Change la nature*, 1608. — Change de nature, 1613.
- 45, v. 4. *Auecq' l'age s'altere*, 1608 & 1612. — Auec l'âme, 1613.
- 47, v. 21. *Et faisant le preud'homme*, 1608. — Et faisoit le preud'homme, 1612.
- 51, v. 5. *Où comme au grand Hercule*, 1608. — Vn grand Hercule, 1612 & 1613.
- 57, v. 21. *Cil qui mist les Souris en bataille*. — Homère, dans la *Batrachomyomachie*.
- v. 23. *L'autre qui fist en vers vn Sopiquet*. — Virgile, dans le petit poëme intitulé *Moretum*.
- 61, v. 3. *Ofter auecq' estude*, 1608. — Auecq' l'estude, 1613.
- 68, v. 17. *Je poursuis*. Correction. — 1608 donne : Je poursuit. M. Royer propose de lire : Il poursuit.
- 69, v. 28. *Que ie quitté ce lieu*, 1608. — Que i'ay quitté, 1612 & 1613.
- 71, v. 29. *Nul acquis de science*, 1608. — Acquis nulle science, 1613.
- 73, v. 27. *Ne derobroit sa gloire*, 1608. — Ne deroboit, 1613.
- 75, v. 2. *Et prie Dieu qui nous garde*, 1608. — Qu'il nous garde. 1613.

- 77, v. 22. *N'ait pissé que pour eux*, 1608. — N'ait passé, 1612 & 1613.
- 78, v. 20. *Ageollient leur frase*, 1608. — Eniollient, 1612 & 1613.
- 79, v. 11. *Eclate d'un beau teint*. Correction. — Éclaté, 1608; Esclaté, 1612.
- v. 15. *Quant à moy qui n'ay point*, 1608. — Quant à moy ie n'ay point, 1613.
- 80, v. 25. *A manqué de ceruelle*. Leçon de 1612 & de 1613. Il faut : manque, selon l'édition de 1608.
- 83, v. 10. *La Court & sa maitresse*, éd. orig. — Depuis on a corrigé ainsi : Sa cour.
- 85, v. 18. *L'arcanciel*, éd. orig. — Postérieurement on a mis : L'arcanciel.
- 88, v. 13. *Trebuschant sur le cul*, 1609. — Trebuchant par, 1613.
- v. 19. *Deuers nous se vint rendre*, 1609. — Deuers nous se vient rendre, 1613.
- 89, v. 4. *Je n'en pense pas moins*, 1609 & 1612. — Pensois pas moins, 1613.
- v. 11. *De ce que i'auois creu*, 1609. — L'auois creu, 1612.
- 91, v. 18. *Qu'il auoit consommé*, 1609 & 1612. — Qui l'auoit consommé, 1613.

92, v. 16. *Luy pendoient au costé, qui sembloit,*
1609. — Qui sembloient, 1612 & 1613.

— v. 17. *Vieux linge & vieux drapeaux,* 1609. —
Vieux linges, vieux drapeaux, 1612.

— v. 27. *Qu'en sa robe il a veu.* — On lit dans
1609 et 1612 : Que sa robe ; dans 1613 & les
éditions suivantes : Qu'en son globe. M. Tricotel
propose : Que sans robe, en se fondant sur le mot
ignuda (nue), tiré des vers du Caporali, traduits en
cet endroit par Regnier. Cette dernière leçon est
certainement la seule admissible.

93, v. 27. *Mais comme vn iour d'Esté.* — A partir de
1642, on a écrit : Vn iour d'hiver.

97, v. 17. *Ses galles ou ses crottes,* 1609 & 1612.
— Ses galles & ses crottes, 1613.

100, v. 8. *Iy suis, ie le voy bien,* 1609. — Je
suis..., 1612 & 1613.

103, v. 15. *Soit sçauant en Sculpture,* 1609. — Sça-
uant en la sculpture, 1612 & 1613.

104, v. 25. *Auez-vous point soupé,* 1609. — Aurez-
vous, 1612.

109, v. 12. *Et que l'on me bernast,* 1609. — Ber-
cast, 1612.

119, v. 15. *Celuy m'obligera,* 1608. — Cela,
1613.

121, v. 23. *Je fus à son exemple*, 1612. — l'estois,
1613.

— v. 26.

*N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours,
La vieille me rendit tefmoin de ses discours.
Tapy dans vn recoin & couuert d'une porte...*

Ces trois vers ont été remplacés, dans l'édition de
1613, par les suivants :

Ceste vieille Chouette à pas lents & posez,
La parolle modeste & les yeux composez,
Entra par reuerence, & reserrant la bouche,
Timide en son respect sembloit Sainte Nitouche,
D'un Aue Maria luy donnant le bon-iour,
Et de propos communs bien esloignez d'amour,
Entretenoit la belle en qui i'ay la pensee
D'un doux imaginer si doucement bleffee
Qu'aymans & bien ayez, en nos doux passe-temps
Nous rendons en amour ialoux les plus contans,
Enfin comme en caquet ce vieux sexe fourmille
De propos en propos & de fil en esguille,
Se laissant emporter au flus de ses discours,
Je pensé qu'il falloit que le mal eust son cours.
Feignant de m'en aller, daguet ie me recule
Pour voir à quelle fin tendoit son preambule,
Moy qui voyant son port si plein de faincteté
Pour mourir, d'aucun mal ne me feusse doubté :
Enfin me tapissant au recoin d'une porte,
L'entendy son propos...

123, v. 6. *Sinon d'un peu d'excuse*, 1612. — *Sinon qu'un peu*, 1613.

— v. 14. *Fille qui sçait son monde a saison oportune*. — Ce vers & les treize suivans manquent dans l'édition de 1613.

— v. 19. *Ont-elles aux atours*, 1612. — *Ont-elles en velours*, 1642.

— v. 27. *Elle n'est pas plus chaste*, 1612. — *Plus sage*, 1642.

124, v. 22. *Le scandale & l'opprobre*, 1612. — *Le scandale, l'opprobre*, 1613.

127, v. 22. *Et faisant des mouuans*, 1612 & suivantes. — *Des mourans*, 1729.

130. *Satyre XIV*. Cette satire est adressée à Sully. En 1614, elle a paru sous le nom de *Maître Guillaume*, le Pasquin français.

133, v. 29. *Ils ont droit de leur cause*, 1613. — *Ils ont droit en leur cause*, 1642.

137, v. 6. *Et contre sa fureur*, 1613 & suiv. — *Que contre sa fureur*, 1642.

138, v. 18. *Se pleignent doucement*, Correction. — *Se pleignent*, 1613.

139, v. 12. *Seiour iadis si doux à ce Roy qui deux fois*. — L'abbaye de Royaumont & saint Louis, son fondateur.

140, v. 25. *Ils deuoient*, 1613. — Lisez Ils de-
uroient.

143, v. 10. *Informans*, 1613. — On a mis depuis
Informons.

— v. 13. *N'est veu*, 1613. — Correction : S'est
veu.

145, v. 14. *En la vieille escrime*, Correction. — En
vieille escrime, 1613.

150, v. 10. *Comme vn nouveau Toittan*, 1613. —
Lisez Titan.

151, v. 18. *En mon ame chancelle*, 1613. — En
mon esprit, 1642.

152, v. 12. *Ne la iette dehors*, 1613. — Correction :
Ne la iettoit.

156, v. 22. *Elle cuide charmer*, 1613. — Elle pense,
1642.

157, v. 7. *Ce qui m'est de souffrir*. Correction. —
Ce qui n'est, 1613.

158, v. 4. *Ou reçoïue vn poulet*, 1613. — Ou re-
çoit, 1642.

— v. 6. *Luy parle ou la salue*, 1613. — Et la sa-
lue, 1642.

163, v. 11. *Ils ont vn cœur de chair*, 1613. — Ils
ont le cœur, 1642.

164, v. 15. *Par ma bouche embrasée.*

Ce vers a été modifié & complété ainsi par les Elzeviers en 1642 :

Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa.

Bref, tout ce qu'ose Amour, ma déesse l'osa,

Me suggerant...

165, v. 10. *En l'extrefme vieillesse.* — Après ce vers, les Elzeviers ont mis le suivant :

Puisque ie suis rétif au fort de ma ieunesse.

166, v. 10. *Que l'œil d'un enuieux.*

— v. 16. *Luy seul comme enuieux.*

Correction. Dans ces deux vers, 1613 porte : En-nuieux.

— v. 21. *Affez de tes Amours.* Correction. — Affez de tes Amans, 1613.

167, v. 8. *Je croy qu'ils s'en repentent*, 1613. — Qu'ils se repentent, 1642.

168, v. 11. *La faueur à la fin*, 1613. — Correction : La fureur.

— v. 13. *A quoy ton impudence*, 1613. — Ton impudence à tort, 1642.

169, v. 3. *Que vous me prescrirez.* Correction. — Que vous me prescriuez, 1613.

— v. 5. *Trahy les Dieux benins.* Correction. — Dans 1613 on lit : Trahy les Dieux; venins.

171, v. 18. *Vn asnon qui vous f.....* Correction —
Qui void goute, 1613.

172, v. 19. *Sa façon.* — Correction. De façon,
1613.

173, v. 11. *Vne faliue.* Correction. — D'une fa-
liue, 1613.

— v. 16. *Qui tient la mort entre ses dents* — Après
ce vers on a intercalé la strophe suivante :

Ha ! que cette humeur languissante
Du temps iadis est differente,
Quand braue, courageux & chaud,
Tout passoit au fil de sa rage,
N'estant si ieune pucelage
Qu'il n'enfilast de prime affaut !

177. L'édition de 1642 comprend de plus que celle
de 1613, les sept strophes suivantes à joindre aux
cinq qui précèdent : Contre vn Amoureux transy :

L'effort fait plus que le merite,
Car pour trop meriter vn bien
Le plus souuent on n'en a rien;
Et dans l'amoureuse poursuite,
Quelquesfois l'importunité
Fait plus que la capacité.

L'approuue bien la modestie;
Ie hay les amans effrontez ;

Euitons les extremittez :
Mais des dames vne partie,
Comme estant sans election,
Iuge en discours l'affection.

En discourant à sa maistresse,
Que ne promet l'amant subtil ?
Car chacun tant pauvre soit-il,
Peut estre riche de promesse.
« Les grands, les vignes, les amans
« Trompent tousiours de leurs sermens.

Mais vous ne trompez que vous mesme,
En faisant le froid à dessein.
Je crois que vous n'estes pas sain :
Vous avez le visage blefme.
Où le front a tant de froideur,
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Vostre belle qui n'est pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez.
Qui vous voit pense que soyez
Ou vous muet, ou elle fourde.
Parlez, elle vous oira bien ;
Mais elle attend, & n'entend rien.

Elle attend d'un desir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots.

Mais s'il est vrai qu'à nos propos
On reconnoist quelle est nostre ame,
Elle vous croit, à ceste fois,
Manquer d'esprit comme de voix.

Qu'un honteux respect ne vous touche :
Fortune aime un audacieux.
Pensez, voyant Amour sans yeux,
Mais non pas sans mains ny sans bouche,
Qu'après ceux qui font des presens,
L'Amour est pour les bien-difans.

180, v. 12. *De l'Aucate*, 1608 à 1613. — Leucate.
Correction postérieure.

181, v. 19. *Du puissant Archiduc*. L'archiduc d'Autriche.

182, v. 19. *Tandis que la fureur*, 1608 & 1612. —
La faueur, 1613 & suiv.

183, v. 10. *Et depuis de bon œil*, 1608. — Et depuis le Soleil, 1613.

184, v. 14. *Auecq' son ieune Prince*. Le fils de Philippe II.

— v. 28. *Les discords étoufer*, 1608 — Les discords, 1612 & 1613.

186, v. 14. *Reietté loing de toy*, 1608. — Retiré, 1612 & 1613.

— v. 22. *Dans le vague des Cieux*, 1608. — La vague, 1612 & 1613.

189 à 207. Les pièces placées ici sont rangées à tort par les éditeurs de Regnier, parmi les œuvres posthumes du poète. Les deux premières ont été publiées en 1611, dans le *Temple d'Apollon* (Rouen, Raphaël du Petit-Val), d'où les Elzeviers les ont tirées pour leur édition de 1642. D'autre part, le *Discours d'une vieille maquerelle*, a paru pour la première fois en 1609, dans les *Muses Gaillardes* (Paris, Anthoine du Breuil); mais cette pièce ne porte le nom de Regnier que dans le *Cabinet Satyrique*, & c'est là que l'éditeur de 1733 l'a prise pour la joindre aux pièces données plus loin (pages 251 à 259). Le sonnet sur la mort de M. Rapin se trouve à la fin des œuvres de ce poète, imprimées à Paris en 1610, in-4°; & l'épithaphe : *J'ay vescu sans nul pensément*, dans les *Muses Gaillardes*. Elle est attribuée à Regnier par le Père Garasse, à la page 648 de son livre *Recherche des Recherches*.

209 à 249. Toutes ces pièces ont paru pour la première fois dans la seconde édition des Elzeviers, donnée en 1652, avec les *Louanges de Macette* dont Regnier n'est point l'auteur.

250. Epigramme tirée de *l'Anti-Baillet*, 1688. Toutes les éditions de Regnier portent : *Dieu me gard.*
- 251 à 258. Pièces jointes pour la première fois aux œuvres de Regnier par l'éditeur de 1733, qui les a tirées du *Cabinet Satyrique*.
- 259 à 268. Pièces empruntées au *Parnasse Satyrique* par Viollet le Duc. Voir son édition de 1822.
- 269 à 271. La première de ces épigrammes est rapportée par Tallemant, historiette de Desportes. Pour les suivantes, leur authenticité a été établie par M. Tricotel dans le *Bulletin du Bouquiniste* du 15 juin 1860.





INDEX ET GLOSSAIRE.

Abolitions. Lettres du Roi mettant à l'abri de toute recherche l'homme soupçonné d'un crime.

Ains. Mais.

Anguilade. Coup de peau d'anguille ou simplement d'un linge roulé.

Ardez. Syncope de *Agardez*, voyez, regardez.

Armet. Tête, proprement armure de tête.

Arrasser, arser. Dreffer, lever.

Arroy. Equipage. Le fens primitif est charrue, train.

Arfenac. L'Arsenal, hôtel du premier ministre Sully.

Affiner. Affecter.

Attifet. Parure, ornement de tête, de Tifer, par Attifer, le feul de ces mots qui nous reste.

Aucate (L'). Leucate. Cette réunion de l'article & du nom rappelle le mot lierre, primitivement l'hierre.

Barbe (Faire barbe de paille). Expression vicieuse, née de la confusion d'une locution : faire la barbe, avec une autre : faire garbe de paille (H. Estienne, *Précurrence du lang. franç.*). Faire garbe de paille à Dieu, c'est proprement payer à l'Église en gerbes de paille la redevance due en gerbes de blé.

Barifel. *Lictorum præfectus* (Hornkens), capitaine des sbires, de l'italien *Barigello*.

Bastille. Trésor du roi. A la mort d'Henri IV, on trouva, dit Sully, dans les chambres voûtées, coffres & caques de la Bastille 15,870,000 livres. Peu de temps auparavant on en avait tiré 10,000,000.

Baye (Donner la). Donner de vaines espérances, proprement, faire bayer, béer, du bas latin, *Ba-dare*.

Beaulieu (L'abbé de), 67. Charles de Beaumanoir, seigneur de Lavardin, évêque du Mans, en 1601.

Bertaut. 41. Jean Bertaut, poète français, né à Caen en 1552, évêque de Séez en 1606, mort en 1611.

Béthune. 51. Philippe de Béthune, baron de Selles & de Charost, frère de Sully; il mourut en 1649, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Bonadiez. Bonjour.

Bord (A). 60. A terre.

Brouage. Ville de la Charente-Inférieure, célèbre par ses marais salants.

Caban. Gabardine, or cloake of felt (Cotgrave). Manteau de feutre dont le tissu est fait de bourre de laine & de poils d'animaux.

Calamite. Aimant, magnes (Nicot).

Caramain (Comte de). 15. Adrien de Montluc, comte de Cramail ou Caramain (avec l'n mouillé), fils du célèbre maréchal Blaise de Montluc. On lui doit les *Jeux de l'Inconnu*, la *Comédie des Proverbes*, l'*Infortune des filles de joye*. Il mourut en 1646, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Carouffe (Faire). To quaffe, carouffe (Cotgrave). Faire beuverie, de l'allemand : *Gar aus*, tout vide. (H. Estienne. *Dialogue du nouv. lang. franç. Envers*, 1579, p. 42).

Cervelle (En). En peine, en travail (Furetière). Ce mot a été très-torturé. Broffette veut qu'il signifie : en mauvaise humeur. M. Lacour lui donne le sens d'imaginativement.

C'est mon. Ex pression approbative.

Chalan. Gros pain venant par les bateaux chalands de Corbeil, Villeneuve-Saint-Georges (Fretièrre).

Chalange. 211. Riche partifan.

Charité. Hôpital militaire conftruit par Henri IV.

Chartis. Hangar.

Chauvir (de l'oreille). Baiffer l'oreille.

Chère. Vifage. Belle chère & cueur arrière, dit un vieux proverbe français rapporté par H. Eftienne (*Précell. du lang. franç.*).

Chèvre (Prendre la). Prendre de l'humeur. Cette expreffion eft reftée longtemps en ufage dans notre langue. On la retrouve dans Molière & dans Regnard. Les Italiens difent encore en ce fens : *Pigliar la monna*, prendre la guenon (Littre).

Chiffler. Siffler. *To whistle* (Cotgrave). L'adouciffement de *ch* en *s* paraît être analogue à celui de *j* en *z* dans bijarrement, plus tard bizarrement.

Chopper. Heurter du pied, faire un faux pas.

Cœuvres (Marquis de). 24. 60. François-Annibal d'Eftrées, frère de la Belle Gabrielle. Mort en 1670, âgé de cent ans.

Coffre. Sorte de caiffe fervant de banquette dans les antichambres.

Coite, couette. Lit de plume; du latin *Culcita*. On trouve aussi la forme *Coulte*.

Constable. Forme contractée de Connestable, qui lui-même vient de l'allemand *Konigstapel*, aide du roi, & non de *comes stabuli* (Nicot).

Cornus du bon Père. Échauffés par le vin. Les Latins disaient : Donner des cornes, dans le sens d'animer, d'exciter. Le bon Père désigne ici Bacchus. Voir, pour l'intelligence de ce passage, au livre XII des *Métamorphoses* d'Ovide, le Combat des Centaures & des Lapithes.

Coupeau ou coupet d'une montagne. *Supercilium montis, cacumen, jugum, summitas* (Nicot).

Courtault. Cheval qui a crins & oreilles coupés (Nicot).

Coufin. 134. Fou, ainsi appelé du nom qu'il donnait au roi.

Dariolet. Entremetteur; de Dariolette, suivante d'Elisenne, femme de Périon & mère d'Amadis de Gaule.

Degoïser. Cette expression paraît dans l'origine ne s'être dite que des oiseaux. Les oyseaux se dégoysent, *garriunt aves* (Nicot). *To chirpe or warble* (as a singing bird). (Cotgrave).

Dégout. Chute, écoulement d'eau.

Despautère. 98. Célèbre grammairien, mort en 1520.

Desportes (Philippe), oncle de Regnier. 24, 36, 37, 44, 70, 77, 79.

Dilayant, Délayer. Temporiser.

Éguillette (Courir l'). Chercher des aventures galantes.

Encastelé. Mot vité en matière de pieds de bêtes de pied rond, comme chevaux, mulets, quand on veut dénoter que la corne du talon s'entre approche presque à joindre, qui est vn grand vice au pied; pour auquel obuier il faut au ferrer faire ouvrir le talon avec le boutoir iusques au vif. (Nicot.) *Encastellé.* Qui a le talon étroit; *narrow heeled*, dit Cotgrave.

Enseignes de Trace. 95. Il s'agit ici des drapeaux pris aux Turcs vaincus à Lépante. Ils furent portés dans l'église de Saint-Marc, patron de la ville & de la République de Venise.

Entrant. Hardi, audacieux. *A bould or audacious fellow* (Cotgrave).

Épée (Chevalier de la petite). Coupeur de bourse.

Escornes. Offenses, atteintes.

Estriver. Quereller, disputer; *d'estrif*, qui signifie peine & aussi débat.

Éverolle. Ampoule. La forme régulière est *Aerole*, que l'on écrivait & prononçait aussi : *Eaurole*.

Faquin. Mannequin contre lequel on jouait dans les manéges ; tournant sur un pivot mobile, il frappait d'un fabre de bois le cavalier qui ne l'atteignait pas en plein milieu.

Forquevaux (De). 144. Gentilhomme de la maison de la reine Marguerite. Il était du Midi & il mourut en 1611. On lui attribue à tort l'*Espadon Satyrique*, dont l'auteur, ainsi qu'il résulte de certains passages de ce livre, était Franc-Comtois & vivait en 1615. Ces particularités viennent confirmer l'opinion d'après laquelle l'*Espadon* ferait l'œuvre de Claude d'Esternod, seigneur de Refranche & d'Esternod, près Orans.

Fourche (Fait à la). Mal tourné, de grossière façon.

Fourneaux enfumés où l'on perd sa substance. Allusion au traitement des maladies vénériennes par les bains de vapeur. On disait pareillement : *Sûrie*.

Freminet (Martin). 115. Peintre ordinaire des rois Henri IV et Louis XIII ; mort en 1619, à l'âge de cinquante-deux ans.

Fusté. Accablé ; syncope de fustigé, fouetté, d'après Génin. (*Récréations Philologiques*, t. 1, p. 161.)

Marotte Duflos pour foupechon de larrecin fut, fustée à la banlieue (*Livre rouge d'Abbeville*).

Gallet. 134. Contrôleur des finances, joueur célèbre, à qui l'on attribue la construction de l'hôtel de Sully. Il fit souvent, dit Sauval, quitter les dez à Henri IV.

Garite. Guérite, lieu de refuge & fauueté en vn defastre & defroute. (Nicot).

Garot. Trait d'arbaleste. *A boult for a crosse bow* (Cotgrave).

Gille (Faire). Fuir. *To flie, run away*. (Cotgrave).

Gonin (Maître). Magicien, qui vivait sous Charles IX.

Guide des Pécheurs. Traité religieux de Louis de Grenade, de l'ordre de Saint-Dominique.

Houffe (En). A cheval, comme s'il y avait en selle. La houffe est cette sorte de couverture attachée à la selle.

Hypostase. Terme de théologie, qui signifie essence, nature & personne de Dieu.

Japet. Le père de Prométhée.

Joug (faire). Italianisme, de *far giu*, céder, se soumettre. Dans Marot, il est écrit Faire jou. Plus tard il prend un *g* euphonique, & les lexicographes le rattachent à tort au mot Joug.

Jupon. Jupe. Nicot en donne deux explications : Squenie ou fouquenie, roquet ou rochet, suruestement

qui est pendant par devant & par derrière , bien bas. Les mémoires de Sully nous montrent Henri IV avec une jupe écarlate & son panache blanc.

Lanternes vives. On appelait ainsi des lanternes dans l'intérieur desquelles un mécanisme particulier faisait mouvoir des figures grotesques.

Lezina. Allusion à un livre comique de la fin du XVI^e siècle, intitulé : *Della famosissima Compagnia della Lezina dialogo*, & plein de combinaisons économiques plus outrées les unes que les autres.

Limestre. Espèce de serge croisée & drapée, qui se fabriquait à Rouen.

Lipée (Suivant de M^{me}). Parasite.

Lopet. 142. Anagramme de Paulet, inventeur du droit annuel du soixantième denier perçu pour l'hérédité des offices. Du nom du premier traitant, ce droit fut appelé la Paulette.

Louchali. 95. Calabrais pris par les corsaires, renégat, & enfin vice-roi d'Alger. Il commandait l'aile gauche de la flotte turque à la bataille de Lépante, en 1571 ; mais il s'enfuit dès que la victoire pencha du côté des Vénitiens & des Espagnols sous les ordres de don Juan d'Autriche.

Luat (Ange Cappel, fr du). 216. Traducteur de plusieurs ouvrages de Sénèque.

Luiteur. Lutteur. Dans le *Roman de la Rose*, on trouve *Luitières*, & dans Amyot, *Lucteur*.

Mal de saint. Mal caduc (Oudin). Mal quelconque placé sous l'invocation d'un saint (Broffette).

Malle tache. Cri des dégraisseurs ambulants. (Voir dans le *Cabinet Satyrique* la satire du fr de la Ronce : *Sur le bas de soye d'un Courtisan*. St. 19).

Malle (Trouffer en). Trouffer & emporter à la façon d'une malle. On dit qu'un homme a été trouffé en malle quand la maladie l'a emporté rapidement (Littré).

Marc (Saint). Voir *Enseignes*.

Marjollet. Petit homme fanfaron ; de l'italien *mariolo*, homme de rien.

Matelineux. Fantaisque. Diminutif francisé de *matto*, fou.

Médard (Ris de saint). Ris forcé. On appelait mal Saint-Médard le mal de dents, &, suivant d'autres, l'emprisonnement. Un proverbe du XVII^e siècle dit :

*Ris qui est de saint Médart
Le cœur n'y prend pas grant part.*

(Voir Le Roux de Lincy, *Livre des Proverbes*.)

Menestra, soupe ; de l'italien *minestra*.

Moine bourru. Lutin qui, dans la croyance du peuple, court les rues aux Avents de Noël en faisant des cris effroyables (Furetière). Suivant Cotgrave, *Moyne bourry* ou *Moyne beur* désigne a lubberly monke or in stead of beuveur a quaffing monke.

Montauban (Moiffet, dit). 211. Riche partisan qui bâtit Rueil, & dont Henri IV voulut faire le mari de M^{me} des Effards, une de ses maîtresses.

Motin (Pierre). 8, 34, de Bourges; mort avant 1615.

Mouvans (Faire des). Broffette veut qu'on lise : Mourans, & il a ainsi changé la leçon originale venue jusqu'à lui. On trouve cependant une expression analogue : *Faire de l'eschauffé*, dans H. Estienne (*Dial. du nouv. lang. franç. ital. Envers*, 1579, p. 611).

Nazarde. Coup sur le nez.

Nice. Ignorante, naïve; de *nescia*.

Nonne (Tour de). Syncope de *Torre dell' annona*. Tour de Rome qui, après avoir servi de grenier à blé, devint une prison.

Nuit. « O nuit, jalouse nuit. » 99. Commencement d'une chanson de Desportes.

Ores. Maintenant.

Pantois. Hors d'haleine. Le primitif Pantais (*Pantess*, en anglais) est un terme de fauconnerie qui désigne l'asthme chez le faucon.

Pas (Les Cinq). Sorte de danse à la mode, comme les Six Visages.

Passerat. 170.

Passe volants. Soldats de parade qu'on louait aux

jours de revue pour montrer des régiments complets.

Patrafte ou *Patras*. Le golfe de Patras & celui de Lépante ne forment qu'un long golfe resserré à son milieu par un détroit de chaque côté duquel se trouvent, au nord, Lépante en Phocide, &, au sud, Patras en Achaïe.

Peautre. Plâtre.

Petrarque & son remède. 101. Pétrarque & son livre *De Remediis utriusque fortunæ*.

Piolez. De deux couleurs tranchées comme le plumage d'une pie. Semblablement de Raie est venu d'abord Raiolé, puis Riolé, bigarré, peint par petites raies. (Nicot).

Piot. Boisson.

Pommades. Terme de manège. Saut fait en selle en appuyant seulement la main sur le pommeau.

Pontalais (Maître Ianin du). 218. Bouffon qui vivait sous François I^{er}. (Voir la trentième nouvelle des *Récréations & joyeux devis* de Desperiers.)

Postposer. Mettre après, rejeter.

Poule blanche. Latinisme. Le fils de la poule blanche, *gallinæ filius albæ*, est l'enfant pour lequel on montre toute l'affection qu'on voudrait pouvoir témoigner à sa mère.

Pouffinière (Étoile). Nom populaire de la constellation que les astronomes appellent les Pléiades, & plus particulièrement de l'étoile la plus brillante du groupe.

Puis (Pierre du). 53. Fou qui parcourait les rues avec un chapeau en guise de foulier.

Quaymande ou *Caimande*. Mendiante. Caimand, *a beggar* (Cotgrave). *Mendicus* (Nicot).

Quintaine. Grosse pièce de bois fichée en terre, à laquelle est attaché vn escut contre lequel les ieunes gentilshommes ioustent pour apprendre à courir la lance. (Nicot).

Rapin (Nicolas). 76, 199. Poète poitevin, mort en 1608.

Reboucher. Emouffer. Se reboucher se difait d'une arme qui se fausse par suite d'un choc. Reboucher signifie donc proprement repouffer avec force.

Recreu. Épuisé. Se prend pour vn qui est moulu tout du long & ne peut plus fournir à la peine (Nicot). *Tired, out of heart* (Cotgrave).

Remeugle pour *remugle*. Odeur de renfermé.

Rollet. Rôle.

Rome (Faire). 142. Délivrer des expéditions de faux brefs & de fausses bulles du pape.

Rosette, nous verrons qui s'en repentira. 69, 135.

Refrain d'une chansonnette de Desportes contre une coquette.

Rotonde. Collet empesé & monté fur du carton.

Royaumont. 139. Abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée par saint Louis, à huit lieues de Paris, près de Luzarches.

Sades. Gracieuses. De ce mot il nous reste : Maufade.

Seau. Ville du Berry, où l'on fabriquait beaucoup de draps.

Siller. Priver de la vue. Se difait des oiseaux de proie dont on fillait les yeux en les coufant d'un point d'aiguille, quand on n'avait pas de chaperon pour leur couvrir la tête. Il ne nous reste plus que le mot. Deffiller.

Sivé. D'après les commentateurs, l'eau de sive ou sivé ferait une eau de marais ou d'égout. Un passage tronqué du *Grand Testament* de Villon a donné naissance à cette interprétation inexacte :

*Dont l'un est noir, l'autre plus vert que cive
Où nourrices effangent leurs drappeaux.*

Il faut lire, ballade IX du *Grand Testament* :

*En sang qu'on met en poylettes secher
Chez ces barbiers, quand plaine lune arrive,*

*Dont l'un est noir, l'autre plus vert que cive ;
 En chancre & fix, & en ces ords cuveaux
 Où nourrices effangent leurs drapeaux,

 Soient frites ces langues venimeuses.*

Cive est évidemment employé ici pour ciboule. Suivant Nicot, *five* ou *civé*, *suillum jus conditum*, *jus e suillis intestinis*, désigne du jus de porc, de tripes de porc.

Synderèse. Reproche secret que nous fait notre conscience.

Tic, tac, torche, lorgne (En venir à). En venir aux coups. Dans la chanson de la *Guerre* de Jeannequin, répertoire d'onomatopées batailleuses, on lit : *tricque, trac, torche, lorgne*.

Tiercelets. Terme de fauconnerie, pour désigner le faucon mâle, d'un tiers plus petit que la femelle. Au figuré, tiercelet de prince & tiercelet de poète désignaient des principicules & des poëtereaux.

Tinel. Réfectoire des officiers & domestiques d'un grand seigneur. De l'italien *Tinello*, *luogo dove mangiano i cortigiani*.

Triacleur. Marchand de thériaque, charlatan.

Vanves. Village voisin de Paris, où Desportes avait une maison de campagne.

Vercoquin. Sorte de ver attaché à la cervelle de

l'homme & dont la morsure le rendait colère, bizarre & capricieux. Teile est la croyance populaire que Cotgrave rapporte en ces termes : A certain worme bred in a mans head, and making him cholericke, humorous and fantastlicall, when it biteth, also the Vine fretter or Devills goldring. Les expressions *Vine fretter* & *Devills goldring* donnent les sens figurés du mot Vercoquin. La première désigne le trouble de l'ivresse & la seconde les visions de l'esprit.

Voire. Assurément ; du latin *vere*.





TABLE DES MATIERES.

	Pages.
AVERTISSEMENT.	I
NOTICE	III

PREMIERES ŒUVRES DE M. REGNIER.

Épître liminaire au Roy	3
Ode à Regnier	5
Satyre I. Discours au Roy.	9
— II. A M. le comte de Caramain. . .	15
— III. A M. le marquis de Cœuvres .	24
— IIII. A M. Motin	34
— V. A M. Bertault, évêque de Sées. .	41
— VI. A M. de Bethune	51
— VII. A M. le marquis de Cœuvres .	60
— VIII. A M. l'abbé de Beaulieu . . .	67

Satyre IX.	A M. Rapin	76
— X.	Ce mouuement de temps.	85
— XI.	Suitte. Voyez que c'est du monde	101
— XII.	A M. Freminet	115
— XIII.	Macette.	120
— XIII. l.	I'ay pris cent & cent fois	130
— XV.	Ouy i'escry rarement	137
— XVI.	A M. de Forqueuaus	144
— XVII.	Non non i'ay trop de cœur	150
Élegie zelotipique.		155
Autre. Aymant comme i'aymois.		161
Impuissance. Imitation d'Ouide.		164
Sur le trespas de M. Passerat		170
Stances. Le tout puissant Iupiter.		171
La C. P. Infame bastard		172
Sur le portraict d'un poëte couronné		175
Contre vn amoureux tranfy		176
Quatrains. Si des maux qui		178
—	Je n'ay peu rien voir qui me plaife. »	
—	Je croy que vous auez faict vœu . »	
—	Le Dieu d'Amour se deuoit peindre. »	
—	Ceste femme à couleur de bois. . »	
Discours au Roy		179
Plainte. En quel obscur séiour		189
Ode. Iamais ne pourray-ie bannir		196
Sonnet sur la mort de M. Rapin.		199

Discours d'une vieille maquerelle	200
Épitaphe de Regnier	206

ŒUVRES POSTHUMES.

Satyre. N'avoir crainte de rien.	209
— Perclus d'une jambe & des bras	214
Élegie. L'homme s'oppose en vain	219
Dialogue. Cloris & Philis	223
Vers spirituels. Stances. Quand sur moy	239
Sur la Nativité de Notre Seigneur.	244
Sonnets I. O Dieu, si mes pechez	246
— II. Quand devot vers le ciel.	247
— III. Cependant qu'en la croix	»
Commencement d'un poëme sacré	249
Épigramme. Vialard, plein d'hypocrisie	250
Ode sur une vieille maquerelle	251
Stances. Ma foy, ie fus bien de la feste	255
Epigrammes. I. Amour est une affection	256
— II. Madelon n'est point difficile	»
— III. Hier la langue me fourcha	»
— IV. Lorsque j'estois comme inutile	257
— V. Dans un chemin un pays.	»
— VI. Lizette à qui l'on faisoit tort	258
Stances. Si vostre œil tout ardent	259
Complainte. Vous qui violentez	261
Stances pour la belle Cloris	267

Épigrammes I.	Faut avoir le cerueau . . .	269
—	II. Le violet tant estimé . . .	»
—	III. L'argent, tes beaux iours . .	270
—	IV. Quelque moine	»
—	V. Un homme gift	271
Variantes & notes		273
Index & glosaire		287



Achevé d'imprimer

LE VINGT FÉVRIER MIL HUIT CENT SOIXANTE-NEUF

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE,

A PARIS.

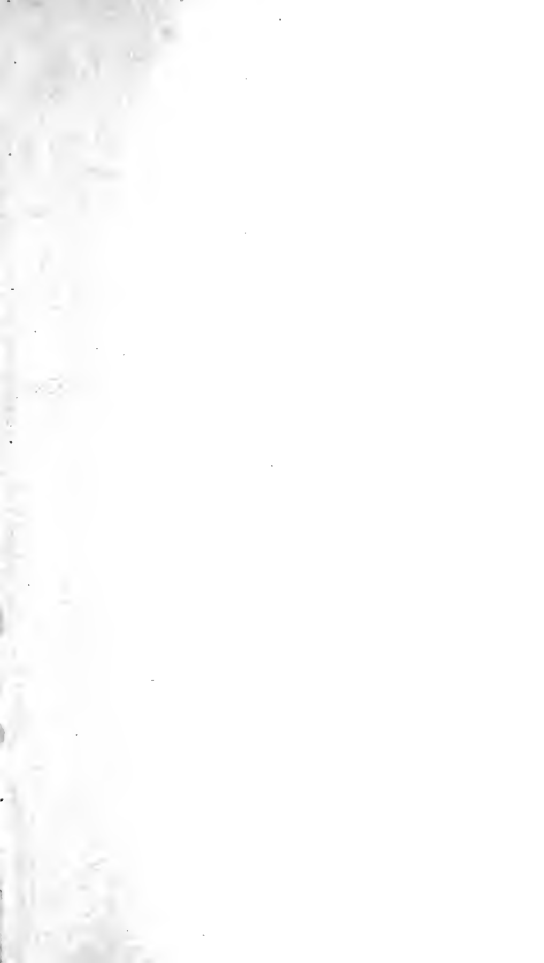


[illegible]

PARADISE

1917-1918: 1917-1918

252



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

~~DEC - 9 1967~~

~~MAR 22 1989~~

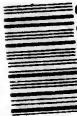
MAR 13 1989

CF

CE



002534054b



a39003

